1.13.'04.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division BS648

Section 5.G49

v.4

LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES D'ISRAËL

IV

LAUSANNE 1902. — IMP. GEORGES BRIDEL & Cie

J. GINDRAUX

LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES

D'ISRAËL

Derniers grands et derniers petits prophètes.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS

PARIS, LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33.

AVANT-PROPOS

C'est un fait exceptionnel, absolument unique dans l'histoire, que cette succession de témoins de la vérité morale et religieuse, se relayant sans interruption au sein d'Israël, qu'on nomme le prophétisme. Comparez aux prophètes de ce peuple, les devins, les poètes, les moralistes, les orateurs des nations païennes, que l'on a parfois assimilés à eux. Quelle distance !

Chez les prophètes, le souffle continu le plus pur, le plus élevé, un accent qui, par moments, s'élève déjà à la hauteur de l'Evangile. Puis la préoccupation de la venue d'un Roi juif, qui sera en même temps le Roi de l'humanité, apportant un règne de paix et de justice, le règne de Dieu, sacrificateur, victime et prophète, Fils de Dieu et Fils de l'homme. Des intuitions d'un avenir grandiose, dans lequel des crises précéderont l'apaisement final, où la mort même sera anéantie, effacée par la résurrection, se lèvent à chaque instant des écrits prophétiques et viennent faire cortège à l'intuition centrale du Messie.

Je le répète, rien de pareil chez aucune autre nation, dans aucun autre livre sacré.

Les autres peuples ont eu de grands philosophes. Israël n'en a pas. Mais si la philosophie s'élève parfois jusqu'au divin, par l'effort du raisonnement, la prophétie monte jusqu'à Dieu, l'entend toujours, ne cesse d'être à la portée des simples, de parler au cœur. Quelle distance encore !

Et ce n'est pas tant l'accomplissement particulier de telle prédiction de détail qui constitue, au point de vue apologétique, la valeur de la prophétie, que l'existence même de cette prophétie, sa suite régulière, sa correspondance intime et générale avec l'Evangile. Lorsqu'on lit dans leur ordre les prophéties messianiques, elles finissent par agir comme un argument en faveur de l'autorité de l'Ancien Testament.

L'Eglise, à l'heure actuelle, néglige un peu ce grand don fait à Israël. Elle y reviendra. Quelques-unes des énigmes de sa destinée future ont là leur clef. En outre, il est difficile de lire ces pages, toutes frémissantes d'indignation sainte ou de la plus suave espérance, sans y reconnaître l'œuvre d'une inspiration bien au-dessus de l'inspiration littéraire ou morale ordinaire, d'une inspiration dont le vrai nom est révélation.

J. G.

CHAPITRE PREMIER

Les prophètes de la période chaldéenne.

Jérémie.

Les prophètes de la période chaldéenne sont au nombre de trois : Jérémie, Ezéchiel et Daniel.

Vivant à l'époque des déportations d'Israël à Babylone, Jérémie, Ezéchiel, Daniel ont à le consoler, à lui enseigner la patience. Leur activité s'exerce ainsi au sein de la souffrance. Partageant le malheur commun, en comprenant les causes morales, ils en sont parfois comme accablés et attirent par leur position la sympathie des lecteurs.

Au point de vue littéraire, malgré de réelles beautés, ils ne s'élèvent pas si haut que leurs prédécesseurs. La fleur du style ne s'épanouit guère au sein des tempêtes. La période classique de la prophétie, qui a commencé avec Joël au neuvième siècle, est donc close.

Au point de vue de la pensée messianique, en revanche, il y aura toujours un progrès à signaler. Ce ne sera plus un développement aussi riche et puissant que celui qui a été offert par Esaïe. Des

traits particuliers seront pourtant ajoutés par chacun de nos grands prophètes à la vision de l'avenir, précisée sur tant de points par leur illustre prédécesseur. Il en sera de même, nous le verrons, après l'exil, jusqu'au terme dernier du prophétisme.

Jérémie, le premier prophète de la triste époque de l'effondrement politique et définitif de la puissance juive, a été plus que les autres un homme de douleur. Il a assisté aux trois déportations successives de Juda. Les mauvais traitements ne lui ont pas manqué. Après avoir été persécuté, il a probablement fini en martyr.

De race sacerdotale, originaire d'Anathoth, bourgade des Lévites, située à un peu plus d'une lieue au nord de Jérusalem, et qui s'appelle aujourd'hui Anata, il avait commencé son ministère la treizième année du roi Josias, c'est-à-dire vers l'an 628. A cette époque l'Assyrie marche vers la ruine ; bientôt Nabopolassar, vice-roi de Babylone et Cyaxare, roi des Mèdes, détruiront Ninive. Mais Babylone va succéder à celle-ci dans l'hégémonie du monde antique, et Babylone remplacera Ninive comme verge de Dieu à l'égard de Jérusalem. Nabopolassar associera à son gouvernement son fils Nebucadnetsar, de son vrai nom Naboukoudouroussour (Nabo protège la couronne). Nous avons dit comment le Pharaon Néchao, ayant voulu profiter des changements qui s'étaient produits dans l'équilibre de l'Asie et tenter une invasion de ce côté, trouva sur son chemin Josias, qui fut tué à Meguiddo. Le Pharaon et Nebu-

cadnetsar se heurtèrent à Carkémisch [1]. Les Egyptiens furent battus. Nebucadnetsar profita de la défaite de son rival pour pénétrer un peu plus tard, en 602 probablement, en Palestine [2]. Bien plus, il s'empara alors de divers ustensiles de prix appartenant au temple, et emmena en Chaldée un certain nombre de Juifs, parmi lesquels des jeunes gens de familles nobles, entre autres Daniel et ses trois amis [3]. Ce fut la première déportation.

Cette transportation de captifs fut encore peu considérable, paraît-il. Elle eut lieu environ huit ans après le couronnement du règne de Jojakim, qui avait succédé à Joachaz, demeuré sur le trône trois mois, et envoyé ensuite en Egypte par Néchao. Joachaz, Jojakim étaient tous deux des fils de Josias, mais des amis de l'idolâtrie. Le second fit couler en abondance le sang innocent.

Jojakim envoya, par exemple, saisir en Egypte le prophète Urie, pour le mettre à mort. Et Jérémie aurait eu le même sort s'il n'avait possédé des protecteurs. Le sacrificateur Paschur, fils d'Immer, avait réussi, en effet, à l'emprisonner [4].

L'année qui suivit la bataille de Carkémisch, soit la quatrième année de Jojakim, on avait proclamé dans Jérusalem un jeûne pour implorer le secours de Dieu contre les Chaldéens. C'est alors que Jérémie fit lire publiquement par son secrétaire Baruc le recueil de ses prophéties. Mais Jojakim se fit apporter le

[1] Jér. 46 : 2. — [2] 2 Rois 24 : 1. — [3] Dan. 1 : 3-6. — [4] Jér. 20 : 1, 2 ; 26 : 1-24.

livre et le brûla. Il donna en même temps l'ordre d'arrêter Jérémie et Baruc, de les livrer au supplice. Ceux-ci n'échappèrent qu'en se cachant jusqu'à la mort du roi[1]. Ce dernier fait se passait encore quelque temps avant la venue de Nebucadnetsar à Jérusalem et la première déportation.

Trois ans après cette première déportation, Jojakim essayait de la révolte. Une armée chaldéenne, suivie bientôt de Nebucadnetsar, mit le siège devant Jérusalem. Jojakim mourut avant ou pendant le siège et eut pour successeur Jojakin, appelé aussi Jéconia, qui capitula au bout de trois mois. Alors, en 599, s'accomplit la seconde déportation, beaucoup plus grave que la première. Dix mille des principaux habitants, parmi lesquels les forgerons et les armuriers, furent emmenés de Jérusalem, avec les ustensiles d'or du sanctuaire. Parmi les transportés se trouvait Ezéchiel, âgé de vingt-cinq ans. Nebucadnetsar plaça sur le trône Matthania, l'oncle de Jojakin, le dernier fils de Josias. Le roi de Babylone changea le nom du nouveau prince en celui de Sédécias. Le changement de nom imposé était, on ne l'ignore pas, un signe éclatant de souveraineté.

Jeune homme sans expérience, Sédécias ne tarda pas à devenir le jouet des intrigants qui l'excitaient contre la Chaldée. La quatrième année de son règne, des ambassadeurs d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon, vinrent à Jérusalem pour organiser

[1] Jér. 36 : 1-32.

la résistance contre l'ennemi, c'est-à-dire Babylone. Jérémie envoya alors à chacun des ambassadeurs un joug de bois, voulant leur dire par là qu'ils avaient à supporter la servitude de Babylone. Lui-même portait un joug sur ses épaules. Sédécias, en cette occasion, écouta d'abord le prophète, mais ce ne devait pas être pour longtemps.

S'appuyant sur l'Egypte, dont l'alliance avait été la tentation perpétuelle des anciens rois de Juda, il refusa le tribut au roi de Babylone. Jérusalem fut assiégée. Jérémie engageait le roi à une démarche de soumission, lui donnant l'assurance qu'il aurait la vie sauve. Mais on fut sourd au conseil du serviteur de Dieu. Les Egyptiens ayant fait une diversion, Sédécias se crut délivré. Il révoqua la mesure prise en faveur des esclaves, laquelle leur rendait la liberté conformément à la loi[1]. Ce décret avait eu pour premier but d'augmenter le nombre des combattants. Devant la révocation, Jérémie s'indigna et tonna. Il voulut se retirer à Anathoth, sa patrie, dans le pays de Benjamin. On l'arrêta comme transfuge et l'emprisonna. Le roi Sédécias le fit venir dans son palais pour le consulter secrètement, puis ordonna qu'on le gardât dans la cour de la prison[2]. Bientôt la prison était trouvée trop douce. Le prophète était jeté dans une fosse pleine de boue, dont il ne sortit que par l'intervention de l'Ethiopien Ebed-Mélec. Ce n'était pas encore la liberté. Il resta prisonnier pour

[1] Ex. 21 : 2; Deut. 15 : 12. — [2] Jér. 37 : 11-21.

qu'une satisfaction fût donnée au parti militaire. Cependant, le siège fut repris avec plus de vigueur. Les vivres devenaient rares. Sédécias, ayant voulu s'enfuir, au lieu de suivre le conseil du prophète qui lui disait : « Rends-toi aux Chaldéens, » fut fait prisonnier, conduit à Ribla en Syrie, quartier général du vainqueur. Là, il vit ses jeunes fils égorgés, avec les nobles qui l'avaient incité à la révolte. Lui-même eut les yeux crevés, fut traîné enchaîné à Babylone, où il mourut dans un cachot.

Par l'ordre du roi de Babylone, Nebuzaradan, chef des gardes, livra au feu le temple, le palais du roi, les principaux édifices de Jérusalem. Le grand-prêtre Seraja, Sophonie, son remplaçant, de nombreux dignitaires furent arrêtés, conduits à Ribla, devant le roi de Babylone, et mis à mort. Les plus considérables des habitants, demeurés dans la ville, furent emmenés en Chaldée. Leur nombre toutefois ne s'élevait plus qu'à 832. Ce fut la troisième et dernière déportation.

Le conquérant avait laissé comme satrape, sous la surveillance de Nebuzaradan, un Hébreu nommé Guedalia. Des ordres avaient été donnés par le souverain pour la protection du prophète, dont il connaissait les conseils pacifiques. Conduit enchaîné devant le satrape, qui l'avait fait chercher, Jérémie eut à choisir entre suivre les vainqueurs à Babylone ou rester près de Guedalia[1].

[1] Jér. 39 : 11-40 : 6.

Malheureusement un traître du nom d'Ismaël, de la maison de David, assassina Guedalia au moment où l'ordre se rétablissait. Une panique suivit cet acte. Les gens du pays, redoutant la vengeance des Babyloniens, s'enfuirent en Egypte et entraînèrent de vive force avec eux Jérémie. Ils s'établirent à Tachpanès, à l'orient du Delta, et se livrèrent avec frénésie à l'idolâtrie[1]. Jérémie, en voulant les ramener de leur égarement, suscita contre lui une furieuse opposition et, si l'on en croit la tradition, mourut victime de sa fidélité, lapidé par ses propres concitoyens.

La vie de Jérémie s'écoule au milieu des luttes qui marquent l'agonie du royaume de Juda. C'est une vie d'agitation et d'affliction. A cet égard elle est, à sa manière, une prophétie messianique, une image de l'existence tourmentée du prophète de Nazareth. Les Juifs du temps de Christ purent, à ce point de vue, avec une apparence de raison dont ils ne se rendaient pas compte, attendre le retour de Jérémie aussi bien que celui d'Elie, en qualité de précurseur du Messie. Même Jérémie avait pu être appelé par eux « le prophète » par excellence[2]. Ainsi la postérité entoura de son respect celui qui pendant sa vie avait été tourmenté par les prêtres.

La nature du prophète, âme impressionnable et sensible, lui a rendu la persécution plus lourde qu'à d'autres. Il n'y a qu'à lire les *Lamentations*, pour

[1] Jér. 44 : 24 à 30. — [2] Mat. 16 : 14; Jean 1 : 21; 7 : 40.

sentir l'ardeur de son patriotisme. L'auteur des cinq élégies appelées *Lamentations* a vraiment pleuré sur Jérusalem, ainsi que Jésus le fera plus tard. S'il a pu sans murmurer se courber sous le fardeau de ses tristesses patriotiques et religieuses, en même temps que sous celui de ses épreuves personnelles, c'est que, comme Christ, il cherche sa force en Dieu. Jérémie est de la race des faibles qui sont des forts. Les flots de l'adversité passent sur lui et le couvrent ; on est étonné, quand ils se retirent, de le trouver toujours debout.

Sa manière de s'exprimer se ressent de ses préoccupations. Son discours est quelquefois négligé ; il est le plus souvent didactique. Mais cette parole a aussi parfois de vives lueurs, et rappelle, par certains mouvements dramatiques, Nahum sonnant la charge contre Ninive. Le frémissement d'Osée, de Habakuk se fait jour également dans des cris d'indignation et de pitié. Remarquons que Jérémie aime à citer les anciens prophètes. Il a plus d'une fois employé l'allégorie développée. Les actes symboliques que Dieu lui inspirait pour illustrer ses prédications, ses visions symboliques aussi, ressemblant à celles d'Amos, ont pu l'engager dans la voie de l'allégorisation.

La mission de Jérémie fut en premier lieu la réprimande et la censure. Lorsque les événements se précipitèrent autour de lui, il dut prêcher la résignation aux desseins arrêtés de Dieu. La tâche n'était pas ai-

sée, car elle ne répondait pas aux aspirations du chauvinisme hébreu. Il ne fallut que plus de foi au prophète pour s'en charger. En même temps, Jérémie nourrit l'espoir d'un relèvement dans l'avenir. Il prédit la grandeur, la durée de la domination de la Chaldée. Il fixera cette durée à soixante-dix ans.

Jérémie n'a que quelques prophéties sur la personne du Messie. Il en a de plus nombreuses sur l'époque messianique. Ses tableaux se distinguent par leur spiritualisme. Or ce n'est pas là un caractère de mince valeur, de second ordre, mais de tout premier ordre.

Les vingt premiers chapitres de l'ouvrage paraissent renfermer, avec des adjonctions, le recueil brûlé par Jojakim et que Baruk écrivit une nouvelle fois [1]. Dans ce recueil, Jérémie parle à la première personne, tandis que dans la suite du livre il est parlé de lui à la troisième. Il n'y a d'ailleurs presque pas de note historique dans cette partie ou d'allusion à des faits particuliers. Dans la seconde grande partie du livre, qui se termine avec celui-ci, l'élément historique a une grande place. On distingue, au reste, dans ce second faisceau de chapitres une série de petits groupes, soit de nature chronologique, soit de matières identiques, dont le dernier (46-51) est une gerbe de prophéties contre les peuples païens, analogue à celle que nous avons signalée dans Esaïe [2].

[1] Jér. 36 : 32. — [2] Esaïe 13-32.

Le groupe important au point de vue qui nous occupe, c'est à-dire de la prophétie messianique, se trouvera après l'annonce des soixante-dix années. Il s'étend du chapitre 30e au 33e.

La première prophétie messianique de Jérémie se lit au chapitre 3e. Le chapitre premier avait raconté la vision du prophète, auquel Dieu touche la bouche de sa main, de même qu'un ange avait touché la bouche d'Esaïe avec un charbon ardent pour la purifier. Deux visions : celle de l'amandier qui fleurit, de la chaudière bouillante qui est placée au nord de la Palestine, manifestent ensuite au prophète, dans ce premier chapitre, la proximité des jugements de Dieu. Le chapitre second et le commencement du troisième sont pleins de reproches. Après des exhortations à la repentance, Jérémie continue ainsi :

Revenez, enfants rebelles, dit l'Eternel ;
Car je suis votre maître.
Je vous prendrai, un d'une ville, deux d'une famille,
Et je vous ramènerai dans Sion.
Je vous donnerai des bergers selon mon cœur,
Et ils vous paîtront avec intelligence et avec sagesse.
Lorsque vous aurez multiplié et fructifié dans le pays,
En ces jours-là, dit l'Eternel,
On ne parlera plus de l'arche de l'alliance de l'Eternel ;
Elle ne viendra plus à la pensée ;
On ne se la rappellera plus, on ne s'apercevra plus de son absence,
Et l'on n'en fera point une autre.
En ce temps-là, on appellera Jérusalem le trône de l'Eternel ;
Toutes les nations s'assembleront à Jérusalem, au nom de l'Eternel,

Et elles ne suivront plus les penchants de leur mauvais cœur [1].

L'invitation à revenir à Dieu s'adresse spécialement, ainsi que le montrent les versets précédents, aux Israëlites des dix tribus emmenés en exil après la ruine de Samarie. Jérémie leur annonce le retour, non pas dans leur ancien royaume, mais en Sion, parce que le schisme aura cessé. Jérusalem tout entière sera devenue alors un temple, « le trône de l'Eternel, » vers lequel accourront les païens. L'oubli où tombera l'arche de l'alliance est destiné à annoncer l'avènement du culte en esprit et en vérité, substitué désormais à celui des formes et des images. L'envolée de la pensée devient ainsi singulièrement haute. Elle nous conduit plus loin que le retour de l'exil, jusqu'au seuil même de l'Evangile.

Une réalisation de cette intuition commença en effet avec le culte chrétien, appelé à s'inspirer de la parole de Jésus à la Samaritaine : « L'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père [2]. » On sent toute la portée de cette vision des temps futurs. Elle nous engage à user d'un large spiritualisme dans l'interprétation des prophéties.

Nous croyons sans doute à un accomplissement matériel et littéral voulu de Dieu en plus d'un cas ; nous croyons, par exemple, au relèvement d'Israël comme peuple, de Jérusalem comme ville destinée à

[1] Jér. 3 : 14-17. — [2] Jean 4 : 21-24.

jeter encore un certain éclat. Lorsque la désaffection du christianisme, qui va aujourd'hui croissant parmi les anciennes nations de la gentilité, aura fait place, après une crise d'hostilité ouverte, à un retour vers la foi, les voyageurs de tous les pays afflueront à Jérusalem dans le but de visiter la ville de Christ. Et c'est de cette façon que se réalisera le concours de peuples prédit si souvent dans la prophétie.

Nous pensons qu'Israël, converti à Jésus-Christ, prendra naturellement dans l'Eglise de l'avenir, grâce à ses dons, à l'auréole de souvenirs dont il est entouré, une position centrale. Mais nous estimons, ainsi que cela a été déjà dit, que chaque Eglise se sentira également fille de Dieu et aura sa part des privilèges de l'alliance de grâce.

Aux menaces d'une invasion étrangère, à de nouveaux et amers reproches, au récit du danger auquel le prophète vient d'échapper et que lui ont fait courir, par une tentative de meurtre, les gens d'Anathoth, succède, au chapitre 12e, une plainte contre le gouvernement de Dieu. Les plaintes de cette nature prouvent souvent la sincérité de ceux qui les exhalent, la façon dont ils prennent à cœur les dispensations divines et c'est pourquoi l'Eternel supporte ces plaintes. Il répondra à son serviteur en évoquant devant lui la perspective de nouveaux malheurs. Il annoncera la punition des méchants qui ne sont point oubliés par le jugement divin, mais aussi le salut final pour Israël et les païens :

Ainsi parle l'Eternel sur tous mes méchants voisins
Qui attaquent l'héritage que j'ai donné à mon peuple d'Israël :
Voici, je les arracherai de leur pays,
Et j'arracherai la maison de Juda du milieu d'eux.
Mais après que je les aurai arrachés,
J'aurai de nouveau compassion d'eux,
Et je les ramènerai chacun dans son héritage,
Chacun dans son pays.
Et s'ils apprennent les voies de mon peuple,
S'ils jurent par mon nom, en disant : l'Eternel est vivant !
Comme ils ont enseigné à mon peuple à jurer par Baal,
Alors ils jouiront du bonheur au milieu de mon peuple.
Mais s'ils n'écoutent rien,
Je détruirai une telle nation,
Je la détruirai, je la ferai périr, dit l'Eternel [1].

Les voisins immédiats dont Israël eut à souffrir furent les Philistins, les Edomites, les Moabites, les Ammonites, les Syriens. Israël sera retiré de leurs mains, tandis qu'ils souffriront à leur tour la déportation. Toutefois, s'ils se repentent, ils seront un jour unis à Israël et jouiront de son bonheur. La promesse est conditionnelle. C'est ce qu'indiquent expressément les derniers vers.

Il est intéressant de voir l'annonce d'un avenir de bénédiction pour les restes des nations idolâtres apparaître à plus d'une reprise dans le petit recueil de la fin de l'écrit de Jérémie, qui contient les prophéties contre les païens [2].

Un acte symbolique nous frappe au chapitre 13e.

[1] Jér. 12 : 14-17. — [2] Jér. 46 : 26 ; 48 : 47 ; 49 : 6, 39.

Jérémie est appelé à s'acheter une ceinture de luxe, à la porter, puis à aller l'enfouir sur les bords de l'Euphrate, d'où elle sera retirée pourrie. La ceinture est l'emblème d'Israël, peuple précieux aux yeux de Dieu qui s'est mis en contact avec les eaux impures de l'idolâtrie et a été corrompu par elles. Il est probable que le voyage à l'Euphrate, lequel eût été fort long, s'accomplit allégoriquement ou en esprit seulement.

Un peu plus loin, au commencement du chapitre 14e, Jérémie entreprend de plaider la cause de son peuple. Dieu repousse l'intercession, et son refus, entremêlé de nouvelles de Jérémie, remplit les chapitres 15e et 16e. Enfin, de l'âme lassée du prophète jaillit l'espérance suivante :

> Eternel, ma force et mon appui, mon refuge aux jours de la détresse !
> Les nations viendront à toi des extrémités de la terre,
> Et elles diront : Nos pères n'ont hérité que le mensonge,
> De vaines idoles, qui ne servent à rien.
> L'homme peut-il se faire des dieux,
> Qui ne sont pas des dieux ?
> C'est pourquoi, voici, je leur fais connaître cette fois,
> Je leur fais connaître ma puissance et ma force ;
> Et ils sauront que mon nom est l'Eternel [1].

Le serviteur de Dieu se console donc des catastrophes prochaines en contemplant la conversion des païens, cette perspective si fréquente de la prophétie messianique. Il voit les idolâtres abandonner

[1] Jér. 16 : 19-21.

les dieux qu'ils ont adorés, eux et leurs pères. Il entend la parole de Dieu qui se décide à manifester sa protection aux nations, revenues à lui.

Deux nouveaux emblèmes passeront encore sous les yeux du lecteur : celui du vase d'argile qui ne réussit pas, et est remplacé par un autre, puis celui du vase brisé. Ce sont deux symboles du peuple d'Israël que Dieu a le droit aussi de mettre de côté et de briser. A la fin d'une série de morceaux contre les chefs du peuple, Joachaz, Jojakim, Jojakin, Sédécias, le ton du discours se transforme tout à coup en celui de l'assurance joyeuse :

Et je rassemblerai le reste de mes brebis.
De tous les pays où je les ai chassées ;
Je les ramènerai dans leur pâturage ;
Elles seront fécondes et multiplieront.
J'établirai sur elles des pasteurs qui les paîtront ;
Elles n'auront plus de crainte, plus de terreur,
Et il n'en manquera aucune, dit l'Eternel.

Voici, les jours viennent, dit l'Eternel,
Où je susciterai à David un germe juste,
Il règnera en roi et prospérera,
Il pratiquera la justice et l'équité dans le pays.
En son temps, Juda sera sauvé,
Israël aura la sécurité dans sa demeure,
Et voici le nom dont on l'appellera :
L'Eternel, notre justice.
C'est pourquoi voici, les jours viennent, dit l'Eternel,
Où l'on ne dira plus : l'Eternel est vivant,
Lui qui a fait monter du pays d'Egypte les enfants d'Israël !
Mais on dira : L'Eternel est vivant,

Lui qui a fait monter et qui a ramené
La postérité de la maison d'Israël du pays du Septentrion
Et de tous les pays où je les avais chassés !
Et ils habiteront dans leur pays [1].

De la restauration d'Israël, auquel Dieu donnera des chefs, des pasteurs selon son cœur, le prophète passe donc à la personne du Messie. Car c'est elle que désigne visiblement ici le nom de Germe. Ce Germe est nécessairement pour nous une individualité, puisqu'il agit en roi, règne avec justice et équité, établit la sécurité. Israël, le peuple lui-même, recevra alors le nom de l'Eternel notre justice, et son rétablissement se fera dans des conditions si glorieuses qu'il effacera l'épopée de la sortie d'Egypte.

Des interprètes veulent sans doute que le Germe promis à David dans ce passage soit un être impersonnel, c'est-à-dire la descendance de David, sa dynastie. Mais combien il est plus naturel de songer à une personnalité ! N'est-ce pas une individualité qui est invoquée par ce mot « roi : » — « il régnera en roi. »

Les deux paniers de figues, dont l'un contient de bonnes figues et l'autre des mauvaises, vus par Jérémie au chapitre 24e, représentent : le premier, les captifs de Babylone, lesquels, malgré l'exil, valaient mieux aux yeux de Dieu que les Israélites restés dans le pays ; le second, les Israélites demeurés dans la patrie et qui étaient remplis d'orgueil pour

[1] Jér. 23 : 3-8.

avoir été épargnés. A propos des premiers, Jérémie prononce, au nom de l'Eternel, des paroles de bienveillance : « Je les regarderai d'un œil favorable et je les ramènerai dans ce pays ; je les établirai et ne les détruirai plus, je les planterai et ne les arracherai plus. Je leur donnerai un cœur pour qu'ils connaissent que je suis l'Eternel ; ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu, s'ils reviennent à moi de tout leur cœur[1]. »

A côté d'échappées bienfaisantes sur l'avenir messianique, de sombres mais exacts pronostics à l'égard du présent, Jérémie fournissait aux contemporains une donnée importante sur la durée du pouvoir de Babylone. L'année de la destruction de Ninive, en 606, est celle de l'asservissement de Juda aux Chaldéens par la victoire de Carkémisch. Et le voyant fixe alors à la fois la durée de la nouvelle monarchie et de la soumission de l'état juif à Babylone. Il évalue les deux périodes, qui n'en forment qu'une pour lui en réalité, à soixante-dix ans. Esaïe avait fixé à ce chiffre l'abaissement de Tyr[2]. C'était plus ou moins nous dire déjà que le prestige de la puissance à laquelle Tyr serait soumise durerait soixante-dix ans. Or, Jérémie se trouve énoncer clairement ce qui pouvait déjà s'induire de la prophétie d'Esaïe à l'égard de Tyr.

La déclaration de Jérémie à laquelle je fais allusion et qui se rencontre dans le chapitre 25e[3], n'est

[1] Jér. 24 : 6, 7. — [2] Esaïe 23 : 15, 16. — [3] Versets 11, 12.

pas messianique. Mais elle mérite notre attention. En effet, si le nombre soixante-dix est bien celui qui s'étend de la bataille de Carkémisch jusqu'à l'édit de Cyrus, en 536, à la suite duquel les Juifs rentreront dans leur pays, la monarchie chaldéenne avait pourtant fini deux ans plus tôt, en 528. On voit donc que le chiffre soixante-dix est un nombre rond, comme le sont en général les chiffres prophétiques. Multiple de sept et de dix, il devait d'ailleurs plaire aux amateurs du symbolisme.

Tout en considérant le chiffre soixante-dix comme un nombre rond, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la sûreté de vue des deux prophètes, Esaïe et Jérémie. On s'aperçoit que le second avait reçu la communication des limites fixées par la Providence à la durée de la puissance chaldéenne, lorsqu'on tient compte du détail donné par lui au chapitre 27e, verset 7e : « Toutes les nations lui seront assujetties, écrit-il, à lui, à son fils, au fils de son fils. » En d'autres termes, pour Jérémie, la puissance de Babylone durera trois générations. Nous savons que Evil-Merodac, le fils de Nebucadnetsar et son héritier, fut assassiné par son beau-frère, Neriglisssor, que le trône revint alors au fils de la femme de Neriglissor, Laborosoarcod, tué au bout de quelques mois par Naboned, sous lequel périt l'empire chaldéen. C'est donc à peu près le nombre de générations fixé par le prophète.

Nous avons remarqué, en outre, que le chiffre soixante-dix s'applique exactement à la durée de

l'exil, pourvu qu'on fasse commencer celui-ci l'année où Jérémie eut sa révélation, qui fut celle de la bataille de Carkémisch.

Tout en parlant du jugement de l'Eternel contre les Chaldéens, de celui qui frappera d'autres nations, Jérémie en vient à laisser entrevoir le jour de colère finale contre les peuples, qui est l'une des données de la prophétie :

...L'Eternel rugira d'en haut ;
De sa demeure sainte, il fera retentir sa voix ;
Il rugira contre le lieu de sa résidence ;
Il poussera des cris, comme ceux qui foulent au pressoir,
Contre tous les habitants de la terre ;
Le bruit parvient jusqu'à l'extrémité de la terre,
Car l'Eternel est en dispute avec les nations ;
Il entre en jugement contre toute chair ;
Il livre les méchants au glaive, dit l'Eternel.
. . . . . .
Ceux que tuera l'Eternel en ce jour seront étendus
D'un bout à l'autre de la terre ;
Ils ne seront ni pleurés, ni recueillis, ni enterrés,
Ils seront comme du fumier sur la terre [1].

On reconnaît dans les premiers mots qui nous ont montré l'Eternel rugissant, un tour propre à Joël [2] et à Amos [3]. Ce rugissement s'élève contre Sion, mais aussi contre les habitants de la terre. Cette peinture propre à produire l'épouvante servira d'introduction au groupe abondant de prophéties messianiques contenues dans les chapitres 30e, 31e, 32e et 33e. Avec ces passages, nous touchons au centre de la prophétie dans Jérémie.

[1] Jér. 25 : 30-33. — [2] Joël 3 : 16. — [3] Amos 3 : 4.

Laissons, pour ne pas prolonger inutilement l'examen du même sujet, un nouveau passage sur la journée de l'Eternel [1] contre les nations, et venons-en à la première perspective de relèvement offerte ici par le prophète. Elle suit immédiatement ce nouveau tableau de la journée terrible. Elle dépasse les espérances que pouvait faire naître le retour de l'exil :

...Des étrangers ne t'assujettiront plus.
Ils serviront l'Eternel, leur Dieu,
Et David, leur roi, que je leur susciterai.
Et toi, mon serviteur Jacob, ne crains pas, dit l'Eternel ;
Ne t'effraie pas, Israël !
Car je te délivrerai de la terre lointaine,
Je délivrerai ta postérité du pays où elle est captive ;
Jacob reviendra, il jouira du repos et de la tranquillité,
Et il n'y aura personne pour le troubler [2].

Jérémie nous montre donc les « étrangers, » c'est-à-dire les païens, servant l'Eternel comme leur Dieu, ayant David pour « roi. » Cette prophétie s'est réalisée en partie, quand les populations idolâtres de l'Asie-Mineure et de la Grèce se sont converties à la voix d'un Paul. L'accomplissement se poursuit par les succès des missions chrétiennes. Il s'achèvera un jour.

Quelques lignes plus bas, la promesse est renouvelée en ce qui concerne la restauration d'Israël :

Ainsi parle l'Eternel :
Voici, je ramène les captifs des tentes de Jacob,
J'ai compassion de ses demeures ;

[1] Jér. 30 : 5. — [2] Jér. 30 : 9, 10.

La ville sera rebâtie sur ses ruines,
Le palais sera rétabli comme il l'était.
Du milieu d'eux s'élèveront des actions de grâce
Et des cris de réjouissance ;
Je les multiplierai, et ils ne diminueront pas ;
Je les honorerai, et ils ne seront pas méprisés,
Ses fils seront comme autrefois,
Son assemblée subsistera devant moi,
Et je châtierai tous ses oppresseurs.
Son chef sera tiré de son sein,
Son dominateur sortira du milieu de lui ;
Je le ferai approcher, et il viendra vers moi ;
Car qui oserait de lui-même s'approcher de moi ?
Dit l'Eternel.
Vous serez mon peuple,
Et je serai votre Dieu [1].

Ce chef d'Israël qui s'approche de Dieu sans usurper, dans la plénitude du droit, est un roi-sacrificateur, un souverain, revêtu du sacerdoce suprême. Notre morceau reproduit ainsi la même idée que le psaume 110e, où le Messie était proclamé sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédec. Nous retrouverons dans Zacharie une notion identique de l'union de l'autorité politique et de l'autorité religieuse en la personne de l'Oint de Dieu [2]. L'auteur de l'épître aux Hébreux, exaltant Jésus comme grand-prêtre, se meut donc en plein dans le courant d'images de la prophétie.

Le chapitre 31e est composé de morceaux annonçant la restauration. Un premier est consacré au peuple tout entier et à son pays ; un second l'est à

[1] Jér. 30 : 18-22. — [2] Zach. 6 : 12, 13.

Ephraïm et aux dix tribus ; un troisième à Juda ; un quatrième nous met en face de l'alliance nouvelle ; un cinquième présente la Jérusalem de l'avenir. Le premier morceau comprend 14 versets :

En ce temps-là, dit l'Eternel,
Je serai le Dieu de toutes les familles d'Israël,
Et ils seront mon peuple.
Ainsi parle l'Eternel :
Il a trouvé grâce dans le désert,
Le peuple de ceux qui ont échappé au glaive ;
Israël marche vers son lieu de repos.
De loin l'Eternel se montre à moi.
Je t'aime d'un amour éternel ;
C'est pourquoi je te conserve ma bonté.
Je te rétablirai encore, et tu seras rétablie,
Vierge d'Israël !
Tu auras encore tes tambourins pour parure
Et tu sortiras au milieu des danses joyeuses.
Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie ;
Les planteurs planteront, et cueilleront les fruits.
Car le jour vient où les gardes crieront sur la montagne d'Ephraïm :
Levez-vous, montons à Sion, vers l'Eternel, notre Dieu !
. . . . . .
Voici, je les ramène du pays du Septentrion,
Je les rassemble des extrémités de la terre ;
Parmi eux sont l'aveugle et le boiteux,
La femme enceinte et celle en travail ;
C'est une grande multitude qui revient ici.
Ils viennent en pleurant, et je les conduis au milieu de leurs supplications ;
Je les mène vers des torrents d'eau,
Par un chemin uni où ils ne chancellent pas ;
Car je suis un père pour Israël,
Et Ephraïm est mon premier-né.

. . . . . .

Ils accourront vers les biens de l'Eternel,
Le blé, le moût, l'huile,
Les brebis et les bœufs ;
Leur âme sera comme un jardin arrosé,
Et ils ne seront plus dans la souffrance.
Alors les jeunes filles se réjouiront à la danse,
Les jeunes hommes et les vieillards se réjouiront aussi ;
Je changerai leur deuil en allégresse et je les consolerai ;
Je leur donnerai de la joie après leurs chagrins.
Je rassasierai de graisse l'âme des prêtres.
Et mon peuple se rassasiera de mes biens, dit l'Eternel [1].

En se nommant le Dieu de « toutes les familles d'Israël, » Dieu appelle à lui Ephraïm aussi bien que Juda. Considérons-les l'un et l'autre comme étant dans la pensée du prophète au bénéfice des grâces annoncées dans ce morceau.

Aussi bien savons-nous, d'après l'historien Josèphe, que des restes des dix tribus se joignirent à ceux des deux tribus lors du retour de l'exil. Et ce sont bien des Juifs de toute tribu qui, à la fin des temps, peupleront la Palestine. La voix prophétique convie à rentrer dans leur pays, lieu de repos, même ceux qui ne marchent que difficilement, parce que l'Eternel les soutiendra et dirigera leurs pas. Les larmes versées par eux seront celles de la joie et en même temps de la confusion causée par la grandeur des bienfaits divins. L'Eternel multiplie de nouveau les fruits de la terre. Il est offert des sacrifices d'actions de grâce ; l'âme des sacrifica-

[1] Jér. 31 : 1-14.

teurs, nous dit Jérémie, est rassasiée. Ce dernier trait est emprunté à des images familières. Il ne saurait avoir pour nous d'autre sens que celui-ci : l'abondance matérielle sera telle que les sacrifices, s'il y en avait encore, pourraient être extrêmement nombreux, et que les sacrificateurs, à supposer que le pays en possédât toujours, seraient dans la jubilation.

Puis Jérémie peindra Rachel, l'aïeule d'Ephraïm, pleurant à Rama, sur la colline d'où s'aperçoit le royaume d'Israël. Il déclarera que les gémissements de Rachel ont été entendus de l'Eternel et il continuera ainsi :

> Ephraïm est-il donc pour moi un fils chéri,
> Un enfant qui fait mes délices ?
> Car plus je parle de lui, plus encore son souvenir est en moi ;
> Aussi mes entrailles sont émues en sa faveur :
> J'aurai pitié de lui, dit l'Eternel.
> Dresse des signes, place des poteaux,
> Prends garde à la route, au chemin que tu as suivi....
> ...Reviens, vierge d'Israël,
> Reviens dans ces villes qui sont à toi !
> Jusques à quand seras-tu errante,
> Fille égarée ?
> Car l'Eternel crée une chose nouvelle sur la terre :
> La femme recherchera l'homme [1].

Le cœur de Dieu a tressailli au son de la voix d'Ephraïm.... Jéhovah lui-même est étonné de l'effet produit sur lui par la requête. Il est allé jusqu'à se

[1] Jér. 31 : 20-22.

poser la question : Ephraïm ne serait-il point mon favori ? Il y a bien de la tendresse dans cette demande d'un père. Les signes et les poteaux qu'Ephraïm est invité à planter sur son chemin sont ceux par lesquels des éclaireurs marquent une route. Quant à l'expression étrange : « La femme recherchera l'homme, » elle peut être une locution proverbiale en usage, montrant le monde renversé. Ici elle voudrait dire qu'Israël, jusqu'alors vainement poursuivi par Dieu, s'attachera à lui, le recherchera à son tour de tout son cœur.

Ensuite Jérémie s'occupe de la restauration de Juda :

> Ainsi parle l'Eternel des armées, le Dieu d'Israël :
> Voici encore ce que l'on dira dans le pays de Juda et dans ses villes,
> Quand j'aurai ramené leurs captifs :
> Que l'Eternel te bénisse, demeure de la justice,
> Montagne sainte !
> Là s'établiront Juda et toutes ses villes,
> Les laboureurs et ceux qui conduisent les troupeaux,
> Car je rafraîchirai l'âme altérée,
> Et je rassasierai toute âme languissante [1].

Dans les derniers vers, parlant de rafraîchissement et de rassasiement, ne trouvez-vous pas comme une inspiration des paroles du Christ :

> Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés [2].
>
> Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive [3].

[1] Jér. 31 : 23-25. — [2] Mat. 5 : 6. — [3] Jean 7 : 37.

La longue série des visions que nous analysons s'interrompt au verset 26e :

> Là-dessus, je me suis réveillé, et j'ai regardé ;
> Mon sommeil m'avait été agréable [1].

Le réveil dont il s'agit est-il celui d'un songe ou bien d'une extase ? C'est ce qu'il est difficile de démêler. Dans le second cas, le terme « sommeil » serait une image de l'absence du moi, absorbé par la contemplation de l'invisible. Il semble en tout cas qu'il faille entendre « regarder » dans le sens de réfléchir. En réfléchissant aux communications reçues, le prophète les trouve agréables. Il désire en effet retomber dans l'état mystérieux, dans le sommeil où il les reçut. Et bientôt les visions recommencent à se dérouler devant l'esprit du voyant. Nous avons d'abord une esquisse de la fondation de l'alliance nouvelle :

> Voici, les jours viennent, dit l'Eternel,
> Où j'ensemencerai la maison d'Israël et la maison de Juda
> D'une semence d'hommes et d'une semence de bêtes.
> Et comme j'ai veillé sur eux
> Pour arracher, abattre, détruire, ruiner et faire du mal,
> Ainsi je veillerai sur eux pour bâtir et pour planter,
> Dit l'Eternel.
> . . . . . .
> Voici, les jours viennent, dit l'Eternel,
> Où je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda
> Une alliance nouvelle,
> Non comme l'alliance que je traitai avec leurs pères,

[1] Jér. 31 : 26.

Le jour où je les saisis par la main,
Pour les faire sortir du pays d'Egypte,
Alliance qu'ils ont violée,
Quoique je fusse leur maître, dit l'Eternel,
Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël,
Après ces jours-là, dit l'Eternel :
Je mettrai ma loi au-dedans d'eux,
Je l'écrirai dans leur cœur ;
Et je serai leur Dieu,
Et ils seront mon peuple.
Celui-ci n'enseignera plus son prochain,
Ni celui-là son frère, en disant :
Connaissez l'Eternel !
Car tous me connaîtront,
Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit l'Eternel ;
Car je pardonnerai leur iniquité,
Et je ne me souviendrai plus de leur péché.
Ainsi parle l'Eternel, qui a fait le soleil pour éclairer le jour,
Qui a destiné la lune et les étoiles à éclairer la nuit,
Qui soulève la mer et fait mugir ses flots,
Lui dont le nom est l'Eternel des armées :
Si ces lois viennent à cesser devant moi, dit l'Eternel,
La race d'Israël aussi cessera pour toujours d'être une nation devant moi.
Ainsi parle l'Eternel : Si les cieux en haut peuvent être mesurés,
Si les fondements de la terre en bas peuvent être sondés.
Alors je rejetterai toute la race d'Israël,
A cause de tout ce qu'ils ont fait, dit l'Eternel [1].

Ce texte est certainement l'un des plus élevés du livre du prophète, avec le texte du chapitre 3e que nous avons signalé [2]. Il est même pour nous l'un des plus sublimes de l'Ancien Testament. Ne mon-

[1] Jér. 31 : 27-37. — [2] Vers. 14-17.

tre-t-il pas les bornes, les limites de la durée de la première alliance ? Ne marque-t-il pas en même temps la grandeur propre de la nouvelle, qui sera avant tout une alliance intérieure, spirituelle ? Tout l'Evangile, on va le voir, est déjà dans cette page de Jérémie.

A une multiplication du peuple correspondra donc une économie nouvelle, différente de celle du Sinaï, dont les commandements nombreux et pesants avaient eu pour but de donner à l'homme le sentiment du péché. La loi nouvelle sera inscrite, non sur des tables de pierre, mais dans les cœurs. Les volontés inclinées et régénérées par le don de l'Esprit, seront en harmonie constante avec la volonté divine. Cet Esprit sera le docteur universel. Il rendra superflus les enseignements humains. L'immutabilité des lois de la nature est, aux yeux de Jérémie, un gage de la perpétuité de l'alliance nouvelle qui ne passera point comme l'autre, dont Jésus, rempli lui-même de l'Esprit et regardé à ce titre comme un modèle, sera le médiateur.

Cette prédiction est vraiment capitale. Elle peut être mise à côté de la promesse fameuse de Joël annonçant un don général de l'Esprit [1], à côté du passage d'Esaïe ayant pour objectif cette même effusion [2].

La permanence de l'élection d'Israël, comme peuple, a été proclamée avec une énergie toute par-

[1] Joël 2 : 28. — [2] Esaïe 44 : 1-5.

ticulière dans les derniers mots de notre citation. Le chapitre se terminera par le tableau de la restauration de Jérusalem :

Voici les jours viennent, dit l'Eternel,
Où la ville sera rebâtie à l'honneur de l'Eternel ;
Depuis la tour de Hananeel jusqu'à la porte de l'angle.
Le cordeau s'étendra encore vis-à-vis,
Jusqu'à la colline de Gareb,
Et fera un circuit du côté de Goath.
Toute la vallée des cadavres et de la cendre,
Et tous les champs jusqu'au torrent de Cédron,
Jusqu'à l'angle de la porte des chevaux à l'orient,
Seront consacrés à l'Eternel,
Et ne seront plus à jamais ni renversés ni détruits [1].

La colline de Gareb paraît être la colline de la lèpre ; c'est un lieu inconnu, comme Goath, et situé comme lui dans les environs de la ville ; la vallée des cadavres et de la cendre doit être la vallée de Hinnom au sud de Jérusalem ; les champs jusqu'au torrent de Cédron sont la partie orientale de la vallée de Hinnom. Tous ces lieux étaient considérés comme souillés. Ils seront désormais saints et feront partie de Jérusalem. Qu'on pèse l'insistance avec laquelle le prophète annonce que Jérusalem sera rebâtie, on reconnaîtra peut-être qu'il y a là une raison de prendre dans un sens littéral et matériel, en même temps que spirituel, les prévisions émises par le voyant sur l'avenir de Jérusalem.

Le chapitre 32e s'ouvre par l'ordre donné à Jérémie, alors que la prise de Jésusalem est imminente,

[1] Jér. 31 : 38-40.

d'acheter un champ à Anathoth. Dieu veut par cet acte significatif de son serviteur démontrer que le sol de Juda aura encore de la valeur, qu'il n'est pas près d'être maudit à jamais. Jérémie obéit et accomplit cet achat qui exigeait de sa part une grande foi. Mais, l'œuvre consommée, il adresse à Dieu une de ces plaintes comme il en a souvent laissé monter de son âme travaillée. Il ne peut pas se passer d'une explication de son Dieu, il la réclame. Et Dieu la lui donne. Dieu déclare que de même qu'il a été fidèle dans ses menaces il le sera aussi dans sa promesse. Là-dessus, il renouvelle à son serviteur l'annonce de l'alliance nouvelle :

Voici, je les rassemblerai de tous les pays où je les ai chassés,
Dans ma colère, dans ma fureur et dans ma grande irritation ;
Je les ramènerai dans ce lieu,
Et je les y ferai habiter en sûreté.
Ils seront mon peuple,
Et je serai leur Dieu.
Je leur donnerai un même cœur et une même voie,
Afin qu'ils me craignent toujours,
Pour leur bonheur et celui de leurs enfants après eux.
Je traiterai avec eux une alliance éternelle,
Je ne me détournerai plus d'eux,
Je leur ferai du bien,
Et je mettrai ma crainte dans leur cœur,
Afin qu'ils ne s'éloignent pas de moi.
Je prendrai plaisir à leur faire du bien,
Et je les planterai véritablement dans ce pays,
De tout mon cœur et de toute mon âme [1].

[1] Jér. 32 : 37-41.

Si nous avons à aimer Dieu de tout notre cœur, c'est que lui aussi aime les siens de tout son cœur de Dieu. Anthropomorphisme bien touchant que ces mots de Jérémie mis dans la bouche de Dieu : « De tout mon cœur et de toute mon âme ! »

Jérémie excelle à peindre l'affection de Dieu pour Israël, en des termes nouveaux qu'il mêle aux termes déjà employés par lui[1]. Son âme brûle de l'ardeur de la charité divine, comme elle s'enflamme à certains moments de la véhémence de l'indignation ou de la tristesse des souffrances du peuple.

Le chapitre 33e est le pendant du 31e. C'est dire que c'est encore un chapitre plein de promesses messianiques. Nous y enregistrons des paroles déjà prononcées. S'il n'est pas dans ces pages de perspective strictement nouvelle, elles popularisent pourtant auprès des lecteurs les espérances émises par Jérémie. En tout cas, elles nous montrent quelle place les promesses d'un meilleur avenir tenaient dans son imagination :

> Voici, je lui donnerai la guérison et la santé, je les guérirai,
> Et je leur ouvrirai une source abondante de paix et de fidélité.
> Je ramènerai les captifs de Juda et les captifs d'Israël,
> Et je les rétablirai comme autrefois.
> Je les purifierai de toutes les iniquités qu'ils ont commises contre moi,
> Je leur pardonnerai toutes les iniquités par lesquelles ils m'ont offensé,

[1] Cf. vers. 38 et 41.

Par lesquelles ils se sont révoltés contre moi.
Cette ville sera pour moi un sujet de joie, de louange et de gloire,
Parmi toutes les nations de la terre,
Qui apprendront tout le bien que je leur ferai ;
Elles seront étonnées et émues de tout le bonheur
Et de toute la prospérité que je leur accorderai[1].

Nous n'avons pas encore, dans les lignes qui précèdent, la conversion des païens annoncée, mais seulement la surprise avec laquelle ils considèreront les bénédictions pleuvant sur la tête d'Israël. Ne faut-il pas envisager leur étonnement comme une préparation de cette conversion dont Jérémie a parlé ailleurs[2].

Second tableau de prospérité, animé des scènes joyeuses qui ont souvent inspiré Jérémie :

Ainsi parle l'Eternel :
On entendra encore dans ce lieu
Dont vous dites : Il est désert, il n'y a plus d'hommes, plus de bêtes ;
On entendra dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem,
Dévastées, privées d'hommes, d'habitants, de bêtes,
Les cris de réjouissance et les cris d'allégresse,
Les chants du fiancé et les chants de la fiancée.
La voix de ceux qui disent :
Louez l'Eternel des armées,
Car l'Eternel est bon, car sa miséricorde dure à toujours !
La voix de ceux qui offrent des sacrifices d'actions de grâce,
Dans la maison de l'Eternel.
Car je ramènerai les captifs du pays,

[1] Jér. 33 : 6-9. — [2] Jér. 3 : 17 ; 12 : 14-16.

Je les rétablirai comme autrefois, dit l'Eternel.
Ainsi parle l'Eternel des armées :
Il y aura encore dans ce lieu
Qui est désert, sans hommes ni bêtes,
Et dans toutes ces villes,
Il y aura des demeures pour les bergers
Faisant reposer leurs troupeaux.
Dans les villes de la montagne, dans les villes de la plaine,
Dans les villes du midi,
Dans le pays de Benjamin aux environs de Jérusalem,
Et dans les villes de Juda,
Les brebis passeront encore sous la main de celui qui les compte,
Dit l'Eternel [1].

Nous ne nous arrêtons sur ces lignes que pour y signaler les images chères à Jérémie : le dialogue du fiancé et de la fiancée [2], les brebis qui interviennent souvent dans son écrit [3].

Troisième tableau, où va reparaître la prédiction d'un germe juste annoncé à la maison de David [4] :

Voici, les jours viennent, dit l'Eternel,
Où j'accomplirai la bonne parole
Que j'ai dite sur la maison d'Israël et sur la maison de Juda.
En ces jours et en ce temps-là,
Je ferai éclore à David un germe de justice ;
Il pratiquera la justice et l'équité dans le pays.
En ces jours-là, Juda sera sauvé,
Jérusalem aura la sécurité dans sa demeure ;
Et voici comment on l'appellera :
L'Eternel notre justice.
Car ainsi parle l'Eternel :
David ne manquera jamais d'un successeur

[1] Jér. 33 : 10-13. — [2] Cf. Jér. 7 : 34 ; 16 : 9 ; 25 : 10. — [3] Jér. 12 : 3 ; 23 : 3 ; 50 : 6, 17. — [4] Cf. Jér. 23 : 5 et 6.

Assis sur le trône de la maison d'Israël ;
Les prêtres, les lévites ne manqueront jamais devant moi de successeurs
Pour offrir des holocaustes, brûler de l'encens avec les offrandes,
Et faire des sacrifices tous les jours [1].

Au chapitre 30e [2], Jérémie réunissait sur la tête du Messie le pouvoir royal et le sacerdoce. Il ne va pas tout à fait aussi loin dans le texte que nous venons de transcrire. Il annonce une descendance royale et une lignée de prêtres qui ne s'éteindront jamais. Ce n'est donc pas l'union de la sacrificature et du pouvoir royal, concentrés sur une seule tête qui est décrite, mais leur perpétuité. Celle-ci s'est réalisée en Christ, roi et prêtre à toujours, qui fait de ses disciples des rois et des prêtres. Pierre écrira avec raison : « Vous êtes rois et sacrificateurs [3]. » Jean nous nomme dans l'Apocalypse : « un royaume, des prêtres pour Dieu [4]. »

Trouverait-on ce passage de Jérémie en contradiction avec ceux où le prophète a posé le spiritualisme de l'alliance nouvelle? Mais le spiritualisme le plus pur ne saurait proscrire les fonctions et les privilèges résultant de dons de Dieu à l'Eglise. Ce qu'il exclut, ce sont les formes vides ne correspondant à aucune réalité.

Avant de laisser ce passage, remarquons que le germe de justice agit comme un individu, lorsqu'il

[1] Jér. 33 : 14-18. — [2] Vers. 18-24. — [3] 1 Pierre 2 : 5-9. — [4] Apoc. 1 : 6.

pratique la justice et l'équité dans le pays. Sans doute cela peut se dire aussi d'une dynastie, mais cela se dit mieux encore d'un individu. Et nous avons trouvé dans le chapitre 23e [1] un autre terme qui nous a paru faire pencher la balance en faveur d'une personnalité.

Sans hésiter, nous rangeons donc le morceau qui vient d'être lu parmi ceux qui concernent non seulement le règne du Messie, mais le Messie lui-même.

Deux attestations empruntées à l'immutabilité de la nature et de ses lois viennent confirmer, dans les vers suivants, la perpétuité promise au règne de la dynastie de David, à son sacerdoce, ainsi que l'union future de Juda et d'Israël :

La parole de l'Eternel fut adressée à Jérémie en ces mots :
Ainsi parle l'Eternel :
Si vous pouvez rompre mon alliance avec le jour
Et mon alliance avec la nuit,
En sorte que le jour et la nuit ne soient plus en leur temps,
Alors aussi mon alliance sera rompue avec David, mon serviteur,
En sorte qu'il n'aura point de fils régnant sur son trône,
Et mon alliance avec les lévites, les prêtres qui font mon service.
De même qu'on ne peut compter l'armée des cieux,
Ni mesurer le sable de la mer,
De même je multiplierai la postérité de David, mon serviteur,
Et les lévites qui font mon service.
La parole de l'Eternel fut adressée à Jérémie en ces mots :
N'as-tu pas remarqué ce que disent ces gens :

[1] Verset 5.

Les deux familles que l'Eternel avait choisies, il les a rejetées ?
Ainsi ils méprisent mon peuple,
Au point de ne plus le regarder comme une nation.
Ainsi parle l'Eternel :
Si je n'ai pas fait mon alliance avec le jour et avec la nuit,
Si je n'ai pas établi les lois des cieux et de la terre,
Alors aussi je rejetterai la postérité de Jacob et de David, mon serviteur,
Et je ne prendrai plus dans sa postérité ceux qui domineront
Sur les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.
Car je ramènerai leurs captifs, et j'aurai pitié d'eux [1].

On observera que la perpétuité du pouvoir promise à la dynastie de David ne s'est nullement réalisée dans l'histoire, puisque la royauté a chômé en Israël après le retour de l'exil jusqu'aux Macchabées et que les Macchabées eux-mêmes n'appartenaient pas à la descendance de David. Au fait, il y a interruption de la royauté depuis l'exil jusqu'à Jésus-Christ. Mais, s'il y a eu une interruption, elle n'est que momentanée. Le prophète annonce d'une manière générale la perpétuité, et celle-ci se réalise bien, en Christ, qui est un roi éternel. Ferons-nous observer que « les deux familles » dont il est question dans la seconde partie du morceau [2] sont la famille de Juda et la famille d'Ephraïm ? Le lecteur l'aura sans doute compris.

Le groupe des prophéties contre les peuples païens comprendra les chapitres contenus entre le

[1] Jér. 33 : 19-26. — [2] Vers. 24.

45e et le 52e. Nous rencontrons, dans cette nouvelle partie, de brèves promesses après le prononcé de chacune des sentences contre l'Egypte, Moab, Ammon et Elam :

> Et après cela l'Egypte sera habitée comme aux jours d'autrefois,
> Dit l'Eternel [1].
>
> Mais je ramènerai les captifs de Moab, dans la suite des temps,
> Dit l'Eternel [2].
>
> Mais après cela, je ramènerai les captifs des enfants d'Ammon,
> Dit l'Eternel [3].
>
> Mais dans la suite des temps, je ramènerai les captifs d'Elam,
> Dit l'Eternel [4].

Pourquoi des promesses à ces peuples plutôt qu'aux autres, par exemple plutôt qu'aux Edomites, à Damas, aux Arabes, nommés entre les Ammonites et les Elamites? Il nous semble qu'on a le droit de considérer ceux auxquels une perspective de relèvement est offerte comme les représentants du reste des nations païennes, comme des types ? Il suit de là qu'il conviendrait d'appliquer à tous les promesses de bénédiction faites seulement à quelques-uns.

A la fin de la prophétie contre l'Egypte, nous aurions à relever une parole d'espérance sur l'avenir

[1] Jér. 46 : 26. — [2] Jér. 48 : 47. — [3] Jér. 49 : 6. — [4] Jér. 49 : 39.

de Jacob[1]. Nous ne la soulignons pas, parce que nous l'avons déjà rencontrée au chapitre 30[2].

Au milieu de la longue prophétie contre Babylone, remplissant les chapitres 50e et 51e, où est repris le sujet du chapitre 25e : l'anéantissement prochain du pouvoir de Babylone, retentissent des invitations au retour de l'exil :

> En ces jours-là, en ce temps-là, dit l'Eternel,
> Les enfants d'Israël et les enfants de Juda reviendront ensemble ;
> Ils marcheront en pleurant,
> Et ils chercheront l'Eternel, leur Dieu.
> Ils s'informeront du chemin de Sion,
> Ils tourneront vers elle leurs regards :
> Venez, attachez-vous à l'Eternel,
> Par une alliance éternelle qui ne soit jamais oubliée[3].

L'alliance dont il a été plus d'une fois parlé[4], reparaît ici. Elle sera éternelle, parce que le repentir d'Israël sera véritable. L'Evangile suppose en effet toujours le repentir à l'origine de la foi qui sauve. La conversion sans l'humiliation à l'égard des fautes commises, manque de profondeur. Elle ne saurait être durable. Elle n'unit point suffisamment l'âme au sacrifice de Christ, à son expiation. Elle n'amène pas dès lors à une rupture complète avec le monde et le mal dans lequel celui-ci est plongé.

Dernier regard jeté par Jérémie sur l'avenir messianique :

[1] Jér. 46 : 27. — [2] Verset 10. — [3] Jér. 50 : 4, 5. — [4] Jér. 31 ; 33 : 21.

Je ramènerai Israël dans sa demeure ;
Il aura ses pâturages du Carmel et du Basan,
Et son âme se rassasiera sur la montagne d'Ephraïm et dans Galaad.
En ce temps-là, dit l'Eternel,
On cherchera l'iniquité d'Israël, et elle n'existera plus.
Le péché de Juda, et il ne se trouvera plus ;
Car je pardonnerai au reste que j'aurai laissé [1].

Nous sommes en présence d'une perspective de restauration assez semblable à la dernière. Elle a son côté spirituel : c'est le pardon répondant au repentir d'Israël, dont les péchés ne seront plus trouvés. Jérémie avait déjà annoncé ce pardon entier :

Et je ne me souviendrai plus de leur péché [2].

Il avait dit ensuite, annonçant le même pardon :

Je leur pardonnerai toutes les iniquités par lesquelles ils m'ont offensé [3].

Certes, le pardon existait déjà sous l'ancienne alliance, mais c'est sous la nouvelle qu'il surabonde. Et Jérémie est l'un de ceux qui ont salué d'avance l'effusion solennelle de la miséricore divine. Esaïe avait aussi ce vers :

Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige [4].

Zacharie écrira :

En ce jour-là, une source sera ouverte,
Pour le péché et pour l'impureté [5].

[1] Jér. 50 : 19-20. — [2] Jér. 31 : 34. — [3] Jér. 33 : 8. — [4] Esaïe 1 : 18. — [5] Zach. 13 : 1.

Jérémie n'est pas moins explicite qu'eux.

Il est d'ailleurs le plus spirituel des prophètes. N'a-t-il pas déclaré que le jour vient où l'on ne se souviendra plus de l'arche de l'alliance [1] ? N'a-t-il pas annoncé une alliance où Dieu écrira sa loi dans les cœurs [2] ?

En même temps il a reçu une révélation spéciale au sujet de la durée de l'empire chaldéen et de l'exil à Babylone. Cette indication précise peut être comparée à celle d'Esaïe concernant l'avènement de Cyrus [3]. Les vues communiquées aux prophètes sur l'avenir lointain de leur race, sur celui des peuples païens ne les empêchent pas d'avoir aussi des intuitions très perçantes, extraordinaires, sur l'horizon politique le plus rapproché d'eux.

Jérémie est toutefois très loin de posséder la richesse de données d'Esaïe sur la personne du Messie.

Il nous a parlé de l'Oint de l'Eternel comme du germe juste qui régnera en roi [4]. Il en a parlé encore comme d'un roi qui unira le sacerdoce à sa royauté [5]. Et c'est tout.

La lumière particulière projetée par Jérémie sur l'avenir messianique a pour objet le caractère spirituel de l'économie promise. C'est là une révélation assez haute pour qu'on puisse continuer d'appeler Jérémie un grand prophète, non seulement par l'étendue de son écrit, mais par la nature de ses idées religieuses.

[1] Jér. 3 : 4-17. — [2] Jér. 31 : 31-34. — [3] Esaïe 44 : 28. — [4] Jér. 23 : 5, 6 ; cf. 33 : 15. — [5] Jér. 30 : 21.

Ezéchiel.

Une étroite parenté existe entre Jérémie et Ezéchiel. Elle est consacrée par la proximité de leurs écrits dans le Canon hébreu, comme dans nos versions. Dans le Canon hébreu, Ezéchiel est le troisième de ceux que les Juifs appelaient *prophètes postérieurs*, et qui, au nombre de trois seulement, se suivent dans l'ordre ci-après: Esaïe, Jérémie, Ezéchiel. Dans nos versions françaises, où Daniel est ajouté à ce groupe, Ezéchiel est aussi le troisième de ceux que l'opinion commune nomme les grands prophètes.

De même que Jérémie, Ezéchiel est de race sacerdotale. Remarquons que le second s'en souvient davantage que le premier, à en juger par le caractère sacerdotal de la vision qui remplit la fin de son livre et contient une foule de prescriptions sur le culte. Jérémie était fils du sacrificateur Hilkija, Ezéchiel l'est du sacrificateur Buzi. Il a à peu près la même mission que son collègue : travailler à enlever à ses compatriotes leurs illusions, les préparer à l'imminente catastrophe, soit à la ruine de Jérusalem et du temple ; mais il a aussi à les consoler par la perspective d'un relèvement prochain et final.

Tandis que Jérémie exerce son ministère à Jérusalem, Ezéchiel, qui avait fait partie de la seconde déportation des Judéens, sous Jojakin, prêche à des exilés. Ceux-ci ont besoin de savoir que Jéhovah est

avec eux à l'étranger. Une bonne partie des prophéties d'Ezéchiel suivent d'ailleurs la catastrophe qui mit fin à la royauté juive et vit crouler le sanctuaire. On comprend dès lors que la promesse consolatrice occupe plus de place chez Ezéchiel que chez Jérémie.

Ezéchiel habite la Babylonie, sur les bords du fleuve Kebar, qu'on a cessé d'identifier avec le Chaboras ou Chabor[1] de la Mésopotamie. Le premier cours d'eau serait plutôt le canal de Kabane, voisin de Nippour. Des textes trouvés dans le voisinage prouvent en effet qu'il y avait là un grand nombre de Juifs. Maspero émet l'idée que le Kebar a pu être le grand canal royal, Napar-Malka. En tout cas, c'est dans la Chaldée, bien plus au sud que dans la Mésopotamie, que paraît devoir être cherché l'endroit de la transportation du groupe d'exilés. Le lieu où Ezéchiel séjourne s'appelle Tell-Abib, la colline des épis. Il avait une femme et était entouré de la considération de ses compatriotes[2]. Représentons-nous une colonie où l'on plantait, bâtissait, achetait, où rien ne rappelait la captivité, sauf l'obligation de demeurer dans un domicile fixe. Les exilés étaient en relations avec Juda. Ils avaient leurs anciens.

C'est cinq ans après sa déportation qu'Ezéchiel commence son activité prophétique[3], soit vers 594.

Ezéchiel était-il maladif? On l'a conclu de certaines attitudes symboliques qui lui sont imposées, par exemple du fait qu'il est appelé à rester couché

[1] 2 Rois 17 : 6. — [2] Ezéch. 24 : 18; 8 : 1. — [3] Ezéch. 1 : 2, 3.

un certain nombre de jours sur un côté, puis sur l'autre pour porter les iniquités d'Israël[1] ; du fait qu'il est encore appelé à rester enfermé dans sa maison, muet en même temps qu'immobile à cause des péchés du peuple[2]. De ces faits, on a conjecturé qu'Ezéchiel était atteint de paralysie intermittente, les organes du mouvement et de la parole étant momentanément atteints en même temps. La maladie en question aurait eu d'ailleurs pour but de servir de signe[3].

Si nous concédons le rôle joué par le symbole dans la vie du prophète, l'hypothèse se dépouillera peut-être d'une partie de son étrangeté. On s'étonnera moins d'entendre dire que la maladie du prophète était elle-même un enseignement. Dieu tirera, par exemple, une parabole de la mort de la femme d'Ezéchiel. Evidemment, Dieu n'a pas voulu faire mourir la femme du prophète dans le seul but d'en faire un emblème. Si la maladie a existé, elle ne saurait guère non plus avoir pour fin exclusive et première une attitude symbolique. Après cela, on conçoit très bien cette fin comme un second but, venant s'ajouter à un premier but.

Toutefois, nous ne nous croyons pas obligé d'admettre la supposition d'un état maladif chez Ezéchiel. Nous préférons tenir les symboles ayant donné lieu à cette hypothèse pour des symboles fictifs, racontés aux auditeurs, n'ayant été accomplis qu'en

[1] Ezéch. 4. — [2] Ezéch. 33 : 22-27. — [3] *La mission du prophète Ezéchiel*, par Lucien Gautier, p. 56 et suiv.

imagination, dans la vision. L'allégorie est l'un des procédés littéraires d'Ezéchiel. Quelques-unes des images, qui parsèment son écrit, sont inspirées par les spectacles que les Juifs avaient sous les yeux dans la Chaldée. Ce qu'on voyait, en effet, à l'entrée des palais de la Babylonie, c'étaient des animaux fantastiques, des génies ailés. Tels les chérubins qu'aperçoit le prophète[1].

Les messages d'Ezéchiel nous intéressent d'ailleurs par les nombreux détails qu'il donne sur les mœurs des peuples antiques. Ses pages sont pleines de couleur, énumérant nombre de villes, d'états. Elles ont dès longtemps excité l'attention des archéologues et des géographes.

La force est l'une des qualités du style d'Ezéchiel. L'action de Dieu se fait sentir à lui, pendant l'inspiration, d'une manière particulièrement puissante. Elle lui laisse moins de liberté qu'à un Esaïe. Il semble vraiment, à certains moments, n'être que le secrétaire passif de Dieu. Cet état, je le veux, est chez lui exceptionnel. Mais, en général, Ezéchiel est plus que d'autres sous le coup de la présence divine, en transmettant son message. Son individualité est parfois dès lors aussi quelque peu sacrifiée. Toutefois, quand il s'appartient, il est artiste éminent. Il a la souplesse avec la force, qualité principale de son style. Lisez le morceau qu'on a appelé le chant de l'épée, et qui commence ainsi :

[1] Esaïe 1 : 4-25 ; 9 : 3 ; 10 : 1-19 ; 11 : 22.

L'épée, l'épée,
Elle est aiguisée, elle est polie,
C'est pour massacrer qu'elle est aiguisée,
C'est pour étinceler qu'elle est polie [1]....

L'écrit d'Ezéchiel se divise en trois parties. Les 24 premiers chapitres contiennent les prophéties prononcées avant l'exil ; nous rencontrons ensuite une collection de 8 chapitres, du 25e au 32e, renfermant les prophéties contre les peuples païens. Dans la dernière partie sont les prophéties prononcées pendant l'exil.

Des notices chronologiques marquent très souvent la date des discours. Ezéchiel, auquel on a le droit d'attribuer ces notes, fut donc un esprit exact, non moins qu'une âme énergique. C'est dans la dernière partie du livre, au milieu des prophéties écrites après l'exil, que se trouve le morceau fameux sur la théocratie future [2]. Nous avons là la description prolongée d'un temple nouveau et d'un culte nouveau. Lors même qu'on verrait dans ce tableau un programme destiné, dans la pensée du prophète, à être exécuté après le retour de l'exil, il faudrait conserver à certaines parties de la description un caractère allégorique. Impossible de voir autre chose qu'une allégorie dans le torrent, jaillissant de dessous l'édifice, dont l'eau grossit à mesure qu'il coûle, sans qu'il ait reçu d'affluents !

[1] Ezéch. 21 : 14-17. — [2] Ezéch. 40-48.

Nombre de commentateurs ont pris occasion de cette portion de l'ouvrage pour déclarer qu'avant Ezéchiel, Israël ne possédait aucun code. S'il y avait une loi avant lui, aurait-il osé, demande-t-on, lui substituer la sienne ! Notre prophète serait dès lors l'inspirateur du sacerdotalisme légal qui règne après l'exil, sous l'influence duquel, d'après les critiques avancés, aurait été composée la partie cérémoniale du Pentateuque. Bornons-nous, pour le moment, à répondre ceci : on pourrait soutenir avec presque autant de droit qu'il n'existait pas en Israël de temple avant Ezéchiel. Celui-ci n'en dessine-t-il pas un dans tous ses détails, à la fin de son livre ?

Loin d'être le prophète du sacerdotalisme, Ezéchiel nous paraît être au contraire, avec Jérémie, celui du spiritualisme[1]. Le Messie se montre sans doute exceptionnellement dans les tableaux du voyant. La restauration de Jérusalem et de la théocratie est l'objet principal de ses aspirations. Mais la régénération intérieure demeure toujours à ses yeux la condition nécessaire du relèvement extérieur. Nous ferons observer aussi qu'Ezéchiel a largement annoncé la conversion des païens. Ce n'est pas là un trait de légalisme, d'étroitesse.

Parmi les morceaux ayant une portée messianique, je mentionne deux visions symboliques. La première est la grande vision précédant l'appel d'Ezéchiel, qui se trouve racontée au chapitre pre-

[1] Ezéch. 36 : 26, 27 ; 37 : 1-28.

mier de notre recueil. Les images en reparaissent plusieurs fois au commencement du livre.

Esaïe avait déjà reçu son mandat dans une vision mémorable. Il avait contemplé le Seigneur assis sur un trône très élevé, remplissant le temple des pans de sa robe, tandis que les séraphins voilés de leurs ailes répétaient : « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées [1]. »

La mission d'Ezéchiel lui est confiée à la suite d'une scène analogue. « La main de l'Eternel fut sur lui, » nous est-il dit. C'est l'expression dont se sert le prophète, pour désigner l'action qui le fait entrer en communication avec Dieu par l'extase [2]. Plongé par la main de Dieu dans le ravissement, ainsi qu'il vient de dire, le voyant aperçoit une gerbe de feu sur le fond sombre d'une immense nuée. Au milieu est le trône de l'Eternel, élevé sur un chariot, entouré en même temps de quatre chérubins. C'est le nom donné plus loin aux figures d'ordre composite que le prophète contemple autour du trône [3]. Les chérubins, entrevus avant les roues du chariot auquel ils font cortège, sont un peu différents des chérubins dont il est question ailleurs dans l'Ancien Testament. Ceux-ci ont une simple figure d'homme et seulement deux ailes [4]. Partout les chérubins apparaissent comme les agents rapides et puissants des ordres de l'Eternel [5]. Dans le psaume 18e, Dieu

[1] Esaïe 6 : 1-4. — [2] Ezéch. 3 : 22 ; 8 : 2 ; 33 : 22 ; 40 : 1. — [3] Ezéch. 10 : 1 ; cf. 10 : 20. — [4] Ex. 26 : 1 ; 36 : 8, 35 ; 1 Rois 6 : 29, 32, 35. — [5] 1 Sam. 2 : 4 ; Gen. 3 : 24.

s'avance monté sur un chérubin qui vole[1]. Dans l'Apocalypse, les chérubins sont au nombre de quatre, comme dans Ezéchiel. Chacun d'eux nous montrera l'une des quatre faces des animaux d'Ezéchiel. Ils sont pleins d'yeux et entourent le trône de Dieu. Au fond, c'est le même symbolisme que dans Ezéchiel, avec une nuance dans la forme[2].

Décrivons les chérubins d'Ezéchiel. Ils ressemblent à des hommes par leur station droite et par leurs mains. Ils ont chacun quatre ailes, quatre bras et quatre visages. Une paire d'ailes est déployée pour voler, l'autre, celle qui est devant le spectateur, sert à couvrir le bas du corps, en signe de respect devant la sainteté de Dieu. Les extrémités des ailes, déployées pour voler, se touchent au-dessus des têtes d'un chérubin à l'autre, et forment toutes ensemble un dais. Chaque chérubin a un visage de lion, un visage de taureau, un visage d'aigle et un visage d'homme. Ces faces diverses nous assurent que les êtres célestes dont il s'agit sont l'incarnation des grandes forces de la création : la puissance de destruction étant représentée dans la nature par le lion, celle de la fécondité par le taureau, le regard pénétrant de l'intelligence par l'aigle et la sagesse par l'homme.

Chacun des visages est tourné vers l'un des quatre côtés de l'horizon, de manière à ce que l'ensemble des faces forme un carré. On comprend dès lors que

[1] Verset 11. — [2] Apoc. 4 : 6 ; 5 : 6, 11 ; 7 : 11 ; 14 : 3, etc.

les êtres puissent avancer dans les quatre directions sans se retourner. Les pieds sont au nombre de deux, ronds et droits comme ceux du bœuf. Pas plus que les visages, ils n'ont besoin d'être tournés, lors des changements de direction.

L'impression laissée par ces images est celle d'un symbolisme un peu compliqué, mais qui s'explique bientôt. On sent que tout cela figure l'action et la toute-présence de Dieu dans la nature. Ainsi que les séraphins, les chérubins étaient placés par la théologie juive tout près de Dieu, au-dessus des autres anges. Mais les séraphins représentaient plutôt l'adoration, tandis que les chérubins, gardiens du trône de Dieu, sont les porteurs de son activité. Dira-t-on que nous sommes en présence de simples figures poétiques? Nous croyons plutôt, quant à nous, que ces symboles sont destinés à peindre des êtres réels. Si l'on veut se rendre compte de la mission spéciale des chérubins, il n'y a qu'à considérer les roues du chariot qu'ils entourent, qui n'a pas besoin non plus de se retourner et peut, comme eux, avancer dans toutes les directions. Chacune de ces roues est, en effet, composée de deux autres se coupant à angle droit. Leurs jantes sont énormes et remplies d'yeux. Nous avons parlé d'un chariot, quoique le texte ne le nomme pas. Ce sont les roues mentionnées par lui, placées par l'imagination au-dessous ou entre les chérubins, qui suggèrent l'idée de ce chariot. Il se pourrait toutefois que celui-ci n'existât pas, et que le trône de l'Eternel dont il va

être question, placé au-dessus des ailes des chérubins, se tînt en l'air par sa propre puissance.

Cet ensemble est évidemment destiné, non moins que les quatre faces, les quatre ailes et les quatre mains, à montrer tout particulièrement la promptitude avec laquelle Dieu se transporte d'un bout de l'univers à l'autre, ou plutôt sa présence en tous lieux. Le symbolisme gagnera en clarté dans les reprises postérieuses de la vision, où la gloire de l'Eternel, aperçue non plus sur les bords du Kebar, mais dans le sanctuaire, se met en chemin, du côté du seuil du temple [1], parvient à l'entrée du parvis [2], et se transporte enfin hors de la ville, sur la montagne des oliviers [3]. La gloire de l'Eternel se prépare à partir, voilà bien ce qu'enseigne toute cette allégorie aux images de locomotion !

Il est naturel que l'appareil ne figure pas avec les mêmes images de mouvement dans l'Apocalypse. Là, nous sommes ravis jusque devant le trône éternel de la majesté divine, dans les régions célestes. Là, les chérubins se bornent à l'activité de l'adoration, de la louange du Seigneur. C'est la période de consommation.

Déjà dans le chapitre premier d'Ezéchiel, le chariot et les gardiens se mettent de temps en temps en mouvement. Ils paraissent par là préluder à un prochain voyage, à cet exode décrit plus loin dans lequel le privilège appartenant à l'arche, au temple

[1] Ezéch. 9 : 3. — [2] Ezéch. 10 : 9. — [3] Ezéch. 11 : 23.

de Jérusalem, sera transféré aux exilés, en même temps qu'aux païens.

Au-dessus du firmament, s'élevant sur les têtes des chérubins, le trône de saphir. Sur ce trône une figure d'homme. « Et sur cette forme de trône, écrit le prophète, apparaissait comme une figure d'homme placée dessus en haut. »

Le Seigneur s'était montré à Esaïe sous l'image d'un homme. Du moins, si cela n'est pas dit en ces termes, on le conçoit à cause du trône sur lequel le Seigneur est assis et des pans de la robe dont il est vêtu[1]. Ezéchiel prête ici expressément à Dieu la figure de l'homme ; les figures d'animaux sont employées par le voyant pour représenter des créatures, mais non le Créateur. Plus explicite encore, Daniel nous présentera Dieu sous l'image d'un majestueux vieillard, « l'ancien des jours[2]. » Nous rencontrons donc dès le début dans Ezéchiel la proclamation prophétique de l'union du divin et de l'humain, de cette association qui devait se réaliser aux jours de l'Evangile par une véritable fusion, par une incarnation. L'espérance nourrie dès longtemps d'un Messie humain qui sera Fils de Dieu a trouvé dans le symbolisme par lequel Ezéchiel représente Dieu une pierre d'attente.

Dans les trois reprises subséquentes de la vision, la figure de Dieu, il est vrai, ne sera plus montrée, mais elle sera implicitement présente. Reconnais-

[1] Esaïe 6 : 1. — [2] Dan. 7 : 9.

sons en passant la discrétion avec laquelle les prophètes se sont servis du symbole humain, quand ils avaient à nous placer devant la divinité. Au reste, si dans les reprises postérieures de ce premier symbolisme, cette figure de Jéhovah n'apparaît plus visiblement au milieu des chérubins, elle est entrevue, sous un autre mode, dans la vision qui s'étend du chapitre 8e au 11e, et à laquelle se mêlent précisément ces reprises. Ezéchiel aperçoit là une figure d'homme qui ressemble à du feu et à de l'airain éclatant, qui a comme une forme de main, qui le saisit par les cheveux pour le transporter à Jérusalem [1].

Au cours de la visite en esprit du voyant à Jérusalem, nous découvrirons une prophétie symbolique un peu plus directe de la venue du Messie.

Ezéchiel a pu constater les égarements du peuple : il a vu une idole à la porte du parvis, il a assisté à des cérémonies païennes. Aussi entendra-t-il Dieu appeler six anges, leur confier le soin de punir les idolâtres. Le prophète remarque à côté un homme vêtu de lin, c'est-à-dire de blanc, portant à la ceinture une écritoire. Ce septième personnage, nommé à part, évidemment supérieur aux autres anges, nous fait songer au Christ Sauveur. Le messager est appelé à marquer à l'encre les fidèles, sur le front, d'un T. Il est bon de savoir que le T hébreu, soit le *thau* en hébreu, signifie marque ou signe. Grâce

[1] Ezéch. 8 : 1-3.

à ce signe, les enfants de Dieu seront distingués des méchants, épargnés, dans le jugement que les six anges vont exercer sur la ville.

La mission de l'homme vêtu de blanc est donc d'abord une mission de salut. Mais, un peu plus loin, le même personnage mystérieux sera invité à remplir ses mains de charbons ardents, pris entre les roues du chariot et à les répandre sur Jérusalem [1]. Les braises ainsi versées sont l'image d'un jugement de Dieu, destiné à purifier les bons et à consumer les méchants, car telle est dans la Bible la double propriété du feu qui affine ou détruit. N'y a-t-il pas dès lors dans cette apparition une nouvelle image de Christ, à la fois Sauveur et Juge ? Les vêtements blancs peuvent d'ailleurs nous faire songer à la transformation opérée dans la personne du Fils de l'homme sur la montagne de la transfiguration. Jésus, au reste, est supérieur en dignité aux anges, comme l'est le personnage.

Dans l'Apocalypse, un ange du Seigneur marquera également d'un sceau les 144 000 élus du peuple de Dieu. C'est là un trait dont la présence a sans doute pour but de montrer l'accord de l'ancienne et de la nouvelle prophétie.

Comme le T hébreu ancien a la barre verticale dépassant un peu la transversale, il ressemble à une croix. On a cru voir dès lors dans notre passage une prédiction de la croix. Et les mots : « Fais une

[1] Ezéch. 9 : 1 ; 10 : 1-7.

marque sur le front » ont été traduits par ceux-ci : « Fais une croix. » Est-il besoin de dire que cette traduction, favorable à l'usage catholique, du signe de croix, n'est guère autorisée ? Remarquons ici que le T en forme de croix, qu'on trouve comme ornement dans presque tous les pays du monde, sur des monuments païens bien antérieurs au christianisme, est probablement la première lettre de Thammuz, le dieu phénicien et chaldéen du soleil printanier. Ce dieu correspondait à l'Adonis des Grecs, dont la mort était pleurée au solstice d'été. Thammuz était adoré à peu près dans tout le monde ancien. Dans l'une des scènes d'idolâtrie, auxquelles il vient d'assister, le prophète avait justement constaté qu'on se prosternait devant Thammuz[1].

La vision qui a conduit Ezéchiel dans Jérusalem se termine par le transport de la gloire de l'Eternel, quittant le temple pour la montagne située à l'orient de la ville. Ce mont est celui des oliviers[2]. C'est là aussi que Zacharie placera l'un des signes de l'avènement de Christ, un tremblement de terre extraordinaire modifiant les lieux[3]. C'est de là que le Christ est monté au ciel[4], de sorte que cette montagne pourrait bien être encore matériellement le théâtre d'un prodige final. N'a-t-elle pas contemplé la grandeur du Christ bien avant son ascension? Que de fois Jésus n'a-t-il pas gravi et descendu la déclivité de cette colline, sillonnée par la route de Béthanie? N'est-ce

[1] Ezéch. 9 : 15. — [2] Ezéch. 11 : 23. — [3] Zach. 14 : 4. — [4] Act. 1 : 12.

pas de là qu'il a annoncé la ruine prochaine de Jérusalem, les catastrophes dernières[1]? La montagne ne domine-t-elle pas l'emplacement du jardin de Gethsémané, où Jésus a lutté corps à corps avec l'adversaire, « en résistant jusqu'au sang? » Sans contredit, selon la prophétie d'Ezéchiel, la gloire de l'Eternel a resplendi sur cette colline. Dépassons-nous la mesure, en attendant encore pour la fin des temps une journée où la gloire de Dieu se posera à nouveau sur le Mont des oliviers?

Il est des lieux prédestinés; la Montagne des oliviers en est un. Sa désignation comme le lieu de repos de la gloire de l'Eternel ne nous étonnera pas plus que la salutation adressée autrefois à la Galilée des gentils par Esaïe[2].

Nous n'en avons pas encore fini avec la partie de l'ouvrage dont nous nous occupons. Dans les avertissements suivant la première des visions que nous avons notées, se découvre une claire parole d'espérance. Le prophète vient d'annoncer la dévastation du pays et il ajoute:

Mais je laisserai quelques restes d'entre vous,
Qui échapperont à l'épée parmi les nations,
Lorsque vous serez dispersés en divers pays.
Vos réchappés se souviendront de moi
Parmi les nations où ils seront captifs,
Parce que j'aurai brisé leur cœur adultère et infidèle,
Et leurs yeux qui se sont prostitués après leurs idoles;
Ils se prendront eux-mêmes en dégoût,

[1] Es. 8 : 23. — [2] Mat. 24 : 3; Marc 13 : 3.

A cause des infamies qu'ils ont commises,
A cause de toutes leurs abominations.
Et ils sauront que je suis l'Eternel,
Et que ce n'est pas en vain que je les ai menacés
De leur envoyer tous ces maux[1].

Comme Esaïe, comme Jérémie, comme tous les prophètes, peut-on dire, Ezéchiel restreint le salut à un petit reste, à des réchappés. Et le salut ne saurait consister, pas plus pour lui que pour ses prédécesseurs, dans un rétablissement purement matériel. Il sait que le relèvement extérieur a sa raison d'être dans un relèvement moral, dans le véritable repentir. C'est celui-ci qu'il met en relief quand il parle du dégoût envers eux-mêmes dont seront saisis les exilés. Il a mis aussi en relief leur confiance nouvelle en Dieu, en disant qu'ils se souviendront de Dieu.

A la fin de la seconde vision, avant le départ de la gloire de l'Eternel pour la montagne des oliviers, retentissent encore de suaves encouragements à l'adresse des exilés. Présent en esprit dans Jérusalem, Ezéchiel a vu mourir Pelathia, l'un de ceux qui méprisaient les déportés, et qui se glorifiaient d'être demeurés à l'ombre du temple[2]. Il intercède pour ses frères demeurés dans la patrie, tous plus ou moins frappés dans cette personnalité. Dieu lui répond en rappelant la méchanceté de ceux qui se sont livrés à l'idolâtrie, en lui montrant que ses vrais frères, objet de la bénédiction divine, sont ceux qui s'humi-

[1] Ezéch. 6 : 8-10. — [2] Ezéch. 11 : 13; cf. 11 : 1, 2.

lient sur la terre étrangère. Et Jéhovah poursuit en ces termes :

C'est pourquoi tu diras : Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel :
Si je les tiens éloignés parmi les nations,
Si je les ai dispersés en divers pays,
Je serai pour eux quelque temps un asile
Dans les pays où ils sont venus.
C'est pourquoi tu diras : Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel :
Je vous rassemblerai du milieu des peuples,
Je vous recueillerai des pays où vous êtes dispersés,
Et je vous donnerai la terre d'Israël.
C'est là qu'ils iront,
Et ils en ôteront toutes les idoles et toutes les abominations.
Je leur donnerai un même cœur,
Et je mettrai en vous un esprit nouveau ;
J'ôterai de leur corps le cœur de pierre,
Et je leur donnerai un cœur de chair,
Afin qu'ils suivent mes ordonnances,
Et qu'ils observent et pratiquent mes lois ;
Et ils seront mon peuple et je serai leur Dieu[1].

Israël renoncera donc à son penchant à l'idolâtrie. Un esprit nouveau remplira les âmes, les unira les unes aux autres, les unira à Dieu. Les cœurs seront changés. Durs comme la pierre, ils s'amolliront, ils deviendront des cœurs de chair dociles et sensibles.

La première partie de la prophétie s'est accomplie après l'exil. Israël a été véritablement guéri de son penchant à l'idolâtrie, par la vue des païens, lorsqu'il s'est trouvé dispersé au milieu d'eux. Rien ne

[1] Ezéch. 11 : 16-20.

vaut comme démonstration un contact prolongé avec des mœurs répugnantes, avec l'erreur. A partir de l'exil, il n'y a plus de retour vers Baal et les faux dieux dans l'histoire juive. L'expérience a produit son effet. La seconde partie de la prophétie a commencé aussi de s'accomplir à la Pentecôte, quand les Juifs devenus chrétiens ont reçu un esprit nouveau. Ezéchiel nous offre ici la même perspective que Jérémie[1]. Celui-ci parlait en effet d'une économie où Dieu écrirait sa loi dans les cœurs, donnerait aux Israélites une même âme. Ezéchiel se montre, lui aussi, le prophète de la régénération par l'Esprit.

Mais qui ne comprend que les Israélites convertis à la Pentecôte, véritables prémices, ne sont qu'un gage d'une plus abondante moisson? Qui ne sent que cette prophétie n'est que partiellement réalisée?

A une prophétie symbolique de l'exil de Sédécias et du peuple dont l'emblême sera le départ d'Ezéchiel, par un trou pratiqué dans la muraille de sa maison, à des menaces contre les faux prophètes et prophétesses succèdera une allégorie représentant l'ingratitude de Jérusalem envers Dieu[2]. Jérusalem possède des instincts cananéens, nous dit le voyant, c'est une fille de Cananéens. Ce fut en Egypte, lors de la servitude des enfants d'Israël, un nouveau-né dont personne ne s'occupait, qui n'avait pas été frotté de sel, selon l'usage juif, lequel était destiné à durcir la peau. La misère de cette enfant excita la pitié de

[1] Jér. 31 : 31-34; 32 : 38-41. — [2] Ezéch. 16.

Jéhovah qui en prit soin. Plus tard Dieu se la fiança, sans doute dans la pensée d'Ezéchiel par l'alliance du Sinaï. Il la para de broderies et de bijoux, sans doute, veut dire le voyant, lors de l'érection du tabernacle. Il en fit une reine, sans doute pendant les conquêtes de David qui affirmèrent la prééminence d'Israël. Mais l'épouse de Jéhovah a péché en se prostituant, en se livrant à l'idolâtrie sous toutes ses formes. Elle a recherché les cultes des faux dieux des pays voisins, même ceux des dieux de l'Assyrie et de la Chaldée. Aussi sera-t-elle condamnée à la peine des femmes adultères. N'a-t-elle pas péché plus que Samarie, plus que Sodome? La première est appelée la sœur de gauche de Jérusalem, parce qu'en se tournant de Jérusalem vers l'orient, la région sur laquelle s'ouvrait le temple, on avait Samarie à sa gauche. Sodome est appelée la sœur de droite, parce que dans la même orientation, on avait Sodome à sa droite. Samarie est nommée aussi la grande sœur de Jérusalem, à cause de l'étendue de son pays, tandis que Sodome, pour une raison du même genre, sera nommée la petite sœur de la capitale.

L'indignation respirée par les pages que nous analysons est extrême. L'image de la prostituée revient du reste plus tard dans les discours d'Ezéchiel. Elle sera appliquée avec la même véhémence outrée à Jérusalem et à Samarie, sous les noms d'Oholiba et Ohola[1]. Le premier nom veut dire *Sa tente à elle*

[1] Ezéch. 23.

et rappelle que Samarie s'était institué un sanctuaire à part. Le second nom signifie *Ma tente en elle*, et fait souvenir que Jéhovah s'était créé son sanctuaire en elle. Au reste, cette comparaison violente avait déjà été longuement développée par Osée[1]. Mais tandis qu'Osée passait soudainement de la véhémence et de la colère à l'attendrissement, c'est peu à peu qu'Ezéchiel inclinera aux sentiments de miséricorde qui lui inspirent une promesse messianique. La clémence divine s'exercera envers Sodome et Samarie, de manière à faire rougir Jérusalem :

« Je ramènerai leurs captifs, les captifs de Sodome et de ses filles, et tes captifs au milieu des leurs, afin que tu subisses ton opprobre et que tu rougisses de tout ce que tu as fait, en étant pour elles un sujet de consolation[2]. »

L'inconduite d'Israël ayant servi de justification à Sodome et à Samarie, Israël ayant d'autre part dédaigneusement jugé Sodome et Samarie, il faut qu'il soit traité comme ces villes. Aussi le prophète a-t-il annoncé des catastrophes. Mais en même temps il a donné une place à l'annonce du relèvement. Il dit d'abord de la part de l'Eternel : « J'assouvirai ma colère contre toi, et tu ne seras plus l'objet de ma jalousie ; je m'apaiserai et je ne serai plus irrité[3]. » Il ajoutera plus loin : « Je me souviendrai de mon alliance avec toi au temps de ta jeunesse, et j'établirai avec toi une alliance éternelle. Tu te souviendras de

[1] Osée 1-3. — [2] Ezéch. 16 : 53, 54. — [3] Ezéch. 16 : 42.

ta conduite, et en auras honte, quand tu recevras tes sœurs, les grandes et les petites; je te les donnerai pour filles, mais non en vertu de ton alliance. J'établirai mon alliance avec toi, et tu sauras que je suis l'Eternel, afin que tu te souviennes du passé et que tu rougisses, afin que tu n'ouvres plus la bouche et que tu sois confuse, quand je te pardonnerai tout ce que tu as fait, a dit le Seigneur, l'Eternel[1]. »

Nous sommes donc en présence de l'alliance éternelle déjà prédite par Jérémie, annoncée par Ezéchiel lui-même au chapitre 11[2]. Les nations païennes, appelées tout à l'heure les sœurs de Jérusalem, sont admises à soutenir une relation intime avec Dieu. Elles sont reçues dans l'alliance, en qualité de filles de Jérusalem. Et ce détail fait d'avance de l'Eglise de cette ville la mère des Eglises de la gentilité.

N'est-il pas évident en effet que Sodome, sinon encore Samarie, est le symbole du paganisme? De quel lieu revindraient, je vous prie, des captifs de Sodome[3], si ce nom n'avait pas une signification symbolique? Il est clair pour nous qu'Ezéchiel parle de Sodome dans un sens figuré. Dès lors cette ville ne saurait désigner que l'ensemble des nations idolâtres.

Il n'est sans doute pas impossible que Jésus se soit inspiré de ce passage, si miséricordieux envers Sodome, lorsqu'il émet l'idée que cette dernière ville sera

[1] Ezéch. 16 : 60-63. — [2] Versets 17-20. — [3] Ezéch. 16 : 53.

traitée au jour du jugement avec moins de rigueur que les villes incrédules d'Israël[1]. Mais le passage du prophète fait songer à un jugement temporel plutôt qu'au jugement dernier. Et puisque ce jugement temporel est futur, que Sodome n'existait plus depuis longtemps à l'époque d'Ezéchiel, les interprètes sont bien obligés de considérer Sodome comme une personnification de l'idolâtrie. C'est à ce titre d'ailleurs qu'elle peut être appelée la sœur de Jérusalem, car au point de vue de l'Ancien Testament l'humanité se partage en deux branches d'inégale valeur, mais sœurs : Jérusalem et les nations païennes.

Nous attendons encore cette conversion générale des peuples idolâtres, commencée déjà à la suite de la Pentecôte, nous l'avons dit, et qui doit s'achever par une ou plusieurs interventions de l'Esprit. S'il est des nations païennes à convertir encore, les peuples qui connaissent l'Evangile sont eux-mêmes fort loin d'avoir été complètement pénétrés par les influences de la grâce divine.

Un petit mot de ce morceau mérite d'être relevé. Au verset 61, Dieu déclare que lorsqu'il accueillera Sodome et ses filles, ce n'est pas en vertu de l'alliance. Cette dernière expression pour désigner l'ancienne Alliance, l'alliance du Sinaï. Or, d'après elle, les nations païennes avaient à se faire juives, si elles voulaient entrer en rapports avec Dieu. Cette dure condition avait pour but de maintenir Israël dans

[1] Luc 10 : 12.

un isolement fortifiant, jusqu'au jour où il pourrait être jeté dans la pâte de l'humanité comme un levain salutaire. Le temps venu, la condition d'une incorporation à la nation juive tombera. Grâce à l'Evangile, les nations se feront chrétiennes sans perdre leur caractère. C'est vers cette alliance plus large que le prophète élève les yeux, en disant que Dieu accueillera Sodome et ses filles d'après une autre loi que l'ancienne.

La fin de la promesse: « Quand je te pardonnerai tout ce que tu as fait, » peut se traduire par: « Quand je ferai la propitiation pour tout ce que tu as fait[1]. » Avec cette version, nous aurions déjà ici la prédiction de l'œuvre de la croix, du sang précieux versé pour le salut des hommes.

Ezéchiel s'élèverait ainsi à la hauteur d'Esaïe, qui a peint le serviteur de l'Eternel offrant son âme en sacrifice pour le péché. Je n'ose toutefois être absolument affirmatif à cet égard, l'assertion d'Ezéchiel à ce sujet n'étant pas développée et laissant place à l'équivoque.

Deux nouvelles paraboles se lisent au chapitre 17. La première, qualifiée d'énigme par le texte, concerne le roi Sédécias. La puissance babylonienne y est comparée à un grand aigle au plumage varié. Il a arraché du Liban la cime d'un cèdre et l'a transportée à Babylone. C'est cette ville qu'il faut voir désignée par le pays de commerce, la ville de mar-

[1] Voir la version de la *Bible de Lausanne*, II, p. 243; *cf. Bible annotée*, Les prophètes II, p. 64.

chands. Le pays de commerce est appelé dans le texte original Canaan. Canaan était en effet devenue synonyme de négoce. Nous reconnaissons dans cette image le malheureux Jojakin emmené en captivité, après trois mois de règne, par Nebucadnetsar, avec dix mille déportés. Nous savons que Jojakin a été remplacé par Sédécias. Celui-ci figurera plus loin dans la parabole par un « rejeton du pays » que l'aigle enlève aussi et plante comme un saule près des eaux courantes. Le rejeton devient un cep de vigne. Et, au lieu de tourner ses rameaux et ses racines vers l'aigle qui l'a mis là où il est, il les tournera vers un autre aigle, l'Egypte. N'est-ce pas une image des coquetteries de Sédécias avec un souverain égyptien, le Pharaon Hophra. Aussi le prophète annonce-t-il le châtiment: la puissance babylonienne arrachera Sédécias de son pays et l'amènera à Babylone.

Signalons le mode archaïque dans lequel sont employées ces métaphores. Elles se heurtent avec une liberté de langage toute primitive. Que dirait-on aujourd'hui d'un aigle qui, dans une fable, planterait une vigne? Combien les paraboles de Jésus, qui d'ailleurs mettent en scène l'homme et non pas l'animal, offrent des rapports plus naturels dans leurs détails!

Cette première parabole est l'occasion d'une seconde similitude dans laquelle Dieu expose les bénédictions tenues en réserve pour la maison de David.

Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel : J'enlèverai, moi, la cime d'un grand cèdre et je la placerai ; j'arracherai du sommet de ses branches un tendre rameau, et je le planterai sur une montagne haute et élevée. Je le planterai sur une haute montagne d'Israël ; il produira des branches et portera du fruit, il deviendra un cèdre magnifique. Les oiseaux de toute espèce reposeront sous lui, tout ce qui a des ailes reposera sous l'ombre de ses rameaux. Et tous les arbres des champs sauront que moi, l'Eternel, j'ai abaissé l'arbre qui s'élevait et élevé l'arbre qui était abaissé, que j'ai desséché l'arbre vert et fait verdir l'arbre sec. Moi, l'Eternel, j'ai parlé et j'agirai[1]. »

Le prophète se souvient-il, en parlant de ce « rameau, » du faible « rejeton » d'Esaïe, monté du vieux tronc davidique, surgi d'une terre aride, grandissant sans éclat et sans beauté[2]? C'est assez probable. Et comme Jésus est apparu sur la terre dans la faiblesse, les deux prophètes nous semblent avoir pressenti son apparition sous la forme d'un petit enfant. Rappellerai-je que Michée, indirectement annonçait aussi une naissance divine, lorsqu'il parlait de « celle qui doit enfanter[3]? »

Observons que pour Ezéchiel le « tendre rameau » a été arraché d'un grand cèdre dont il était la cime. Ne trouverons-nous pas dans ce détail une affirmation de la parenté de Jésus avec Dieu, de sa divine origine? Celle-ci, on le sait, avait été entrevue sur-

[1] Ezéch. 17 : 22-24. — [2] Esaïe 11 : 1 ; 53 : 2. — [3] Mich. 5 : 2.

tout par Michée qui fait remonter le conducteur d'Israël jusqu'aux temps anciens, jusqu'aux jours de l'éternité[1]. A supposer qu'Ezéchiel eût voulu parler de la préexistence du Christ, il ne serait donc pas le premier prophète à nous en suggérer l'idée. Le « tendre rameau » est planté sur une haute montagne qui est la montagne de Sion. Avec le temps il deviendra un cèdre majestueux. Nous n'avons pas à rappeler les passages des prophètes qui ont loué la grandeur du futur descendant de David. Ces déclarations sont légion. Ce qui est intéressant, c'est d'entendre les prophètes qui ont parlé de la faiblesse du Christ, Ezéchiel comme Esaïe, élever ensuite l'Oint de l'Eternel plus haut que les hommes. Ezéchiel nous montre les oiseaux du ciel reposant à l'ombre du cèdre emblématique. On ne peut guère douter que Jésus n'emprunte à ce morceau le trait final de la parabole du sénevé: « Il devient un arbre de sorte que les oiseaux du ciel habitent dans ses branches[2]. Jésus a le droit d'appliquer à son royaume ce qui a été dit d'abord par le prophète, croyons-nous, de sa personne. L'une a, en effet, tous les caractères qui distingueront l'autre.

Soutiendra-t-on que peut-être, dans la similitude dont nous nous occupons, le prophète songeait exclusivement au royaume futur et qu'il n'avait nullement devant les yeux le fils de David? Mais combien de fois la prophétie ne nous a-t-elle pas déjà parlé d'un

[1] Mich. 5 : 1. — [2] Mat. 13 : 32.

roi, d'un prince et d'un juge? La parabole précédente s'appliquant d'ailleurs à un homme, à Sédécias, il sera naturel d'appliquer celle-ci à un homme, au Messie. L'arbre qui s'élevait et qui est abaissé désigne-t-il bien Sédécias, l'arbre abaissé qui se relève, l'arbre sec qui verdit sera le rejeton attendu, personnifié en Christ, du vieux tronc d'Isaïe.

Les arbres des champs, témoins de l'accroissement du cèdre, désigneront dans cette interprétation, les rois de la terre, appelés à s'incliner devant la grandeur du Seigneur. Dans l'interprétation qui veut qu'Ezéchiel ait pensé surtout au royaume du Messie, les arbres figureraient d'autres royaumes, les nations de la terre. Ce serait plus ou moins la même réalité désignée déjà par les oiseaux des champs. On voit combien l'explication que nous rejetons appauvrit la parabole.

Les menaces, les promesses du prophète ont suscité des objections sur la justice du gouvernement divin. Aussi le chapitre 18 renfermera-t-il la réponse d'Ezéchiel à de telles plaintes, une justification prolongée des rétributions de la Providence. Relevons à la fin du discours sur le gouvernement divin deux paroles: l'une est la promesse régénératrice si souvent adressée; l'autre a une saveur purement évangélique. Voici la teneur de la première: « Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau[1]. » Dieu ordonne ici ce qu'il a plus d'une fois offert par la

[1] Vers. 31.

bouche d'Ezéchiel, le changement du cœur[1]. » La seconde parole, qui suit immédiatement l'autre, sera: « Pourquoi mouriez-vous, maison d'Israël? Car je ne désire pas la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur, l'Eternel. Convertissez-vous donc et vivez[2]! » Cette parole nous expose le premier motif de la rédemption, de l'envoi du Christ. Elle jette un jour lumineux sur la miséricorde divine, sur la volonté de Dieu qui se plaît à se glorifier dans la justice, dans la sainteté, mais surtout dans l'amour.

Le chapitre 19 n'est qu'une élégie sur la fin des rois de Juda, Joachaz, Jojakin qui ont précédé Sédécias. Avec le chapitre suivant recommencent les menaces. Dieu fait souvenir Israël de son séjour en Egypte, au désert, de son entrée en Canaan. Partout le peuple a été rebelle. C'est pourquoi Dieu le fera passer encore par l'Egypte, par le désert, mais pour l'amener aussi finalement en Canaan.

« Je vous ferai sortir du milieu des peuples, et je vous rassemblerai des pays où vous êtes dispersés, à main forte et à bras étendu, et en répandant ma fureur. Je vous amènerai dans le désert des peuples, et là je vous jugerai face à face. Comme je suis entré en jugement avec vos pères dans le désert du pays d'Egypte, ainsi j'entrerai en jugement avec vous, dit le Seigneur, l'Eternel. Je vous ferai passer sous la verge, et je vous mettrai dans les liens de l'alliance. Je séparerai de vous les rebelles et ceux qui me sont

[1] Ezéch. 11 : 17-21; 36 : 26. — [2] Ezéch. 18 : 32.

infidèles; je les tirerai du pays où ils sont étrangers, mais ils n'iront pas au pays d'Israël. Et vous saurez que je suis l'Eternel. Et vous, maison d'Israël, ainsi parle le Seigneur, l'Eternel: Allez servir chacun vos idoles! Mais après cela, vous m'écouterez, et vous ne profanerez plus mon saint nom par vos offrandes et par vos idoles. Car sur ma montagne sainte, sur la haute montagne d'Israël, dit le Seigneur, l'Eternel, là où toute la maison d'Israël, tous ceux qui seront dans le pays me serviront; là je les recevrai favorablement, je rechercherai vos offrandes, les prémices de vos dons et tout ce que vous me consacrerez. Je vous recevrai comme un parfum d'une agréable odeur, quand je vous aurai fait sortir du milieu des peuples, et rassemblés des pays où vous êtes dispersés; et je serai sanctifié par vous aux yeux des nations. Et vous saurez que je suis l'Eternel, quand je vous ramènerai dans le pays d'Israël, dans le pays que j'avais juré de donner à vos pères. Là vous vous souviendrez de votre conduite et de toutes vos actions par lesquelles vous vous êtes souillés; vous vous prendrez vous-mêmes en dégoût, à cause de toutes les infamies que vous avez commises. Et vous saurez que je suis l'Eternel, quand j'agirai avec vous par égard pour mon nom, et nullement d'après votre conduite mauvaise et vos actions corrompues, ô maison d'Israël! dit le Seigneur, l'Eternel[1]. »

Que la fin de l'exil soit identifiée par Ezéchiel à la

[1] Ezéch. 20 : 34-44.

sortie d'Egypte, cela ne nous surprend pas. L'assimilation en question chez les prophètes est fréquente. Ce qui est original, nouveau, c'est la donnée suivante: Israël ne quittera la Chaldée que pour entrer dans le désert des peuples et y être jugé. C'est dire qu'il s'en va au-devant de nouveaux châtiments, comme autrefois, lorsqu'il quittait l'Egypte pour errer pendant quarante années dans les solitudes. Nous constatons là que la rentrée de l'exil, pour Ezéchiel, n'inaugurera nullement la période de bonheur et de puissance constamment saluée par les prophètes. Le voyant se trouve avoir nettement distingué le retour de l'entier et futur rétablissement final.

Quelle peinture des tribulations réservées encore au peuple de Dieu que ces mots: « Je vous amènerai dans le désert des peuples, et là je vous jugerai face à face[1]. » Pouvait-on mieux annoncer l'existence abaissée, menée par Israël depuis sa rentrée au pays de ses pères jusqu'à nos jours? Elle a confirmé la singulière parole d'Ezéchiel, l'histoire, qui montre le peuple élu tributaire de la Perse, de la Macédoine, de la Syrie, de Rome, puis dispersé aux quatre vents des cieux.

Ezéchiel n'a pas fourni un des chiffres de l'avenir, une date semblable à ces soixante-dix années, assignées par Jérémie à la durée de la puissance babylonienne et à l'exil. Mais la clairvoyance d'Ezéchiel

[1] Verset 35.

n'est pas moins digne d'être signalée que celle de Jérémie. En ce qui concerne l'état misérable du peuple après son retour de la captivité, elle est bien remarquable. Peut-être Osée avait-il déjà voulu faire pressentir cette situation étrange du peuple après la captivité[1].

Le temps d'épreuve prédit par Ezéchiel doit être un temps de purification. C'est après cela qu'aura lieu le rétablissement réel, définitif. Alors Israël servira l'Eternel par un culte agréable à celui à qui il est offert. Le prophète n'oublie pas de nous dire que le peuple aura commencé par se prendre en dégoût. La nation juive aura donc connu ce repentir, sur lequel Ezéchiel n'a jamais manqué d'insister. Or la tristesse selon Dieu est en tout temps le meilleur gage de relèvement.

Cette première partie des discours d'Ezéchiel se termine par une solennelle révélation. Dieu annonce à son serviteur que le jour même Nebucadnetsar commence le siège de Jérusalem ; l'opération aura pour résultat la destruction de la ville. Le lendemain la femme d'Ezéchiel meurt soudain ; le prophète est chargé de faire connaître au peuple par son attitude en cette circonstance la conduite à tenir lors de l'annonce de la ruine de Jérusalem. Ce doit être une tenue de soumission, d'acceptation silencieuse, évitant les manifestations bruyantes. Le prophète lui-même est invité à se taire, jusqu'au mo-

[1] Osée 3 : 4, 5.

ment où un fugitif viendra lui communiquer la prise de la ville. Le mutisme commandé durera près de trois ans. Il se trouve partager le ministère d'Ezéchiel en deux parties bien distinctes. Jusqu'à la ruine, le prédicateur a dû surtout menacer. Après la ruine il aura surtout à consoler.

Nous voilà parvenus aux discours de la seconde période de la mission d'Ezéchiel. Mais ils sont dans le livre que nous analysons, séparés de ceux de la première partie par des oracles contre les peuples païens. Et nous avons encore à nous occuper de ceux-ci. Les idolâtres s'étaient réjouis des malheurs de Juda. Seule, l'Egypte n'y avait pas applaudi. Mais elle avait exercé la plus fâcheuse influence sur Israël en le poussant à la révolte. Tous ces peuples seront châtiés par Nebucadnetsar, Edom le sera plus tard encore d'une manière toute particulière, par Jean Hyrcan.

Nous avons dit à propos d'une prophétie d'Esaïe contre Tyr, qu'on nie volontiers la prise de cette ville par Nebucadnetsar, après le siège de treize ans poursuivi par lui. La prophétie d'Ezéchiel contre cette ville, laquelle commence avec le chapitre 26, n'en serait pas moins réalisée, à supposer que la cité n'eût pas été prise, attendu qu'elle a dû souffrir infiniment du long siège. Il est du reste probable, d'après les données de Josèphe et la tradition, que Tyr fut pillée. S'il est dit[1] que Nebucadnetsar n'a retiré aucun salaire de ce siège, cela prouverait seu-

[1] Ezéch. 29 : 20.

lement que la ville a su mettre en sûreté la plus grande partie de ses richesses. Le trait que nous citons se trouve dans la prophétie contre l'Egypte et semble avoir été fixé à l'issue du siège. Il confirme d'ailleurs par sa teneur le fait que Nebucadnetsar a bien accompli son travail, la tâche dont Dieu l'avait chargé, et qui était de ruiner la ville.

On a aussi nié que Nebucadnetsar ait pris l'Egypte, parce que les prêtres égyptiens et Hérodote qui s'inspire d'eux n'ont rien dit de ce désastre. Toutefois Bérose et Josèphe admettent la conquête de l'Egypte par le potentat babylonien. On sait qu'il a fait des razzias en Arabie. Des inscriptions peuvent aujourd'hui être invoquées en faveur de cette conquête[1]. Lenormant croit à une invasion du delta pendant le règne de Hophra[2]. Rien n'est plus probable, étant donnée l'activité de Nebucadnetsar. On peut donc envisager la prédiction d'Ezéchiel concernant Tyr et celle contre l'Egypte comme confirmée dans ses grands traits par l'histoire.

Nous avons deux prophéties messianiques dans le groupe des prophéties contre les peuples païens. L'une finit le discours sur la ruine de Sidon, qui sans doute souffrit du siège de Tyr par le conquérant babylonien:

« Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel: Lorsque je rassemblerai la maison d'Israël du milieu des peu-

[1] Voir p. 557, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par Maspéro, qui d'ailleurs lui-même doute de la réalité du fait.

[2] Lenormant, ouvrage cité, tome II, livre IV, § 3, Nabuchodonossor.

ples où elle est dispersée, je manifesterai en elle ma sainteté aux yeux des nations, et ils habiteront leur pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob. Ils y habiteront en sécurité, et ils bâtiront des maisons et planteront des vignes; ils y habiteront en sécurité, quand j'exercerai mes jugements contre tous ceux qui les entourent et qui les méprisent. Et ils sauront que je suis l'Eternel, leur Dieu [1].»

Israël, revenu à Dieu, servira à démontrer la sainteté de Jéhovah, par les bénédictions répandues sur sa tête. Ces grâces manifesteront à tous les yeux la fidélité de l'Eternel envers son alliance. D'autre part les châtiments des gentils contribueront à la même démonstration; ils seront le jugement de Dieu sur la méchanceté de mauvais voisins. Ce n'est pas seulement la puissance de Dieu qui est célébrée constamment par Ezéchiel, mais l'attachement inflexible du Tout Puissant à la justice.

Une autre prophétie messianique se lit dans les discours contre l'Egypte. Chose curieuse, Dieu avait annoncé que l'Egypte, après sa ruine, consommée par Nebucadnetsar, se relèverait. Le relèvement devait avoir lieu au bout de quarante ans. Ceux-ci sont sans doute comptés à partir du moment où s'accomplira la chute du colosse babylonien, qui avait déjà vécu trente ans des septante fixés par Jérémie. Relevée, l'Egypte sera désormais un royaume humble, incapable de reprendre son ancien rôle. Et n'est-ce

[1] Ezéch. 28: 25, 26.

pas précisément la position qui lui est attribuée par l'histoire, depuis les jours où les rois de Perse s'efforcèrent de lui rendre quelque prestige?

La prophétie messianique prononcée au milieu des discours contre l'Egypte, n'a qu'un mot:

« En ces jours-là, je donnerai de la force à la maison d'Israël[1]. » L'original dit: « Je ferai pousser une corne.... » Est-ce une manière de désigner le futur libérateur, Zorobabel, qui sera un type du Christ? Ou bien l'expression s'applique-t-elle non pas à un individu mais à une époque de splendeur? Les mots: « L'on saura que je suis l'Eternel, » familiers à Ezéchiel, terminent plusieurs des discours contre les païens[2]. Ils indiquent que les païens éprouveront des impressions de crainte, de respect pour le nom de Jéhovah et que ces sentiments prépareront leur conversion.

Mais Jérusalem a été prise. La veille du jour où un fugitif viendra l'annoncer à la colonie israélite, Ezéchiel reçoit une communication, dont il fera part après l'arrivée du messager. Dans cet entretien, Dieu renouvelle la vocation du prophète, lequel est établi comme une sentinelle au milieu de la maison d'Israël. Jéhovah a commencé par approuver la fidélité de son serviteur à annoncer la catastrophe. Il l'invite ensuite à encourager les abattus. Le ministère d'Ezéchiel sera donc désormais un ministère de consolation. A ce propos, Dieu prononce une parole analogue à

[1] Ezéch. 29 : 21. — [2] Ezéch. 25 : 17; 26 : 6; 28 : 26; 29 : 16; 29 : 16, etc.

celle qui a été prononcée, quand il s'agissait des rétributions divines, et dont j'ai souligné l'accent évangélique[1] :

« Je suis vivant, dit le Seigneur Eternel, ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive. Revenez, revenez de votre mauvaise voie ; et pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël [2] ? »

Dans un nouveau discours, qui avait suivi l'arrivée du fugitif, le voyant avait dénoncé la gravité de la catastrophe, signal d'une série de châtiments, repris ses auditeurs du peu de sérieux avec lequel ils accueillaient sa prédication. Ils l'écoutent comme un artiste de la parole, comme un « enchanteur, » et non pas comme un prophète[3]. Au chapitre 34, Dieu s'élèvera contre les mauvais pasteurs d'Israël. Les pasteurs, ici comme ailleurs dans l'Ancien Testament, sont les chefs politiques, rois, magistrats. Ezéchiel entend Dieu déclarer qu'il sera désormais le pasteur de ses brebis :

« Je les rassemblerai des diverses contrées, et je les ramènerai dans leur pays ; je les ferai paître sur les montagnes d'Israël, le long des ruisseaux et dans tous les lieux habités du pays. Je les ferai paître dans un bon pâturage et leur demeure sera sur les montagnes élevées d'Israël, là elles reposeront dans un agréable asile, et elles auront de gras pâturages sur les montagnes d'Israël. C'est moi qui ferai paître

[1] Ezéch. 18 : 22. — [2] Ezéch. 33 : 11. — [3] Ezéch. 33 : 21-33.

mes brebis, c'est moi qui les ferai reposer, dit le Seigneur, l'Eternel. Je chercherai celle qui était perdue, je ramènerai celle qui était égarée, je panserai celle qui est blessée et je fortifierai celle qui est malade. Mais je détruirai celles qui sont grasses et vigoureuses. Je veux les paître avec justice[1]. »

Douce évocation des montagnes et des vallées du pays natal, contrastant avec la monotonie de la plaine de Babylone. Doux espoir d'un soulagement futur de toutes les souffrances! Est-ce que Jésus n'avait pas ce beau passage dans la mémoire, lorsqu'il s'est appelé « le bon berger, » opposé au mercenaire, au mauvais pasteur[2]?

Tout en annonçant, dans les lignes que nous venons de transcrire, la venue de l'Eternel, le prophète aura soin un peu plus loin de distinguer de Dieu son représentant. Celui-ci sera appelé du nom pris par Dieu tout à l'heure, du nom de pasteur d'Israël. Ezéchiel continue en effet dans ces termes, où nous reconnaissons le portrait de l'Oint de l'Eternel :

« J'établirai sur elles un seul pasteur, qui les fera paître, mon serviteur David ; il les fera paître, il sera leur pasteur. Moi, l'Eternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles. Moi, l'Eternel, j'ai parlé. Je traiterai avec elles une alliance de paix, et je ferai disparaître du pays les

[1] Ezéch. 34 : 13-16. — [2] Jean 10 : 1-16.

animaux sauvages; elles habiteront en sécurité dans le désert et dormiront au milieu des forêts. Je ferai d'elles et des environs de ma colline un sujet de bénédiction; j'enverrai la pluie en son temps, et ce sera une pluie de bénédictions. L'arbre des champs donnera son fruit, et la terre donnera ses productions. Elles seront en sécurité dans leur pays.... J'établirai pour elles une plantation qui aura du renom.... Vous, mes brebis, brebis de mon pâturage, vous êtes des hommes; moi, je suis votre Dieu, dit le Seigneur, l'Eternel[1]. »

Un seul pasteur est donc promis, en la personne d'un second David. Ceci affirme le rapprochement futur, l'union des deux fractions séparées de Juda et d'Israël. L'alliance de paix annoncée est celle-là même dont Ezéchiel avait parlé[2], dont il parlera encore[3], qu'avait nommée Jérémie[4]. Alors les bêtes sauvages, chez lesquelles Esaïe prévoyait une transformation des instincts féroces, auront disparu[5]. La sécurité sera parfaite. Il tombera sur les collines de la Palestine d'abondantes pluies, vraies ondées de bénédiction. Une végétation de renom couvrira le pays. On a pensé parfois à l'éclosion d'une plante unique et de prix, et dans cette plante ou fleur on a vu Jésus-Christ. Toutefois le texte ne nous montre pas une plante isolée, mais simplement un manteau florissant de verdure. « Vous êtes des hommes, » dit en terminant le Seigneur. Cela veut dire: Vous êtes

[1] Ezéch. 34 : 23-31. — [2] Ezéch. 11 : 17-20; 16 : 60. — [3] Ezéch. 37 : 26. — [4] Jér. 31 : 31-34; 32 : 38-41. — [5] Esaïe 11 : 6-10; 65 : 25.

des êtres faibles. Il ajoute: « Et moi, je suis votre Dieu. » Cela veut dire: Je suis assez puissant pour accomplir tous les prodiges.

L'exode accompli sous Zorobabel a fourni une faible image des grâces spirituelles et temporelles prédites ici. Elles se sont réalisées en une mesure incomparable par la venue du Messie. Mais ne reste-t-il pas toujours une marge d'accomplissement pour cette promesse, principalement en ce qui concerne la fécondité et les bénédictions matérielles promises à la Palestine?

Edom rentre en scène avec le chapitre 35. Un jugement, on s'en souvient, a déjà été prononcé sur lui au chapitre 25, dans le recueil des prophéties contre les nations païennes. S'il reparaît ici, c'est comme incarnation du paganisme. En prédisant la ruine d'Edom, Ezéchiel prédit au fond celle de l'idolâtrie en général, des nations hostiles à Dieu. Et il va opposer à cette défaite la restauration d'Israël. Je relève dans ce chapitre 35 une phrase significative:

> Lorsque tout le pays sera dans la joie,
> Je ferai de toi une solitude[1].

Le « toi » désigne Edom, « le pays » c'est Israël. La joie en question, joie de tous les peuples, joie universelle est pour nous la joie du salut. Voici un tableau prolongé de l'avenir béni réservé aux montagnes d'Israël:

[1] Ezéch. 35 : 14.

Et vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos rameaux,
Et vous porterez vos fruits pour mon peuple d'Israël;
Car ces choses sont près d'arriver.
Voici, je vous serai favorable,
Je me tournerai vers vous,
Et vous serez cultivées et ensemencées.
Je mettrai sur vous des hommes en grand nombre,
La maison d'Israël tout entière;
Les villes seront habitées,
Et l'on rebâtira sur des ruines.
Je multiplierai sur vous les hommes et les animaux;
Ils multiplieront et seront féconds;
Je veux que vous soyez habitées comme auparavant,
Et je vous ferai plus de bien qu'autrefois;
Et vous saurez que je suis l'Eternel.
Je ferai marcher sur vous des hommes, mon peuple d'Israël,
Et ils te possèderont;
Tu seras leur héritage,
Et tu ne les détruiras plus[1].

D'abondantes récoltes, un accroissement de population sont les bénédictions promises dans ce morceau, avec la disparition du schisme. Le prophète annonce le rétablissement d'Israël « tout entier[2] », c'est-à-dire de nouveau la réunion d'Ephraïm et de Juda. Le pays cessera de dévorer ses habitants par les fléaux qui le ravageaient. Il ne sera plus question ni de la famine, ni de la guerre. La rentrée sous Zorobabel a-t-elle rempli toutes ces espérances? Si

[1] Ezéch. 36 : 8-12. — [2] Vers. 10.

elle ne l'a pas fait, si même la venue du Christ dans son abaissement n'a pas éloigné les fléaux en question et illustré pleinement celle des images de cette peinture qui sont matérielles, n'avons-nous pas à continuer à tourner nos regards vers l'avenir messianique? Non, le jour complet de la lumière et de la félicité ne s'est pas encore levé, ni pour Israël, ni pour la terre. Croire, attendre, espérer, tel est jusqu'ici le mot d'ordre imposé aux croyants de la nouvelle Alliance, comme il l'était aux fidèles de l'ancienne.

Un peu plus loin le prophète déclare qu'Israël n'aura plus rien à redouter en tant que nation[1]. Mais voici encore un tableau de relèvement qui joint nettement et l'annonce de la régénération morale et celle de la plus grande abondance: « Je vous retirerai entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays, et je vous ramènerai dans votre pays. Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous, et je ferai que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. Je vous

[1] Ezéch. 36 : 15.

délivrerai de toutes vos souillures. J'appellerai le blé et je le multiplierai; je ne vous enverrai plus la famine. Je multiplierai le fruit des arbres et le produit des champs, afin que vous n'ayez plus l'opprobre de la famine parmi les nations. Alors vous vous souviendrez de votre conduite qui était mauvaise et de vos actions qui n'étaient pas bonnes; vous vous prendrez vous-mêmes en dégoût, à cause de vos iniquités et de vos abominations. Ce n'est pas à cause de vous que j'agis de la sorte, dit le Seigneur, l'Eternel, sachez-le! Ayez honte et rougissez de votre conduite, maison d'Israël[1]! »

L'eau pure est l'eau de purification. On en faisait aspersion sur celui qui s'était souillé par le contact avec un mort[2]. Elle représentait la grâce de Dieu qui pardonne. Ezéchiel a donc promis ici le pardon, en employant l'image dont se servira plus tard Zacharie[3]. Et Jean-Baptiste, en recourant à l'eau du Jourdain, en instituant son baptême, s'est peut-être inspiré des paroles des deux prophètes. Mais pour que le pardon produise un véritable relèvement, il faut qu'il s'y ajoute une force régénératrice. Sans elle, nul changement de vie, nulle transformation morale. Or Ezéchiel promet encore cette puissance de renouvellement, quand il dit qu'au cœur de pierre sera substitué un cœur de chair. Comment ne pas voir dans ce cœur de chair, opposé au cœur de pierre, le cœur docile à Dieu? Nous l'avions déjà

[1] Ezéch. 36 : 24-32. — [2] Nom. 19 : 17-19. — [3] Zach. 13 : 1.

entendu annoncer par le même prophète, comme par Jérémie, ce cœur de chair, avec toutes les dispositions morales qu'il suppose, avec l'action dont celles-ci sont l'effet et qui procède de l'Esprit[1]. Au fond le présent du cœur de chair se confond avec l'envoi de l'Esprit.

Des bienfaits extérieurs marqués accompagneront le don intérieur et en seront comme la gloire visible. Dieu accordera tout cela à cause de son grand nom, de sa propre gloire. « Je sanctifierai mon grand nom, » avait-il dit déjà au verset 23 de ce morceau. Et au verset 21 il s'était exprimé ainsi: « J'ai voulu sauver l'honneur de mon saint nom. » Le croyant qui plaide avec Dieu fera bien d'en appeler aux intérêts de la gloire divine, aussi bien qu'à la charité suprême. Car la volonté de l'Eternel s'inspire de ces deux mobiles.

On trouvera à la fin du même chapitre 36 une nouvelle peinture de la prospérité réservée au pays d'Israël. Canaan est appelé un Eden[2]. Le prophète revient sur l'accroissement des hommes et prédit celui des bestiaux. Et tout cela sera encore le résultat d'un changement moral: « Je vous purifierai de toutes vos iniquités, » crie Dieu à son peuple. Le pardon qui purifie, la régénération, tels sont encore les premiers dons de cette série de bénédictions que nous ne transcrivons pas, parce qu'elle est le développement de la précédente[3].

[1] Ezéch. 11 : 19; cf. 16 : 60; 37 : 26; Jér. 31 : 31-40; 32 : 38-41. — [2] Vers. 35. — [3] Ezéch. 36 : 33-38.

Le morceau le plus célèbre d'Ezéchiel est, avec la vision des chérubins du commencement, la vision des ossements desséchés. Elle ouvre le chapitre 37: « La main de l'Eternel fut sur moi, » écrit le prophète, ce qui veut dire qu'il est tombé dans un état de ravissement ou d'extase. Un champ de bataille, jonché d'os blanchis, se déroule à perte de vue devant son œil. Image d'Israël, qui ressemble vraiment à une armée anéantie! En apparence, aux yeux des exilés, c'en est fait à jamais de la nation: elle n'offre plus que des restes inanimés et épars. Mais la question retentit: « Fils de l'homme, ces os pourront-ils revivre? » et le prophète répond: « Seigneur Eternel, tu le sais[1]. » Par là, le voyant affirme que la limite des possibles est fixée par la volonté de Dieu. Et voici qu'un ordre de Dieu vient montrer que la volonté suprême est de faire revivre tous ces os:

« Prophétise sur ces os, et dis-leur: Ossements desséchés, écoutez la parole de l'Eternel! Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel à ces os: Voici, je vais faire entrer en vous un esprit et vous vivrez; je vous donnerai des nerfs, je ferai croître sur vous de la chair, je vous couvrirai de peau, je mettrai en vous un esprit et vous vivrez[2]. »

Le prophète transmet l'ordre reçu. A la voix d'Ezéchiel, un frémissement parcourt la plaine. Les os se rapprochent, forment des squelettes, la chair et la peau croissent rapidement dessus. Le spectacle est

[1] Ezéch. 37 : 3. — [2] Ezéch. 37 : 4-6.

changé. Ce n'est plus un champ d'ossements, que le prophète a sous les yeux, mais un champ de cadavres. Il ne manque plus à ceux-ci qu'une chose : l'étincelle de vie qui les fera lever.

Celle-ci sera communiquée par l'Esprit. L'effet de la première parole prophétique, image de la prédication s'adressant aux âmes mortes, avait été superbe, mais elle n'avait point donné la vie. A l'Esprit de la produire. Mais l'Esprit ne descend pas à un commandement d'homme, à la voix vibrante d'une harangue. Il faut se faire humble pour l'obtenir, il faut l'implorer. Quand Dieu dit au voyant : « Prophétise et parle à l'Esprit ! » c'est comme s'il disait : « Prie l'Esprit. » Et Dieu invite le prophète à prier en son nom : « Prophétise, fils de l'homme et dis à l'Esprit : Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel : Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts et qu'ils revivent[1]. »

Et le prophète prie dans les termes qui lui sont indiqués. Heureux sommes-nous, quand Dieu nous dicte nos prières ; c'est alors que nous sommes sûrs d'être exaucés. Aussi l'Esprit vient-il. Sous l'haleine divine les corps étendus sur la plaine remuent. On dirait des dormeurs qu'on éveille. Une grande armée est bientôt debout, prête au combat.

L'explication de la vision sera fournie par Dieu lui-même, qui va raviver dans les cœurs des exilés l'espoir messianique.

[1] Ezéch. 37 : 9.

« Il me dit: Fils de l'homme, ces os, c'est toute la maison d'Israël. Voici, ils disent: Nos os sont desséchés, notre espérance est détruite, nous sommes perdus! Prophétise donc et dis-leur: Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel: Voici, j'ouvrirai vos sépulcres, je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple! et je vous ramènerai dans le pays d'Israël. Et vous saurez que je suis l'Eternel, lorsque vous ouvrirez vos sépulcres, et que je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple! Je mettrai mon Esprit en vous et vous vivrez; je vous rétablirai dans votre pays, et vous saurez que moi, l'Eternel, j'ai parlé et agi, dit l'Eternel[1]. »

Les sépulcres désignent la captivité de Babylone. Le décret de Cyrus, mettant fin à l'exil, ouvrira ces tombeaux. Le souffle de l'Esprit suivra l'édit du monarque, et ce souffle ranimera le courage des exilés. Ils pourront se lever, retourner en Canaan. Considérez, je vous prie, l'exclamation terminant l'explication du prophète: « O mon peuple[2]! » L'accent plein de tendresse de cette apostrophe est la garantie de l'accomplissement de la vision.

Une résurrection nationale faisant sortir Israël de la Babylonie, le ramenant dans son pays, telle est donc la donnée première de la vision. Le retour de la captivité a déjà accompli celle-ci. Mais l'action de l'Esprit ne s'est-elle pas fait sentir d'une manière plus merveilleuse encore lors de la Pentecôte? N'est-

[1] Ezéch. 37 : 11-14. — [2] Ezéch. 37 : 13.

ce pas à cette grande date qu'un peuple de morts a revécu?

D'une manière générale, Ezéchiel est le prophète de l'Esprit, il annonce fréquemment l'œuvre régénératrice de l'Esprit dans les cœurs. Je ne crois pas par conséquent que, dans le cas particulier, il faille borner l'action d'En-haut au souffle qui passa sur les exilés, après leur retour dans la patrie. Nous avons le droit de songer à une action plus durable, à l'effusion qui commence à la Pentecôte, pour se renouveler sans cesse. Enfin ce tableau trouvera sa suprême application lors du retour définitif d'Israël dans ses foyers et de sa conversion à Jésus-Christ.

J'irai plus loin. Ne sent-on pas le symbole employé singulièrement instructif? Il s'agit d'une résurrection générale, d'une résurrection de vieux ossements. Si l'image était d'abord destinée à figurer la résurrection spirituelle de la nation, elle a dû servir à propager l'idée de la résurrection proprement dite, de la résurrection individuelle et finale. Involontairement, devant cette scène le lecteur ancien devait se demander : « N'y a-t-il pas là un emblème? Est-ce que Dieu ne pose pas lui-même la question de la résurrection personnelle, quand il dit : « Ces os pourront-ils revivre? » Le relèvement des morts, dont il ne restait que d'informes débris, n'est-il pas la réponse donnée par l'Eternel lui-même à cette question? A notre avis il y aurait donc ici une de ces prophéties indirectes et secrètes, fréquentes dans la Bible.

Quoi qu'il en soit, la page sur laquelle nous nous sommes arrêté est l'une des pages populaires des écrits prophétiques. C'est à la richesse de la signification, qu'elle doit d'être souvent relue, mais aussi à la grandeur et à la beauté de l'image. Je ne saurais sans doute la ranger, pour la clarté messianique, à côté d'autres prophéties classiques : à côté de ce chapitre de Joël, par exemple, qui a montré si nettement l'effusion de l'Esprit sur toute chair[1] ; ni à côté de cette évocation de la paix universelle commune à Michée[2] et à Esaïe[3]. Je n'ai pas davantage la pensée de la mettre en parallèle avec la salutation de Michée à Bethléhem[4] ; ni avec la louange d'Esaïe, appelant le Messie Conseiller, Dieu fort ; Prince de la paix[5] ; ni avec le tableau du Messie souffrant tracé dans le chapitre 53 du même Esaïe. Je ne la compare même pas à l'annonce d'une alliance nouvelle apportée par Jérémie et où la loi sera écrite dans les cœurs[6] ; ni à celle du pardon, figuré par une aspersion d'eau pure, que nous avons lue dans Ezéchiel[7]. J'affirme pourtant, me fondant sur ce qu'elle laisse pressentir plus encore que sur ce qu'elle dit, que cette page est propre à nourrir l'espérance chrétienne, à nous remplir d'une sainte allégresse.

La vision symbolique des ossements sera suivie d'un acte symbolique. Ezéchiel prendra dans ses

[1] Joël 2 : 28-32. — [2] Mich. 4 : 1-5. — [3] Es. 2 : 2-4 ; cf. Es. 11 : 6-10. — [4] Mich. 5 : 1. — [5] Es. 9 : 5. — [6] Jér. 24 : 7 ; 31 : 33 ; 32 : 39. — [7] Ezéch. 36 : 22-38.

mains deux bois. Ce sont des bâtons de commandement, enblèmes nationaux, ainsi qu'on le voit plus loin. N'est-il pas question « du bois de Joseph qui est dans la main d'Ephraïm et des tribus qui lui sont associées[1]? Sur l'un des bâtons, Ezéchiel écrira le nom de Juda et des tribus marchant à la suite, Benjamin, Siméon, une fraction des Lévites; sur l'autre, le nom de Joseph et des tribus suivant sa bannière. Le prophète rapprochera ensuite les deux bâtons de manière à n'en avoir qu'un. Ce sera l'emblème de la réunion postérieure d'Israël à Juda. Et voici ce qu'ajoute Ezéchiel : « Je prendrai les enfants d'Israël du milieu des nations où ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts, et je les ramènerai dans leur pays. Je ferai d'eux une seule nation dans le pays, dans les montagnes d'Israël ; ils auront tous un même roi, ils ne formeront plus deux nations, et ne seront plus divisés en deux royaumes. Ils ne se souilleront plus par leurs idoles, par leurs abominations, et par toutes leurs transgressions ; je les retirerai de tous les lieux qu'ils ont habités et où ils ont péché, et je les purifierai; ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Mon serviteur David sera leur roi, et ils auront tous un même pasteur. Ils suivront mes ordonnances, ils observeront mes lois et les mettront en pratique. Ils habiteront le pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob et qu'ont habité vos pères ; ils y habiteront, eux, leurs enfants,

[1] Ezéch. 37 : 19.

et les enfants de leurs enfants à perpétuité; et mon serviteur David sera mon prince pour toujours. Je traiterai avec eux une alliance de paix, et il y aura une alliance éternelle avec eux; je les établirai, je les multiplierai, et je placerai mon sanctuaire au milieu d'eux pour toujours. Ma demeure sera parmi eux; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. Et les nations sauront que je suis l'Eternel, qui sanctifie Israël, lorsque mon sanctuaire sera pour toujours au milieu d'eux [1]. »

L'acte symbolique décrit tout à l'heure figurait la réunion d'Israël et de Juda. La prophétie vient d'interpréter cette image. Elle nous a parlé d'un royaume unique dont le prince sera David, « prince pour toujours. » Comment se refuser à voir dans ce David, roi à toujours, le Messie dont le règne doit être éternel? L'alliance « éternelle », également annoncée, ne saurait, il va sans dire, que tourner une nouvelle fois nos regards vers l'Evangile. Nous croyons enfin que la demeure de Dieu, au sein de son sanctuaire, s'est réalisée par les dons spirituels répandus en si grand nombre sur la primitive Eglise. Le sanctuaire de Dieu [2], destiné à embrasser tous les peuples, est bien en effet son Eglise, qui est d'abord faible et qui grandit peu à peu.

Ezéchiel aime à nous entretenir de l'accroissement du peuple d'Israël, de sa multiplication. Il s'est plu ici à parler de Jacob, « de ses enfants, des enfants

[1] Ezéch. 37 : 21-28. — [2] Ezéch. 37 : 26.

de leurs enfants[1]. » Au fait, si le peuple juif n'a pas diminué en Egypte, il n'a pas diminué non plus dans sa dispersion actuelle. N'évalue-t-on pas à dix millions le nombre des Juifs répandus actuellement dans le monde?

Il est curieux de constater à quel point la destinée de la gentilité a préoccupé les prophètes. C'est bien à tort qu'on accuse l'Ancien Testament d'étroitesse. Son particularisme est très réel, puisque Dieu exige l'isolement préalable de son peuple, en vue d'affermir chez lui les croyances monothéistes. Mais, en songeant à Israël, Dieu songe aux autres nations et il ne fortifie Israël que pour le rendre capable de communiquer sa culture et sa foi aux idolâtres. Aussi peut-on dire que les écrits de l'Ancien Testament constituent une littérature humanitaire.

Rien d'étonnant dès lors dans les opinions d'un Moïse Mendelssohn, que ses compatriotes appelèrent le troisième Moïse, le plaçant après Moïse Maimonide philosophe et rabbin du onzième siècle. Il était l'ami de Lessing et crut pouvoir rester fidèle au judaïsme en priant ses compatriotes de se fondre avec les nations. La prophétie ne montrait-elle pas à toutes ses pages les Juifs unis aux païens pour adorer Jéhovah? Mendelssohn n'oublie qu'une chose, c'est que l'alliance annoncée par les prophètes doit être le résultat d'une conversion franche et sincère de part et d'autre, et que les nations ont, au point de vue religieux, à s'incor-

[1] Verset 25.

porer à Israël, bien plus encore qu'Israël n'a à se rapprocher d'elles. Il a rêvé l'union, mais en oubliant le cœur nouveau et saint qui en devait être le principe, l'indispensable condition d'une effusion de la grâce.

Voyez en revanche combien peu les prophètes sont préoccupés de faire des concessions aux peuples païens. Ils ont prédit la réconciliation future des nations avec Israël sans jamais recourir à la politique des compromis.

Dans ses chapitres 38 et 39, Ezéchiel parlera d'un jugement exercé sur un certain nombre de nations, réunies autour de Gog et Magog. Nous assistons à une journée de l'Eternel semblable à celles que nous avons rencontrées ailleurs. L'Apocalypse reprendra cette prophétie et accordera une place particulière à l'entreprise hostile dirigée par Gog et Magog contre la cité de Dieu. Jean fera intervenir l'attaque des deux puissances ennemies du royaume de Dieu au terme même du drame de l'histoire, immédiatement avant la fin du monde. De la sorte, dans l'Apocalypse, le jugement exercé sur Gog et Magog apparaîtra comme une répétition affaiblie de celui exercé contre l'Antéchrist, soit contre la Bête et son faux prophète. En même temps cette révolte qui provoque l'éclat suprême et terrible de la colère de Dieu nous est montrée par Jean comme la dernière manifestation du mal, de ce reste de malice qui demeurera au fond des cœurs pendant le millénaire[1].

[1] Apoc. 20 : 8.

Le commencement du chapitre 38 nous décrit le rassemblement des forces ennemies. Il y a d'abord Gog et Magog. Gog est soit le nom du souverain de Magog, soit celui d'un peuple habitant la terre de Magog. Il est nommé aussi dans l'Apocalypse, à côté de Magog. Là, il semble être le jumeau de ce dernier. Toutefois ce dernier sens n'est pas absolument certain. Il se pourrait que même dans l'Apocalypse Gog, nommé avant Magog, désignât le chef, le prince de ce dernier pays. Ce qui ferait penser que Gog est dans l'Ancien Testament, comme dans l'Apocalypse, le nom d'un souverain, c'est qu'on voit ce nom dans les Chroniques donné à un individu, à un membre de la famille de Ruben [1].

Le pays de Magog [2], second fils de Japhet, était probablement au nord-ouest de la mer Caspienne. C'était la résidence des tribus nomades, identifiées avec les Massagètes et les Scythes. Le nom de Magog n'est pas sans ressemblance avec celui des Massagètes. Scythes et Massagètes seraient des représentants de l'importante race tourannienne, à laquelle appartiennent les populations du Turkestan et de l'Asie centrale, le groupe turc, mais aussi les Hongrois, les Finlandais, les tribus du nord de l'Europe et de l'Asie.

Mentionnons les alliés donnés par le prophète à

[1] 1 Chron. 5 : 4. — [2] Nous avons déjà donné quelques détails sur Magog et ses alliés, Méschec, Tubal, Gomer, la Perse, l'Ethiopie, Puth à propos du chapitre 10e de la Genèse, dans le premier volume de cet ouvrage, p. 125 et 126.

Gog et Magog. C'est d'abord Rosch, nom désignant les Russes, à moins que le mot ne signifie simplement souverain. Ce sont ensuite Méschec ou les Moschiens du Pont, Tubal ou les Tibaréens de la Colchide, les Perses, les Ethiopiens, Puth ou les Libyens, Gomer ou les Cimmériens, ancêtres des Celtes et des Germains qui habitèrent d'abord au nord de la mer Noire, enfin Togarma ou les Arméniens. C'est une armée réunissant, on le voit, les contingents des extrémités par lesquelles l'Europe, l'Asie et l'Afrique se touchent. Les envahisseurs ont entendu parler de la prospérité d'Israël, rassemblé dans son pays, vivant en sécurité[1]. Ils montent comme un ouragan, croyant satisfaire leurs propres convoitises et ne se doutant même pas qu'ils obéissent à un décret de Dieu. Lorsque l'homme ne consent pas librement à se faire l'instrument de Dieu, ce qui lui assure la protection divine, il le devient contre son gré et pour sa ruine. C'est ce qui arrive à Gog et Magog, entraînés avec leurs alliés par une puissance supérieure qui les mène à la ruine. Un jugement anéantit toute cette armée. Un effroyable tremblement de terre, une averse de grêle, une pluie de feu et de soufre, la peste, la confusion qui tourne les soldats les uns contre les autres sont les moyens auxquels Dieu a recours pour cette exécution inouïe.

Israël emploie sept années à brûler les armes des

[1] Versets 11, 12.

ennemis, sept mois à brûler leurs cadavres. Les carnassiers et les oiseaux de proie, conviés par Dieu à un festin, ont un splendide repas de sacrifice sur les montagnes d'Israël. Et les survivants de la gentilité s'inclinent devant la majesté de Jéhovah qui vient de révéler sa puissance, sa justice, sa fidélité envers les siens.

Les nations vont comprendre que, si Dieu a frappé d'humiliations diverses son peuple, ce n'est pas qu'il ne pût le protéger, c'est à cause des souillures de ce peuple. Israël lui-même loue la bonté de Dieu à son égard [1]. Cette description magistrale du jugement d'une partie de la gentilité est suivie d'une promesse de restauration. Jusqu'ici, dans ces deux chapitres, l'écrivain avait porté ses yeux sur l'avenir le plus lointain. Il s'était exprimé comme si la rentrée d'Israël eût été un fait accompli. Maintenant, il revient au présent. Il esquisse encore une fois le tableau qu'il nous a si souvent offert :

C'est pourquoi ainsi parle le Seigneur, l'Eternel :
Maintenant je ramènerai les captifs de Jacob,
J'aurai pitié de toute la maison d'Israël,
Et je serai jaloux de mon saint nom.
Alors ils oublieront leur opprobre,
Et toutes les infidélités qu'ils ont commises envers moi,
Lorsqu'ils habitaient en sécurité dans leur pays,
Et qu'il n'y avait personne pour les troubler.
Quand je les ramènerai d'entre les peuples,
Quand je les rassemblerai du pays de leurs ennemis,
Je serai sanctifié par eux aux yeux de toutes les nations.

[1] Ezéch. 39 : 21-24.

Et ils sauront que je suis l'Eternel, leur Dieu,
Qui les avait emmenés captifs parmi les nations,
Et qui les rassemble dans leur pays ;
Je ne laisserai chez elles aucun d'eux,
Et je ne leur cacherai plus ma face,
Car je répandrai mon esprit sur la maison d'Israël,
Dit le Seigneur, l'Eternel [1].

Quel charme cette perspective ne devait-elle pas avoir pour un cœur israélite ! Avec quel plaisir le prophète ne laissait-il pas reposer ses yeux sur ce paysage aux tons adoucis, après les effroyables exterminations des chapitres précédents ! S'il était nécessaire de prouver qu'Ezéchiel mêle en cette circonstance, à la pensée d'un retour prochain, celle du rétablissement glorieux et final qui en est ordinairement inséparable, je me bornerais à citer les vers :

Et je ne leur cacherai plus ma face,
Car je répandrai mon esprit sur la maison d'Israël,
Dit le Seigneur, l'Eternel [2].

Ainsi une Pentecôte, une période où tout conflit entre Israël et Dieu sera devenu impossible, a arrêté les yeux du prophète. Sans nommer les temps évangéliques, il les a décrits.

Par quelle aberration a-t-on donc fait d'Ezéchiel l'aïeul du formalisme pharisien ? Ce prophète n'est-il pas, avec Jérémie, le plus spiritualiste de tous ? N'est-ce pas Ezéchiel qui constamment attend et promet l'Esprit ? Pesez encore une fois ce vers :

[1] Ezéch. 39 : 25-29. — [2] Ezéch. 39 : 29.

Car je répandrai mon esprit sur la maison d'Israël.

A partir de la ruine de Jérusalem, après laquelle nous transporte son chapitre 33e, Ezéchiel avait eu à exercer un ministère de promesses et d'encouragements. Le prophète disait : « Vous rentrerez dans votre pays [1], je vous purifierai [2] et répandrai sur vous mon Esprit [3], vous habiterez en sécurité. » Un sceau divin est mis à toutes ces espérances par l'importante et longue vision déroulée du chapitre 40e au 48e. Avec elle, nous serons en présence d'un temple nouveau, d'un culte nouveau, d'un pays nouveau.

Beaucoup considèrent ce long morceau comme un programme destiné à être exécuté. Si Israël ne l'a pas fait, nous dit-on, c'est par infidélité ou parce qu'il a été empêché par d'insurmontables obstacles [4]. Malgré les raisons invoquées en faveur de cette manière de voir, la première peut-être qui se présente à l'esprit lorsqu'on se souvient que le temple venait d'être détruit, nous n'avons pas cru devoir nous l'approprier.

Nous avons déjà mentionné le torrent aux effets extraordinaires, qui grandit sans affluent à mesure qu'il avance, et que le prophète croit voir jaillir de la colline du temple. Il suppose, s'il s'agissait d'un programme à réaliser, un miracle constant de Dieu. Ce cours d'eau, à lui seul, suggère pour nous l'hypo-

[1] Ezéch. 34 : 11-16, 23-31 ; 36 : 8-15. — [2] Ezéch. 36 : 25, 33. — [3] Ezéch. 37 : 14 ; 39 : 92. — [4] Tel est l'avis de M. Lucien Gautier dans l'ouvrage déjà cité.

thèse d'une parabole. La répartition de la Palestine par lots égaux entre les tribus ne nous met pas non plus en présence d'une entreprise réalisable. On se demande en effet comment Juda, avec sa nombreuse population, ou bien Ephraïm pourrait se contenter du même territoire que Siméon. Ajoutez le fait que le temple est érigé sur une haute montagne[1]. Celle-ci ne saurait être la colline de Sion. En effet, la montagne indiquée est trop élevée, puis elle se trouve dans l'intérieur du pays. Le lecteur songe à un emplacement idéal. Nous aurons moins de répugnance à considérer le programme de la construction du temple comme un symbole, lorsque nous aurons énuméré les enseignements contenus dans les dispositions proposées par Ezéchiel. Souvenons-nous que, si celui-ci est le prophète de l'Esprit, il l'est également du symbole. Il n'y a qu'à rappeler la vision des chérubins, celle des ossements desséchés.

Les ordonnances communiquées par Ezéchiel pour le culte abrogent en partie la loi de Moïse. Or, je demande s'il pouvait être dans l'intention de la Providence de remplacer celle-ci par une autre loi que l'Evangile. Le rôle de second Moïse dévolu au Christ devait-il donc être partagé avec Ezéchiel ?

Je suis surtout frappé de ce que jamais les prophètes postérieurs n'exhortent Israël à exécuter un plan qu'ils devaient bien connaître.

Cependant ce n'est pas que pour moi le symbole

[1] Ezéch. 40 : 2.

en question ne doive trouver la réalisation spirituelle de ses détails dans l'alliance nouvelle figurée par lui. Je ne pense pas sans doute qu'on verra à la fin des temps en Palestine le temple décrit par le voyant, les sacrifices institués par lui. L'accomplissement littéral, dans la plupart des cas, n'est que l'exception. Il ne saurait avoir lieu, lorsqu'il est en désaccord avec les données fondamentales de l'Evangile. Evidemment, le rétablissement des sacrifices serait un recul sur le spiritualisme des chrétiens, une superfétation à ajouter au sacrifice de Christ. La nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse est plus près de l'enseignement de Jésus que la vision d'Ezéchiel. Dans la nouvelle Jérusalem, laquelle représente l'Eglise, non pas de l'avenir, mais de l'au-delà, Jean n'a point vu de temple[1].

A quelque opinion qu'on se rattache, la construction proposée par Ezéchiel nous intéressera. Si elle n'a pas commencé à faire passer la loi, elle annoncera l'approche de la loi nouvelle. Elle décrit l'œuvre du Christ depuis les jours de l'Evangile jusqu'à cette époque lointaine où elle deviendra visible à tous les yeux. Elle fournit même une intuition des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Les perspectives se mêlent, s'enchevêtrent dans cette splendide vision plus qu'ailleurs. Nous sommes cependant toujours au milieu de l'ordre nouveau fondé par le Christ.

[1] Apoc. 21 : 22.

L'édifice contemplé en vision par Ezéchiel reproduit les dimensions du temple de Salomon pour l'ensemble. Ainsi que ce dernier, il possède les trois parties qui existaient dans le tabernacle : parvis, lieu saint, lieu très saint. Mais sur nombre de points, il s'écarte du plan suivi par Salomon et du modèle donné à Moïse. Déjà l'érection sous le fils de David d'un temple quelque peu différent du tabernacle, en particulier pour le chiffre des mesures, constituait un acte de liberté vis-à-vis de l'institution mosaïque. Ce changement fut propre à constater la mutabilité de l'économie de la loi. Or, la liberté prise par Salomon vis-à-vis du tabernacle grandit avec le temple d'Ezéchiel. Et cela nous empêche de penser que le plan de ce temple dût passer dans la pratique. Nous ne saurions admettre que la prophétie ait eu pour mission d'abolir le cérémonial antique. Elle a pu annoncer sa fin, mais non le remplacer elle-même.

Les modifications qui seront également apportées par Ezéchiel aux ordonnances de Moïse sur le culte, comme la distribution du pays, achèveront d'affirmer le caractère transitoire de l'économie mosaïque. Car c'est bien là le but de tout ce programme nouveau, message, mais non occasion de renouvellement.

Que nous disent encore d'une manière générale les nouveaux statuts donnés, les innovations indiquées dans la construction du temple, la nouvelle répartition du pays commandée ? Et que pourrait bien dire tout cela à un peuple qui se trouve exilé

de son pays, éloigné de ses autels détruits? Sinon que le pays sera encore le sien, que la nation célèbrera encore des fêtes, qu'elle verra son sanctuaire relevé. Projet de l'édifice, ordonnances, plans du partage de la terre d'Israël alimentèrent donc les espérances d'une restauration prochaine. Mais ces communications avaient, comme les promesses de retour que nous avons étudiées jusqu'ici, une portée beaucoup plus lointaine.

Le nouvel ordre de choses qui va être décrit a été vu par Ezéchiel dans l'extase. C'est ce qui ressort des mots :

La main de l'Eternel fut sur moi [1].

Le modèle d'Ezéchiel lui est donc donné directement par Dieu, dans un état où l'âme ne s'appartient plus. C'est ainsi que le modèle du tabernacle avait été montré à Moïse sur le Sinaï par une main divine. Ezéchiel est transporté d'abord, encore une fois, en esprit au pays d'Israël [2]. Il se trouve sur une montagne « très élevée » et a devant lui « comme une ville construite. [3]. » Un homme ayant « l'aspect de l'airain, » tenant dans la main une perche et un cordeau pour mesurer, lui sert de guide dans l'examen de la construction. C'est un ange. Au chapitre 9e, un homme « vêtu de lin, » une écritoire à la ceinture, avait marqué au front, lors d'une extermination des idolâtres, ceux qui gémissaient sur l'infidélité générale. Là, l'ange avait une mission de

[1] Ezéch. 40 : 1. — [2] Cf. Ezéch. 8 : 1. — [3] Ezéch. 40 : 2.

salut ; il pouvait alors passer pour un type du Sauveur. Ici, l'ange est simplement un guide. Mais, à cet égard encore, il nous offre la figure du grand Envoyé de Dieu. Le Christ n'est-il pas, en effet, le Conseiller, le Guide de l'âme qui se confie en lui, le Délégué par excellence, le Révélateur de l'Eternel auprès de ses serviteurs ?

Mais que représente l'édifice sacré, dont la description va remplir les trois premiers chapitres ? Il est l'image de l'habitation idéale de Dieu parmi les hommes, cette habitation qui s'acheva pleinement en Christ, qui s'accomplit aussi, bien que d'une manière imparfaite, dans l'Eglise sanctifiée, en attendant de devenir un fait visible pour tous dans l'Eglise glorifiée.

Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes [1],

dit une voix divine dans l'Apocalypse, lorsque la nouvelle Jérusalem, image de l'Eglise glorifiée, descend d'auprès de Dieu.

Les caractères par lesquels cet édifice se distingue de l'ancien temple sont propres à mettre en lumière certains traits distinctifs de l'économie fondée par Jésus-Christ, de sa personne, de sa doctrine et de sa vie.

Premier trait : le temple est situé sur une très haute montagne. L'élévation de la montagne, immense piédestal, symbolisera la gloire réservée à Celui auquel toutes les nations regarderont un jour,

[1] Apoc. 21 : 3.

à cause de la position même qu'il occupe. Ne tourne-t-on pas involontairement les yeux vers les cimes ? « Une ville située sur une haute montagne, s'écriait Jésus, ne peut rester cachée [1]. »

La montagne du nouveau temple est d'ailleurs située au nord de Jérusalem, dans l'intérieur et vers le milieu du pays, de façon à pouvoir être aperçue de partout.

Second trait : la symétrie harmonieuse et grandiose de l'édifice et de ses parties. Elle est démontrée par les nombreuses mesures énoncées dans le texte. Celles-ci ont permis de reconstituer la construction. Le monumental ouvrage : *Histoire de l'art dans l'antiquité*, de MM. Perrot et Chipiez, nous offre une figure achevée de l'édifice, lequel a un aspect très imposant. Nos auteurs l'appellent « la plus belle œuvre d'art » du génie hébraïque [2]. La symétrie existait déjà dans le temple magnifique de Salomon. Ce dernier sanctuaire a pour le lieu saint et le lieu très saint les mêmes dimensions que le temple d'Ezechiel. Dans l'un et dans l'autre des temples, le lieu très-saint forme un cube parfait comme dans le tabernacle. Et l'insistance minutieuse avec laquelle l'ange poursuit ses mesures dans tout le détail de l'édifice, nous invite à attacher une importance particulière à la correspondance des parties.

On s'aperçoit, en regardant un des plans de la

[1] Mat. 5 : 14. — [2] Tome IV, *La Judée*, p. 242.

construction proposée par Ezéchiel, qu'elle était dans son ensemble un carré parfait. Chacun des côtés du mur de l'enceinte extérieure avait environ 700 coudées de côté, la coudée employée ayant sept palmes ou largeurs de quatre doigts, comptées à environ huit centimètres. Il n'était pas question d'une pareille enceinte pour le temple de Salomon qui n'avait pas le même aspect imposant.

Notons encore le rapport existant, d'une part, entre les trois portiques de l'enceinte, s'ouvrant à l'orient, au nord et au midi, et, d'autre part, les trois portiques du parvis intérieur au centre duquel s'élevait l'autel des holocaustes. Si nous continuions cette revue, nous verrions que la relation symétrique s'étend jusqu'aux portions secondaires de l'édifice.

Signe d'harmonie, de grandeur, de majesté, cette belle ordonnance ne trouve-t-elle pas sa réalité dans la doctrine du Christ, où il n'est pas d'inconséquences ni de contradictions, dans sa vie où, à l'abaissement de la naissance correspond celui de la mort, où, aux deux abaissements précités, correspondent les deux glorifications de la résurrection et de l'ascension.

Quant à l'Eglise, elle est appelée également à offrir au monde le spectacle de l'harmonie, dans les rapports de ses membres, en attendant qu'elle offre celui de la majesté par la gloire qui lui est réservée.

Troisième trait : simplicité extrême de l'ornementation. Deux gigantesques chérubins, en bois d'olivier sauvage, les ailes étendues, semblaient, dans le

lieu très saint du temple de Salomon, veiller sur l'arche. Dans le temple d'Ezéchiel, le lieu très saint est vide, l'arche est absente[1], il n'y aura d'autre ornement que la présence de l'Eternel, laquelle s'étendra au reste à toute la maison. Dans ce temple encore le bois des seuils et des fenêtres est uni[2]. Les parois ne sont cachées que par des tentures semées de chérubins, de palmiers ; l'autel des parfums, fort surbaissé, est une sorte de table en bois nu ; il paraît tenir à la fois de l'autel et de l'ancienne table des pains de proposition, non mentionnée dans le présent arrangement. Que nous voilà loin de la splendeur du temple de Salomon ! Là, les bois, fournis par l'arbre royal, par le cèdre, étaient couverts de sculptures[3] ; les parvis du temple, son sol même, étaient cachés sous des feuilles d'or[4].

Nous tromperons-nous en voyant dans le temple d'Ezéchiel une image de la simplicité dans laquelle parut le Fils de l'homme, demeuré humble et doux au milieu de ses miracles, demeuré pauvre, s'abstenant d'effets artistiques dans ses paroles, pleines seulement de l'éloquence du cœur ? Ce temple n'est-il pas encore l'emblème de la simplicité que doit évoquer l'idée de l'Eglise, la véritable, celle qui professe le détachement des biens de la terre ?

On a remarqué que dans le règlement du culte, qui succède chez le prophète à la destruction du temple, il n'est fait nulle part mention d'encens à

[1] Ezéch. 41 : 1-4. — [2] Ezéch. 41 : 16. — [3] 1 Rois 6 : 29. — [4] 1 Rois 6 : 22.

offrir sur l'autel. Celui-ci est une table qui fait songer à la table d'un repas.

Quatrième trait : facilité de l'accès au temple. Dans le tabernacle, deux voiles séparaient le parvis du lieu saint et celui-ci du lieu très saint. Dans le temple de Salomon, à côté du voile tendu entre le lieu saint et le sanctuaire proprement dit, il y avait, en outre, entre le parvis et le lieu saint, des portes. Nous n'avons plus dans Ezéchiel que des portes. Elles sont ouvertes et se replient sur elles-mêmes, très aisément, en feuillets. C'est l'image des relations constantes et intimes que Jésus-Christ a établies entre Dieu et l'âme humaine, dont lui-même dans sa communion permanente avec le Père nous a fourni l'exemple.

La description du temple est terminée. Elle sera suivie de la promulgation des règlements du culte. Entre deux se placera un fait d'une importance capitale qui sera la consécration de ce qui précède et de ce qui va suivre. C'est l'entrée dans le sanctuaire de la gloire de l'Eternel, telle qu'elle est apparue au prophète avec ses chérubins, son chariot aux roues pleines d'yeux, ayant au-dessus de lui le trône de saphir, sur lequel siège une figure d'homme, représentation de l'Eternel [1]. La scène en question inaugure la seconde partie du grand morceau que nous étudions. Elle s'étend du chapitre 43e au 44e.

[1] Cf. Ezéch. 1 : 1-28 ; 9 : 3 ; 10 : 1, 19 ; 11 : 22.

Nous avions assisté à l'exode de Dieu de l'ancien temple ; nous avions vu l'Eternel sortir du sanctuaire pour se transporter au seuil de la maison, à la porte orientale du parvis et finir par émigrer du côté de l'orient, sur la montagne des oliviers. Maintenant, nous assistons à la rentrée de Dieu, avec le chariot, dans une maison nouvelle, vraiment digne de lui.

Il n'est pas nécessaire de rappeler qu'une même prise de possession avait eu lieu à l'égard du tabernacle [1] et du temple de Salomon [2]. La nuée avait autrefois couvert le tabernacle ; elle avait rempli le temple de Salomon comme un symbole de la présence de Dieu.

Lorsque la rentrée de Dieu s'est produite, le prophète placé dans le parvis intérieur entend une voix, dont le message n'est pas indiqué, s'élever de la maison ; puis il voit près de lui quelqu'un, « un homme » qui est debout [3]. C'est sans doute l'ange qui a mesuré la maison. C'est lui qui donnera la signification des paroles entendues tout à l'heure, venues de la maison sans être comprises. « Fils de l'homme, c'est ici le lieu de mon trône, le lieu où je poserai la plante de mes pieds ; j'y habiterai éternellement au milieu des enfants d'Israël [4]. » La différence entre le nouveau temple et l'ancien, c'est que Dieu ne sortira plus du nouveau. Le caractère d'éternité promis aux relations nouvelles de Dieu

[1] Ex. 40 : 34. — [2] 1 Rois 8 : 10. — [3] Ezéch. 43 : 6. — [4] Ezéch. 43 : 7.

avec son peuple prouve que le regard du prophète s'est posé bien plus loin que le retour de l'exil, jusque sur l'avenir messianique.

Le guide d'Ezéchiel lui ordonne ensuite de faire connaître d'une manière générale au peuple les lignes du nouveau temple. Si le peuple est attentif, il recevra une connaissance plus précise du plan qui a été communiqué à Ezéchiel. En même temps, le prophète fera part à ses auditeurs du rituel du culte qui va lui être révélé.

Il est à remarquer que, si les caractères du temple, emblème de l'habitation de Dieu au sein de son peuple, trouvaient une application dans la vie et dans la parole du Christ, les traits du nouveau culte sont surtout l'image du culte chrétien. C'est dans la vie de l'Eglise, en d'autres termes, que ce rituel trouve sa réalisation. Evidemment, ce code devait parler d'abord aux exilés, privés des pompes de leur culte, d'un rétablissement de l'ancien cérémonial, d'une restauration prochaine et matérielle. A cet égard, il disait les mêmes choses que le projet d'un temple. Mais, comme ce projet aussi, il apprenait à attendre plus et mieux qu'un simple recommencement.

Des innovations de ce règlement se dégage d'abord l'affirmation que les institutions anciennes ne sont pas immuables. Nous recueillons donc ici l'annonce d'un changement futur. La deuxième partie d'Ezéchiel se trouve de la sorte faire écho à la première, ainsi qu'à Jérémie qui a annoncé souvent, lui aussi,

une nouvelle alliance [1]. Les lois nouvelles se distingueront à la fois par leur sainteté et leur caractère pratique.

Le premier article du règlement est que le sommet entier de la montagne, sur lequel est construit le temple, devra être considéré comme un lieu très saint [2]. Ainsi une influence sanctifiante semble s'échapper de l'édifice.

Quelqu'un dira : « Si tout dans la maison et autour de la maison est saint, pourquoi laisser subsister dans le temple la séparation du lieu très saint avec le lieu saint et le parvis ? » Nous répondrons que la création d'une large atmosphère de sainteté n'empêche pas celle-ci d'avoir quelque part son foyer. De même, la communion avec le Christ vivant et ressuscité restera la source de l'action sanctifiante exercée par la future Eglise.

Un fait frappe dans l'inauguration de l'autel des holocaustes, composé de carrés superposés, en retrait les uns sur les autres. Les holocaustes l'emportent dans cette consécration sur les sacrifices d'expiation. L'inverse avait eu lieu aux jours de Moïse pour le tabernacle. Dans le nouveau temple, on offrira un taureau le premier jour et les six jours suivants un bouc seulement, tout cela en sacrifice d'expiation. A l'époque de Moïse, en revanche, chacun des sept jours de la semaine avait vu un taureau immolé en sacrifice d'expiation. Si l'holo-

[1] Jér. 31 : 31-40 ; 32 : 38-41 ; cf. Ezéch. 16 : 62 ; 36 : 22-38 ; 37 : 12-14. — [2] Ezéch. 43 : 12.

causte de consécration, au temps de Moïse, avait consisté en un taureau pour chacun des sept jours, il sera dans le temple nouveau d'Ezéchiel, pour chacun de ces jours, d'un taureau et d'un bouc [1]. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que l'Evangile, ayant apaisé la soif de l'expiation, la prière des croyants sera une prière d'adoration, bien plus que le cri du pécheur demandant grâce.

La fermeture du portique oriental de l'enceinte extérieure, par lequel la gloire de l'Eternel a passé, a une signification que l'on comprend [2]. Elle est un signe de respect pour ce passage de l'Eternel. Seul le prince ou le magistrat pourra y pénétrer pour s'y asseoir, mais en venant du dedans. Il devra utiliser, en entrant dans l'enceinte, un autre portique.

Ce prince ou magistrat n'est nullement un Roi. Comme son rôle est fort restreint, il ne saurait être identifié avec le nouveau David attendu, avec le Messie. On a pu voir en lui, avec quelque ingéniosité, une image de l'Etat moderne limité dans ses attributions.

L'exclusion formelle de l'étranger incirconcis de la préparation des sacrifices [3], dans lesquels, paraît-il, il jouait un rôle subalterne, n'est point en désaccord avec les promesses faites ailleurs à ces étrangers, quand ils se convertissent. Il est question dans notre passage avant tout de l'incirconcision du cœur. Cette dernière est considérée comme venant

[1] Ezéch. 43 : 18-27 ; cf. Ex. 29 : 35-37 ; Lév. 8, 9. — [2] Ezéch. 44 : 2, 3. — [3] Ezéch. 44 : 5-9.

s'ajouter à celle de la chair. La seconde est pour Ezéchiel une image de la première. La mesure annoncée par le prophète doit rehausser la sainteté du sanctuaire.

Même préoccupation de sainteté dans la peine frappant les Lévites, réduits aux offices extérieurs du temple, parce qu'ils se sont livrés à l'idolâtrie [1]. Seuls, les fils de Tsadok, choisis par Salomon lors de la destitution d'Abiathar, et qui sont de la lignée d'Eléazar, revêtiront la sacrificature. Il ne se sont pas abandonnés à l'idolâtrie comme les Lévites.

Les prescriptions concernant le costume et l'attitude des sacrificateurs ont également une haute inspiration. Le vêtement des sacrificateurs ne sera point trop chaud pour provoquer la sueur ; ils s'abstiendront de vin dans leurs fonctions ; ils n'épouseront ni la répudiée ni la veuve, sauf la veuve d'un sacrificateur ; ils éviteront les contacts avec les morts et auront pour portion la part de l'Eternel : offrandes, sacrifices, prémices. Tout cela est destiné à accentuer extérieurement leur consécration à Dieu [2].

Nous arrivons à l'offrande générale d'Israël [3]. Une bande de terre en forme de rectangle, contenant au centre le temple, sera le premier élément de ce don du peuple à l'Eternel. Elle deviendra la propriété des sacrificateurs, pour qu'ils vivent là à l'ombre de la maison de Dieu, sanctifiés par ce voisinage. Une

[1] Ezéch. 44 : 10-14. — [2] Ezéch. 44 : 17-31. — [3] Ezéch. 45 : 1-8. La même prescription se retrouve avec un peu plus de détails : Ezéch. 48 : 8-22.

seconde bande, de même forme, parallèle à la première et la touchant au sud sera remise dans le même but aux Lévites. Une troisième, également de même forme, également parallèle à la seconde et la touchant également au sud, constituera le territoire de la nouvelle capitale. Celle-ci se trouve placée à une certaine distance du temple, et ne l'a pas dans son sein. Elle est donc à la fois en relation avec le temple et indépendante de lui. Réunies, les trois bandes rectangulaires forment un carré, figure aux côtés égaux et qui est l'emblème de la perfection.

Aux trois bandes, dont l'ensemble forme un carré complet, ajoutez sur deux côtés du carré, à l'orient et à l'occident, le prélèvement d'un territoire destiné à assurer la subsistance du prince. Le but de ce présent est d'empêcher le magistrat d'exercer des exactions. Avec ces nouvelles ailes, que nous venons de mentionner, le carré devient un grand rectangle de la dimension de chacun de ceux qui vont être réservés aux tribus. Il est inséré au milieu de ceux-ci. On pourra appeler ce territoire, aménagé au sein du pays, la portion sainte de la Terre-Sainte.

A l'offrande générale, joignez les dîmes individuelles, en nature, payées en vue des sacrifices dont le prince a la charge. Elles sont moins fortes que celles qui existaient auparavant.

Le cérémonial des fêtes semble transposer au commencement de l'année la fête des Expiations qui avait lieu en automne. En tout cas, les fêtes de

l'année s'ouvrent par un grand acte de purification accompli au premier et au septième jour du premier mois[1]. On peut dire que, si l'expiation tient une moins grande place qu'elle n'avait, elle occupe un rang plus conforme à la logique. Elle inaugure la série des solennités religieuses. Et n'est-ce pas en confessant ses fautes, en réclamant le pardon par le sang du Christ que le croyant s'approche de Dieu, qu'il est rendu capable aujourd'hui encore de recevoir la bénédiction du Seigneur.

Dans l'acte expiatoire nouveau l'aspersion se fait sur le cadre de l'autel des holocaustes, sur les poteaux du portique extérieur, du portique intérieur. Le but de cette mesure? Mais c'est sans doute de rendre l'aspersion visible aux yeux du peuple qui ne sort pas du parvis. Sous la loi de Moïse, elle se faisait sur le propitiatoire, devant le voile du lieu très saint, sur les cornes de l'autel des parfums, au pied de l'autel des holocaustes. Le peuple n'en était pas le témoin. Ne reconnaissons-nous pas ici encore l'esprit de la nouvelle Alliance, dont la tendance sera d'accroître les droits du peuple chrétien?

Les anciennes fêtes sont maintenues, mais la Pâque gagne en importance. Ne serait-ce pas un pressentiment du rôle qu'elle va être appelée à jouer dans l'Eglise, à la suite de la passion du Christ?

Cette importance de la Pâque est marquée par l'augmentation du nombre des holocaustes. Sous la

[1] Ezéch. 45 : 18-20.

loi, c'est à la fête des Tabernacles qu'ils étaient le plus nombreux. Désormais, les deux fêtes sont sous ce rapport mises sur le même pied. Voici le chiffre des holocaustes proportionné à l'importance des jours. L'holocauste journalier est réduit à un agneau. Celui du sabbat est de sept victimes : six agneaux et un bélier. ce qui fait une victime pour chaque jour de la semaine. Les sabbats de nouvelle lune se distingueront par l'adjonction d'un taureau. Le nombre sept, qui régit les sabbats, domine encore dans les holocaustes de la fête de Pâque et des Tabernacles. On offre dans chacune de ces fêtes 49 taureaux, 49 béliers[1], soit le produit de 7 multiplié par lui-même.

Des ordonnances supplémentaires remplissent la fin du chapitre 46e. Le domaine du prince ne pourra être aliéné à perpétuité. Les ventes faites par lui n'auront de valeur que jusqu'à l'année du jubilé. Cette mesure est toute de bienveillance pour le peuple en même temps que pour le prince. Elle éloignera de celui-ci les tentations de la pauvreté qui le pousserait à l'oppression. Suivent des prescriptions concernant les cuisines des sacrificateurs et du peuple, dans lesquelles doit se cuire la viande des sacrifices. Ces indications montrent un Dieu plein de condescendance, qui ne craint pas d'entrer dans le détail des petites choses.

La troisième partie de la vision comprend les

[1] Ezéch. 45 : 18 ; 46 : 15.

chapitres 47e et 48e. Elle est consacrée au renouvellement du pays. Le projet d'une autre répartition de la Terre-Sainte, entre les tribus, était sans doute la prophétie implicite d'un retour dans la patrie. Il relevait l'espoir d'un rétablissement. Mais en même temps il faisait flotter devant les esprits un idéal d'égalité qui les transportait bien loin de Josué et de l'époque de la loi. C'est le torrent jaillissant du temple qui imprimera surtout un cachet idéal au programme de la vision.

Impossible de voir autre chose ici qu'une réalité emblématique. « Tout est rêve et miracle, disent MM. Perrot et Chipiez, dans l'apparition et dans le rapide accroissement de ce flot abondant et limpide qui vient changer en un jardin l'aride désert de Juda.... Nulle part, dans toute l'ancienne littérature hébraïque, il n'est fait la moindre allusion à une fontaine proprement dite qu'aurait possédée le plateau terminal de Moria et le Haram ne renferme aujourd'hui rien de pareil[1]. »

La description de ce torrent est le morceau capital de la fin du livre d'Ezéchiel. Et cette eau nous rappellera tout d'abord une autre eau, celle dont Jésus entretiendra la Samaritaine. Il y a là une image de la grâce. Et combien vivante, c'est ce que nous verrons. Assurément Ezéchiel contemple en vision tout ce qu'il nous rapporte. C'est l'Esprit de Dieu qui est l'architecte du temple extraordinaire, édifié devant

[1] Ouvrage cité.

l'imagination du prophète. Mais l'Esprit se sert d'images familières. Et c'était un mot de Joël déjà qu' « une source sortirait de la maison de l'Eternel [1]. »

Le torrent coule de dessous le seuil du vestibule de la maison. Il a sa source secrète dans le lieu habité par Dieu, en Dieu. Ce cours d'eau est merveilleux. Il grossit sans affluent, à mesure qu'il coule. En y marchant, le prophète a d'abord de l'eau jusqu'à la plante des pieds, puis jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux reins. C'est bientôt un fleuve à passer à la nage. N'admirez-vous pas ce symbole de l'action de la grâce, qui doit aller en grandissant dans les âmes, en les enveloppant toujours davantage, saisir un nombre toujours plus grand de cœurs, se déverser d'un peuple sur un autre ?

Le torrent se joint au Jourdain pour se rendre avec lui dans la mer Morte et l'assainir. Il en fait un réservoir de poissons qui attire les pêcheurs. Quel emblème des transformations apportées par l'Evangile dans l'atmosphère de mort où se débattait le paganisme ! Sur les deux bords du torrent naissent soudain des arbres dont les fruits sont bons à manger, dont les feuilles toujours vertes guérissent : autre image de l'action vivifiante de la grâce divine, image inspirée par le souvenir de l'arbre de vie du paradis. Dans l'Apocalypse, dont les visions sont constamment colorées des teintes de l'hébraïsme, un fleuve coule du trône de Dieu et de l'Agneau ;

[1] Joël 3 : 18.

sur les deux bords du fleuve se dresse un arbre de vie, rendant son fruit chaque mois, et dont les feuilles servent à la guérison des nations[1].

Zacharie, décrivant les bouleversements derniers, montrera un torrent d'eau sortant de Jérusalem et se dirigeant vers la mer Morte ou mer Orientale. Il y a similitude d'images chez lui et chez Ezéchiel. Ou plutôt le symbole d'Ezéchiel a reparu devant les yeux de Zacharie. C'est le même symbole que, avec quelques changements, nous avons reconnu dans l'Apocalypse.

Nous avons dit que l'eau de la vision d'Ezéchiel est l'image de la grâce de Dieu. Il faut voir dans cette grâce à la fois le pardon qui lave le péché et l'Esprit qui régénère le pécheur. Et comme Ezéchiel s'est montré surtout à nous le prophète de l'action de l'Esprit, nous considérons la vision du torrent surtout comme une parabole de l'œuvre de l'Esprit.

Le distribution nouvelle du pays[2] assurera à chaque tribu un caractère égal. Chaque part sera un rectangle de même grandeur, s'étendant du Jourdain à la Méditerranée, comprenant les trois zones de la vallée du Jourdain, du plateau, du rivage de la mer. La portion sacrée, déjà mentionnée plus haut, est à peu près au milieu des autres parts. Elle forme elle-même, avec le territoire du prince, un rectangle transversal de même dimension que chacun des rectangles. Chaque part ou rectangle a environ qua-

[1] Apoc. 22 : 1, 2. — [2] Ezéch. 47 : 13-48 : 35.

torze lieues de l'ouest à l'est et trois lieues de hauteur du nord au sud.

L'égalité des portions suppose nécessairement l'égalité des populations. Une telle conception ne saurait être que la figure d'une ère idéale de perfection, où la justice deviendra visible. Tout en croyant pour des raisons, que nous avons données ailleurs, à une restauration d'Israël dans l'avenir, à la fin des temps, nous ne nous attendons pas à la réalisation future de la répartition d'Ezéchiel. Celle-ci est à nos yeux un pur symbole.

Détail important : tandis que l'Egyptien, l'Edomite établis au sein d'Israël ne pouvaient devenir les membres de son assemblée qu'à la troisième génération[1], l'étranger habitant au sein de la nation y entrera à la première génération. Il aura son héritage dans le pays aussi bien que l'Israélite[2]. Cette incorporation des païens au peuple de Dieu annonce l'alliance des nations idolâtres avec la race élue.

Juda reste rapproché du temple et du territoire consacré qui l'environne, mais reçoit son lot au nord de la portion prélevée pour l'offrande générale. De cette façon l'antagonisme des tribus du nord et du midi qui avait produit autrefois le schisme est détruit. La ville, située dans le territoire consacré, appartient par cela même, mieux que précédemment, à tout le peuple, elle sera habitée par des Israélites de toutes tribus. N'a-t-elle pas aussi douze portes,

[1] Deut. 23 : 7, 8. — [2] Ezéch. 47 : 21-23.

dont chacune a le nom d'une tribu ? Le nom de cette nouvelle Jérusalem est celui-ci : « L'Eternel est là ! » Quelle promesse de bénédictions !

Rien n'accuse peut-être davantage la différence séparant l'avenir décrit par le prophète du passé d'Israël, que cette érection d'une capitale nouvelle à côté de l'ancienne, qui subsiste au moment où Ezéchiel écrit. La hardiesse de la conception est une des raisons qui nous font tenir le plan de l'état futur pour une œuvre figurée et idéale.

La nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse, cité du monde glorifié, a aussi douze portes avec les noms des douze tribus du peuple d'Israël. Déjà le fleuve de vie qui, dans ce monde glorifié, sort du trône de Dieu et de l'Agneau, était une image empruntée à la vision d'Ezéchiel. Les portes de la nouvelle Jérusalem sont un autre emprunt. Et le fait que l'Apocalypse place tout cela dans l'ère qui suivra la fin de notre histoire n'indique-t-il pas que ces matériaux, véritables pierres d'attente, appartiennent à une construction sortant du réel terrestre ?

S'étonnera-t-on de ne rencontrer dans cette législation ni roi théocratique, ni souverain sacrificateur, mais seulement un prince ? Nous dirons que le Messie, qui doit réunir dans sa personne les deux attributs de la royauté et de la sacrificature, n'est pas davantage nommé. Ce silence est sans doute voulu. Il contribue à l'importance du temple. Il nous pousse à chercher le Messie dans la maison de Dieu elle-même, qui est son symbole. Celle-ci est l'habitation

de l'Eternel, la source d'un cours d'eau vivifiant, lequel est à son tour l'image de l'Esprit. La maison de Dieu entrevue par Ezéchiel sera donc l'emblème du Christ, avant de l'être de l'assemblée des croyants.

Ce n'est pas sans raison que Jésus a comparé son corps à un temple, qu'il a dit : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai [1]. »

Le Christ est vraiment le centre du morceau que nous venons d'étudier. Et celui-ci, tout en nous montrant le Christ, a peint l'économie nouvelle tout entière, avec ses caractères d'harmonie, de simplicité, de vie, de largeur pratique et de justice. Au point de vue de la forme cette dernière vision ou série de visions est remarquable par sa suite et la correspondance de ses parties. Elle est remarquable aussi par sa longueur. Elle offre un exemple de l'extase prolongée, dans laquelle aussi s'est déroulée l'Apocalypse.

L'originalité extérieure des prophéties d'Ezéchiel réside pour une part dans la grandeur des symboles dont se revêtent en s'adressant à lui les communications de Dieu. Ce voyant est l'homme qui a eu l'apparition des chérubins et de la gloire de l'Eternel, devant qui s'est étalé le spectacle de la vaste plaine couverte d'ossements et à qui a été envoyée la vision d'un futur temple, d'un futur culte, d'un futur pays d'Israël.

L'originalité intérieure des prophéties d'Ezéchiel

[1] Jean 2 : 19.

réside tout d'abord dans le sentiment austère qu'il possède des droits de Dieu et des devoirs de ses serviteurs envers lui. Il a repris Israël de toutes ses abominations avec la véhémence d'un Osée, avec des explosions d'indignation plus prolongées. Songez à la parabole où il fait de Jérusalem la sœur, non seulement de Samarie, mais de Sodome, à celle où il plaide contre Ohola et Oholiba[1]. Aussi insiste-t-il comme peu de prophètes sur la nécessité de la régénération, et du changement du cœur. A l'instar de Jérémie, qu'il a peut-être connu, Ezéchiel a attendu une alliance nouvelle, intérieure. Toutefois ce dernier nous avertit plus nettement que son prédécesseur du rôle indispensable et fécond de l'Esprit dans l'alliance nouvelle[2].

Daniel.

Le livre de Daniel suit dans nos versions le livre d'Ezéchiel. Les auteurs de ces deux ouvrages furent, croyons-nous, rapprochés par le temps. Ils sont tous les deux des exilés. Et, si Ezéchiel a été précédé de Daniel en Babylonie, le ministère du second s'exerça plus tard.

Autre rapport, le parallélisme poétique qui est peu employé dans Ezéchiel ne l'est plus du tout dans Daniel. Il l'était déjà assez peu dans Jérémie.

L'originalité particulière de la prophétie de Daniel, quant à la forme, est d'être une série de visions. La vision sera également un mode employé fréquem-

[1] Ezéch. 16 : 23. — [2] Ezéch. 37 : 1-14 ; 39 : 29 ; 47 : 1-12.

ment par Dieu dans ses communications à Zacharie. Toutefois Zacharie connaît aussi les oracles adressés dans la simple inspiration. Par ce côté-là, Zacharie est plus que Daniel rapproché des autres prophètes.

Le recueil qui porte le nom de Daniel rappelle vaguement quant au fond le livre de Jonas, grâce à la place qu'il accorde à la narration et au merveilleux. Sa première partie, qui se compose des six premiers chapitres, est tout entière historique. Elle rappelle des faits extraordinaires de la carrière de Daniel, propres à exalter la puissance de Dieu. La seconde partie, composée également de six chapitres, renferme quatre visions ayant pour objet la succession des empires terrestres.

Cette attention donnée aux destinées des puissances de ce monde constitue l'un des caractères de l'ouvrage de Daniel. Toutefois, au milieu des perspectives de l'histoire profane qui s'ouvrent devant lui, le prophète fixe son attention sur l'avènement du Messie. Cette venue avait déjà joué un rôle dans la première partie. Nous pensons au songe de la statue d'or qu'eut Nebucadnetsar, et raconté au chapitre second. Tandis que les empires sont représentés par les diverses parties de la statue, le royaume messianique figure dans le songe sous la forme d'une pierre descendant de la montagne.

La puissance céleste est donc, dans le livre de Daniel, opposée aux puissances visibles. Elle y est en lutte avec elles. Il en résulte que Daniel la considère surtout dans la grandeur de sa force.

A la dualité créée par le contraste qui est au fond des prophéties de Daniel, et que nous venons d'indiquer; à la dualité déjà précédemment signalée et résidant dans les ordres de matières différents renfermés par ce livre: récits et visions prophétiques, s'ajoutera une troisième dualité, celle de la langue.

L'hébreu reste la langue du premier chapitre du livre et d'une partie du second, jusqu'aux mots du verset 4 qui commencent le discours des mages. A partir de là, ce sera l'araméen qui deviendra le langage de l'écrivain, jusqu'à la fin du chapitre 7, où il fera de nouveau place à l'hébreu. L'araméen, qui date d'une haute antiquité, était, on le sait, la langue de la Mésopotanie. Le chaldéen et le syriaque ne formaient que des dialectes de l'araméen, dans lequel sont aussi écrits quelques fragments du livre d'Esdras. On n'ignore pas que cette langue devint l'idiome des Juifs, à partir de la captivité. C'est l'araméen qui constituait l'hébreu courant et commun au temps de l'Evangile. C'est l'araméen qui fut parlé par Jésus et les apôtres. Le peuple ne comprenait plus alors l'antique hébreu. Est-ce à ces particularités diverses que le livre de Daniel doit d'avoir été rangé par les auteurs du canon hébreu, non parmi les prophètes, mais dans le groupe des hagiographes. Cela est probable. Il est possible aussi que l'activité exercée par Daniel et qui a été celle d'un personnage presque royal, vivant auprès des monarques de Babylone ait engagé à placer ces écrits à côté de ceux d'un David et d'un Salomon, du Psau-

tier, du Cantique des cantiques, des Proverbes, etc.

On a supposé une autre raison encore à cette place donnée au livre de Daniel parmi les hagiographes. Il est difficile de lire le chapitre 11 de Daniel, aux détails si abondants sur les relations des Ptolémées et des Séleucides, sans nous demander : « Est-ce encore de la prophétie? N'est-ce pas un morceau historique ajouté après coup? » Il y a tant de précision dans les données sans nombre de ce chapitre sur des faits et gestes de personnages futurs, qu'il semble ne plus demeurer de place pour leur liberté d'action. En tous cas les prophètes n'ont nulle part fourni des indications analogues à celles-là. De cette constatation à la pensée que l'ouvrage a eu pour rédacteur un inconnu, vivant après les événements racontés dans le chapitre 11, il n'y avait qu'un pas. Il est au moins assez probable que le livre de Daniel a vu le jour sous sa forme actuelle assez tard. Une rédaction postérieure ne saurait ôter de leur autorité aux récits conservés par la tradition orale, transmis par Daniel, avec les visions qu'il avait eues. Peut-être avait-il mis lui-même celles-ci par écrit. Disons que l'ouvrage ne déclare nulle part que Daniel l'a rédigé. Il est certain que Daniel était considéré par ses contemporains déjà comme un homme de Dieu : Ezéchiel le nomme avec respect entre Noé et Job[1]. Des fragments de lui ont dû circuler de bonne heure. Ce sont ces morceaux que le rédacteur a réunis, en

[1] Ezéch. 14 : 14, 20 ; cf. Ezéch. 28 : 3.

y mêlant, selon quelques-uns, des adjonctions personnelles.

L'opinion que nous rapportons, nous paraît ne point manquer de vraisemblance. Nous ne voulons pas l'imposer. Nous sentons surtout ce qu'il y a de grave à accepter des surcharges dans la prédiction du chapitre 11. Nous indiquerons même plus loin le moyen d'attribuer tout le texte de ce chapitre au prophète sans aliéner complètement la liberté d'action des personnages qui, au premier abord, paraît, dans cette hypothèse, fort compromise. En tout cas, nous croyons qu'une rédaction tardive explique encore la place du livre parmi les hagiographes, dont la collection a été formée après celle des prophètes.

L'influence exercée par le livre de Daniel n'en a pas moins été immense. Pour se faire une idée de l'impression profonde, tantôt heureuse, mais aussi quelquefois malsaine laissée par cet écrit sur les imaginations et la piété, il suffira de dire qu'il a été imité par toute une littérature, celle des pseudépigraphes juifs, ouvrages supposés, et attribués à des personnages éminents, contenant de soi-disantes révélations, tels que *le livre d'Hénoch*. Le symbole de la Bête dans l'Apocalypse paraît une reprise de la vision des animaux de Daniel[1]. L'expression « un temps, des temps, la moitié d'un temps » de l'Apocalypse est empruntée à Daniel[2]. Jésus semble avoir emprunté à Daniel son titre de Fils de l'homme[3]. Il cite expres-

[1] Apoc. 13; cf. Dan. 7. — [2] Apoc. 12 : 14; cf. Dan. 7 : 25. — [3] Dan. 7 : 13.

sément notre prophète[1]. Esdras et Néhémie semblent s'inspirer dans leurs prières de celle de Daniel[2]. Nous comprenons que les Septante, ces traducteurs qui, sur l'ordre de Ptolémée Philadelphe, trois cents ans avant Jésus-Christ, ont fait passer l'Ancien Testament en grec, aient placé Daniel parmi les prophètes. La Vulgate et nos versions modernes les ont imités avec raison.

A elles seules, les données messianiques du livre de Daniel suffiraient à lui assurer le rang qui lui a été donné par les Septante. La grandeur de l'espérance développée dans les visions de Daniel nous oblige à l'envisager comme l'un des grands prophètes.

Je signalerai encore l'harmonie existant entre la position du personnage, ses préoccupations habituelles et la nature de ses oracles. Daniel eut à s'occuper des affaires de l'empire babylonien, puis de l'empire perse : il lui est donné de contempler la suite des grandes monarchies jusqu'à celle de l'Oint de l'Eternel. Ses pensées vont bien souvent au relèvement de son peuple. Il apprendra que la restauration glorieuse espérée par lui n'aura pas lieu aussitôt après le retour de la captivité, mais qu'elle sera précédée de longues calamités. Nous constatons une fois de plus que les révélations de Dieu sont toujours appropriées à l'état d'esprit de ceux qui les reçoivent, au milieu où ils vivent.

Nous n'admettons pas que le merveilleux des ré-

[1] Dan. 9 : 27 ; 11 : 32 ; cf. Mat. 24 : 15. — [2] Dan. 9 : 4 et suiv. ; cf. Esdr. 9 : 6 ; Néh. 1 : 5.

cits contenus dans l'écrit portant le nom de Daniel soit le principal agent de la popularité de cet ouvrage. Ce n'est pas à dire toutefois que le côté dramatique et prodigieux de la carrière de Daniel n'ait pas contribué à la faveur dont il jouit dans l'Eglise.

Daniel a la même fortune que Joseph. Comme celui-ci, il parvient aux plus hautes dignités. Comme celui-ci il a des songes, il est revêtu de la sagesse de l'Esprit de l'Eternel.

Ce prophète était de haute extraction, peut-être de race royale[1]. Il fut emmené en captivité avec ses trois amis : Hanania, Mischael, Azaria. C'était au commencement du règne de Jojakim, la troisième année, lors de la première prise de Jérusalem par Nebucadnetsar. Le texte nous parle de la jeunesse de ces déportés; Daniel pouvait donc avoir environ 16 ans. Dès le début, il se distingua à la cour du monarque babylonien par son attachement à la loi de ses pères. Il désira s'abstenir de manger les viandes et le vin, que les idolâtres consacraient à leurs dieux, et se borner aux légumes qui n'étaient pas l'objet du même rite. Il fut béni de cette résolution. Après trois ans de préparation, il fut admis au service du roi. Il avait reçu le nom babylonien de Beltschatsar. On sait comment il parvint à raconter et à interpréter un songe du roi, le songe de la statue. Nul parmi les mages n'avait réussi à le reproduire. A la suite de cette preuve insigne de son pouvoir prophétique,

[1] Dan. 1 : 3.

Daniel fut établi gouverneur de la province de Babylone et nommé le supérieur des sages de la capitale. C'est à ce titre qu'il expliqua encore au roi un songe annonçant l'humiliation passagère du monarque.

Il reparaît ensuite pendant le règne de Belschatsar. La manière dont son nom est mentionné en cette circonstance par la reine, montre que Daniel avait été quelque peu oublié après Nebucadnetsar[1]. Il s'occupait toujours des affaires de l'Etat[2], mais il n'avait plus la même influence ni une position aussi en vue. Mais qui est ce Belschatsar, sous lequel Daniel revient à la lumière ? Belschatsar semble, d'après l'écrit qui porte le nom de Daniel, avoir remplacé sur le trône Nebucadnetsar dont le règne avait duré plus de quarante ans. Pendant longtemps on ignora de quel personnage il s'agissait. On le sait aujourd'hui. Nebucadnetsar avait légué son trône à son fils Evil-Merodac, appelé dans les monuments assyriens en un seul mot Amilmardouk. C'est lui qui tira de prison, après une longue captivité, Jojakin[3]. Evil-Merodac régna deux ans et fut assassiné par le gendre de Nebucadnetsar, son beau-frère, Neriglissor (le dieu Nergal protège le roi). A celui-ci succéda Laborosoarchod, son fils, enfant encore, lequel n'occupa le trône que peu de mois. Il est appelé aussi Labaritrouk ou Labashimardouk. Les grands, l'ayant mis à mort, à cause des instincts vicieux dont il témoignait déjà, élurent l'un d'entre eux : Naboned ou Nabo-

[1] Dan. 5 : 11, 12. — [2] Dan. 8 : 27. — [3] 2 Rois 25 : 27.

Nahid (le dieu Nebo est majestueux). Ce fut sous son règne d'une durée de dix-sept ans que finit l'empire babylonien.

Belschatsar avait été identifié avec Evil-Merodac. Celui-ci n'était-il pas, d'après Bérose, un prince impie et débauché, puis n'a-t-il pas péri de mort violente ainsi que ce fut le cas de Belschatsar[1] ? N'était-il pas enfin le successeur immédiat de Nebucadnetsar? D'autres lui avaient préféré Laborosoarchod qui fut également tué. D'autres enfin avaient mis en avant Naboned, dépouillé de son royaume par Cyrus ; ils avaient cru pouvoir concilier la fin de Naboned, sur laquelle avaient eu cours des traditions différentes, avec celle de Belschatsar. Nous croyons que ce dernier est simplement le fils de Naboned.

Défait par Cyrus, suivi seulement d'un petit nombre de soldats, Naboned s'était enfermé dans la citadelle de Borsippa, tandis que le roi perse mettait le siège devant Babylone. Or, il résulte d'une inscription chaldéenne, due à Naboned que son fils s'appelait Belsarossor (le dieu Bel protège le roi). Ne trouve-t-on pas là le nom du prince qui vit la main mystérieuse écrire sur la muraille la terrible inscription ? Le nom de Belschatsar est précisément en babylonien Belsaroussour. Des indices sérieux font supposer que, tandis que Naboned vaincu fuyait vers Borsippa, Belsarossor n'était pas avec lui et commandait dans Babylone. Cette cité, d'après les historiens anciens,

[1] Dan. 5 : 30

doit avoir été prise pendant qu'elle célébrait l'une de ses grandes fêtes. La solennité explique l'orgie qui se déchaîna dans le palais royal, d'après le livre de Daniel. Fête et orgie n'ont rien d'étrange pour qui connaît les défenses inexpugnables de l'antique Babylone, ses approvisionnements contenant des vivres pour plusieurs années. Cyrus se glissa dans Babylone par le lit de l'Euphrate, dont il avait fait déverser les eaux dans un lac artificiel, anciennement construit. C'était la nuit. Si les habitants avaient veillé, ils auraient pu facilement accabler leurs ennemis du haut des quais bordant le fleuve. Ils n'avaient qu'à tenir fermées les portes d'airain barrant les ouvertures de rues, donnant accès sur l'eau. Mais, tout à leurs plaisirs, ils ne s'aperçurent de l'attaque que lorsque les Perses s'étaient répandus dans la ville. Les faits rapportés par l'histoire concordent bien avec ceux du livre de Daniel. Quant au nom de père donné par ce livre à Nebucadnetsar [1], il signifie dans l'hypothèse que nous exposons, prédécesseur et rien de plus. C'est ainsi, a-t-on remarqué, que Jéhu, dans une inscription assyrienne, est appelé « fils d'Amri, » quoiqu'il ait renversé la dynastie d'Amri.

Daniel intervient encore sous un troisième souverain, le successeur de Belschatsar, Darius le Mède [2]. Sous ce règne, Daniel se trouve l'un des trois surintendants généraux, établis sur les 120 satrapies du royaume. Une grande incertitude subsiste au sujet

[1] Dan. 5 : 11. — [2] 2 Dan. 5 : 30.

de ce Darius. Le texte biblique dit en le nommant pour la première fois : « Et Darius, le Mède, s'empara du royaume, étant âgé de 62 ans[1]. » Cela veut dire tout uniment qu'il prit possession de la royauté après Belschatsar. On a cru que Darius le Mède n'était qu'un des généraux de Cyrus, ou quelque autre personnage d'origine médique, qui, en récompense de ses services lors de la prise de Babylone, aurait été nommé par le conquérant roi vassal de la Chaldée. Darius serait ainsi un subalterne. On a supposé aussi que c'est le Cyaxare II, roi de Médie, dont parle Xénophon dans sa Cyropédie. L'historien Josèphe n'affirme-t-il pas que Darius était connu sous un autre nom chez les Grecs? Cyrus, nous dit-on, était par sa mère petit-fils d'Astyage, roi des Mèdes, dont son père, chef des Perses, était le vassal. Cyaxare II, fils d'Astyage, successeur du dernier, aurait été l'oncle de Cyrus, son suzerain, et c'est au nom de Cyaxare que Cyrus aurait, à la tête des Mèdes, pris Babylone. Plus tard Cyrus aurait succédé légitimement à son oncle, à la mort de celui-ci. Mais d'autres traditions veulent qu'il ait soulevé le joug de la souveraineté des Mèdes et l'on élève des objections contre l'exactitude des données de la Cyropédie. Dans l'une et l'autre traditions, qu'il s'agisse d'un général, de quelque grand personnage médique ou de Cyaxare, Cyrus aurait été le souverain de fait. Ceci expliquerait qu'Hérodote le fasse succéder im-

[1] Dan. 5 : 30.

médiatement à Belschatsar. L'intermédiaire inconnu entre ce dernier et l'avènement direct de Cyrus n'aurait régné que deux ans. Le doute provisoire où nous demeurons au sujet du prince désigné par ce nom de Darius le Mède, ne nous empêche pas de croire à la réalité de cette figure. Les données archéologiques de la Bible ne sont-elles pas confirmées les unes après les autres par les découvertes modernes ?

Daniel prolongea ses jours sous Cyrus et prospéra pendant ce dernier règne[1]. Sa dernière vision lui est accordée la troisième année du prince. On sait que les Hébreux déportés en Babylonie avaient reçu en 536, soit deux ans après la destruction de Babylone, la permission de rentrer dans leur pays. Avec quelle joie Daniel ne vit-il pas de ses yeux l'accomplissement des prophéties du retour de l'exil! Il est probable que son influence sur le roi de Perse ne fut pas étrangère aux bienfaits accordés par le décret de Cyrus. Josèphe nous raconte que le conquérant fut touché par ce qu'il avait lu sur sa propre mission dans Esaïe[2]. Daniel a bien pu faire connaître au souverain les oracles d'Esaïe, le nommant par avance, ainsi que la prophétie de Jérémie sur la durée de la monarchie[3]. Peut-être n'a-t-il pas eu besoin de recourir à cette démonstration formelle de la toute-science du Dieu des Hébreux. La considération personnelle dont il jouissait, la connaissance de son

[1] Dan. 6 : 28. — [2] Esaïe 44 : 28 ; 45 : 1. — [3] Jér. 25.

histoire extraordinaire ont pu suffire à éveiller dans le cœur du roi pieux le désir d'être agréable à Daniel. Celui-ci avait alors un âge bien avancé, puisque les années de la déportation avaient passé sur lui et qu'il est appelé déjà jeune garçon, lors de la première prise de Jérusalem par Nebucadnetsar. Il avait évidemment plus de quatre-vingts ans. Et sa vieillesse contribuait sans doute à le rendre vénérable, non moins que les interventions merveilleuses dont il avait été l'objet.

Il ne ressemble pas seulement à Joseph, par la sagesse dont il est doué, en ce qu'il fut comme lui un conseiller des rois. L'interprétation des songes a joué dans sa vie le rôle qu'elle eut dans l'existence du fils de Jacob. Le Dieu d'Israël a pris ces deux hommes par la main, pour les élever presque au faîte du pouvoir. Tous deux sont d'ailleurs des voyants, des types du Messie. Daniel est le précurseur du Christ par l'esprit de révélation et de connaissance qui repose sur lui, par sa consécration à Dieu, par sa persévérance à servir Jéhovah malgré les périls qu'il court, par le secours qu'il reçoit de l'Eternel dans les périls.

Mais tandis que Joseph borne ses prophéties à l'avenir prochain de sa famille, à l'annonce de la sortie d'Egypte[1], Daniel porte ses regards sur le salut messianique.

L'espérance messianique dans le livre de Daniel a

[1] Gen. 50 : 24, 25.

des teintes toutes particulières. Elles se déploient dans un songe accordé à un roi païen et dans des visions. De là la solennité, le mystère des grandes peintures de cet ouvrage. On y voit un royaume éternel succéder aux empires terrestres, le Messie venir sur les nuées du ciel comme le Fils de l'homme. Daniel personnifiera en un roi particulier la future rébellion des peuples qui a si souvent occupé les prophètes. Le premier dès lors il se trouvera avoir montré l'Antéchrist. Il annonce aussi clairement une résurrection des Israélites morts, tant des justes que des injustes. Enfin il donne une place importante aux anges. Son œuvre est par là en communion d'idées avec les croyances des peuples de l'Orient, parmi lesquels il vivait et qui accordaient un grand rôle aux esprits dans les affaires de ce monde. Ce qui pour nous, chrétiens, constitue l'avènement glorieux du Christ a donc, plus que la vie terrestre du Fils de Dieu, plus que le côté spirituel de son règne, fixé l'attention de ce voyant. L'éclat de la Sion future et terrestre disparaît dès lors aux yeux de Daniel dans celui du règne de Dieu sur le monde. Et ses descriptions en garderont naturellement un caractère universel.

Daniel clôt dignement le groupe des grands prophètes, puisque ses tableaux messianiques ont été repris et développés dans l'Apocalypse. La mission immédiate de Daniel auprès de son peuple, croyons-nous, fut de préparer celui-ci à la persécution d'Antiochus Epiphane pendant la période des Maccha-

bées[1]. Il a été appelé à indiquer longtemps à l'avance à l'Eglise chrétienne les grandes luttes de l'Antéchrist et à lui montrer un Christ qui viendra sur les nuées du ciel pour confondre l'adversaire[2].

Le chapitre premier du livre de Daniel raconte sa déportation et celle de ses trois amis. Il rapporte en même temps la preuve de fidélité à Dieu donnée par ces jeunes gens, lorsqu'ils s'abstinrent de manger des mets consacrés aux idoles. Le chapitre second contient le songe de la statue, lequel renferme une prophétie messianique. D'autres princes païens dans la Bible, Abiméléc, le Pharaon devant lequel fut amené Joseph, ont eu également des songes[3]. Le songe accordé au premier est un avertissement individuel ; le songe du second concerne la prospérité de l'Egypte. Nébucadnetsar est le seul païen ayant eu un songe d'une portée générale, c'est-à-dire concernant l'avenir du monde, et d'un caractère messianique. Avec ce songe, la prophétie messianique jette une racine au sein du monde païen. Il est à remarquer que, pour Nébucadnetsar, l'oracle est un livre fermé jusqu'à ce que Daniel l'ait expliqué.

Le roi avait vu se dresser devant lui une statue colossale, d'un éclat extraordinaire, dû aux métaux qui la composaient, au visage terrible. Elle avait la tête d'or fin ; la poitrine et les bras d'argent ; le ventre et les cuisses d'airain ; les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Mais une

[1] Dan. 8. — [2] Dan. 7. — [3] Gen. 20 : 3 ; 41 : 1-7.

pierre s'était détachée de la colline, sans l'intervention d'aucune main, avait frappé les pieds d'argile, et la statue, en apparence forte, s'était écroulée, brisée. Elle avait été mise en miettes. Le vent avait emporté sa poussière et il n'en était rien resté. Cependant la pierre, cause du désastre, avait grandi jusqu'à devenir une montagne énorme qui couvrait la terre. Songe imposant! Il dut d'autant plus frapper le roi que les Chaldéens, fort superstitieux, voyaient partout des présages et s'occupaient beaucoup des rêves.

Au matin, le roi convoqua les diverses classes des mages de Babylone. Avait-il réellement oublié le songe, comme on le dit d'ordinaire, comme le suppose la traduction que nous employons et qui est contestée[1]. La chose paraît peu probable. Voulait-il seulement éprouver ces devins? L'hypothèse paraît plus plausible. Toujours est-il qu'il leur demande à la fois le récit du songe et son explication. Refus et incapacité des sages de raconter. D'où nouvelles sommations, avec menaces de mort, et finalement un ordre de tuer tous les sages.

Comme on massacrait ceux-ci, qu'on cherchait Daniel et ses compagnons pour les faire périr, le jeune sage juif apprit ce qui s'était passé. Son ignorance de l'événement, quoiqu'il fît partie des mages s'explique ainsi: leurs chefs seuls avaient sans doute comparu devant le roi. Or Daniel n'était pas l'un des

[1] La version de Lausanne traduit au verset 5, non point comme Segond, « la chose m'a échappé », mais « la parole est émanée de moi », c'est-à-dire la mesure qu'elle annonce est bien arrêtée.

chefs. Il implora un sursis et se fit fort d'avoir la connaissance du songe et sa signification. Il attendait sûrement l'un et l'autre de ses prières. C'est ainsi que Moïse pouvait dire au Pharaon : « Glorifie-toi sur moi ! Pour quand prierai-je l'Eternel en ta faveur, en faveur de tes serviteurs[1]...? » Daniel n'eut pas tort de compter sur le secours de Dieu. Il lui fut fait selon sa foi. Dieu révèla le secret du songe à son serviteur dans une vision nocturne.

La statue représente, selon l'interprétation que donne Daniel, l'ensemble des puissances païennes à partir de Nébucadnetsar. Le vrai Juif n'aimait guère les statues. Même quand elles n'étaient pas une figure de la divinité, ce qui constituait leur emploi habituel chez les païens, elles étaient pour le Juif comme un emblème de l'idolâtrie. Le symbole dans lequel se résume la vision a donc un caractère bien déterminé d'hostilité à l'égard du règne de Dieu.

La tête d'or est la monarchie babylonienne, personnifiée dans son puissant monarque. Aucun des empires futurs ne pourra être comparé à celui de Nébucadnetsar pour l'absolutisme, peut-être encore pour la pompe déployée par ce souverain. Le second empire, figuré par la poitrine et les bras d'argent paraît être l'empire médo-perse. Cyrus fut, on le sait, l'ami des Juifs. La Perse n'en était pas moins une puissance étrangère au règne de Dieu. Le troisième empire, symbolisé par l'airain, est vraisemblablement

[1] Ex. 8 : 5.

celui d'Alexandre le Grand. Le quatrième, aux jambes de fer, aux pieds de fer et d'argile, prophétise Rome, la période de sa force incomparable, mais aussi celle de sa faiblesse provenant de l'étendue du territoire qu'elle avait à régir et de ses divisions intestines. C'est l'argile qui est le signe de faiblesse. La pierre qui met à bas la statue pour devenir une montagne couvrant la terre, désigne un royaume qui ne sera jamais détruit[1]. A ce trait d'une éternité promise, vous avez reconnu l'empire du Christ[2].

Le fait que la pierre, au moment où elle roule de la colline, n'a pas encore l'accroissement qu'elle prendra plus tard, annonce l'humilité des commencements du règne de Jésus. Combien son empire est petit d'abord en comparaison de ceux auxquels il va succéder. L'origine du mouvement de cette pierre ne peut être attribuée qu'à Dieu et indique le caractère divin, mystérieux, des origines du royaume. L'action exercée par le prodige révèle aussi sa puissance. Puis la transformation en une montagne qui couvre toute la terre prédit l'étendue des conquêtes de l'Evangile. Ne savons-nous pas qu'un jour le Christ rassemblera tous les peuples sous sa loi? Humilité et grandeur finale, tels sont les caractères sous lesquels l'empire du Messie est décrit par la vision. Dans son interprétation, Daniel confirmera par le souvenir de la promesse faite à David ce qui est dit relativement à la durée de cet empire.

[1] Versets 44 et 45 du chap. 2. — [2] 2 Sam. 7 : 13, 16.

Rappellerai-je que l'image de la pierre avait été employée par Esaïe pour désigner la puissance divine[1]? Nous ne répéterons pas ce que avons déjà dit de l'application tirée par Jésus du passage d'Esaïe[2], qu'on trouve encore dans la première épître de Pierre[3], comme dans les lettres de Paul[4]. Disons seulement que nous rencontrerons cette image à nouveau dans Zacharie. Il s'agira là d'une pierre gravée, ayant des yeux, emblème par là-même plus vivant et plus complet[5].

S'il est malaisé de voir autre chose que le royaume messianique dans la pierre, sous le choc de laquelle est abattue la statue, il l'est moins de compter d'une autre manière que nous ne l'avons fait les monarchies suivant celle de Nébucadnetsar. Pour la plupart des critiques modernes, non seulement le rédacteur dernier du livre de Daniel, mais l'auteur des fragments prophétiques renfermés dans celui-ci est contemporain des Macchabées. Et cet auteur, suppose-t-on, a voulu par la quatrième monarchie, si forte, désigner non pas Rome, mais la puissance redoutée à l'époque où il vivait. Or l'empire, dont l'adversaire formidable des Macchabées demeurait à ce moment le représentant, est la Macédoine. En effet, à la mort d'Alexandre le Grand, sa monarchie se divisa en quatre royaumes, dont deux furent en relations avec les Juifs : l'Egypte et la Syrie. Et cette

[1] Esaïe 28 : 16 ; cf. 8 : 14 et Ps. 118 : 22. — [2] Math. 21 : 42 ; Luc 20 : 17 ; Marc 12 : 10. — [3] 1 Pierre 2 : 4-6. — [4] Rom. 9 : 33 ; 1 Cor. 3 : 11. — [5] Zach. 3 : 9.

dernière eut précisément pour souverain Antiochus. Ce seraient au dire des critiques dont nous parlons, les deux jambes de la statue qui représenteraient les deux pays, offerts comme la personnification de l'empire d'Alexandre. Et voici quels seraient les états symbolisés par le ventre et la poitrine de la statue, la tête devant rester en tout état de cause l'image de la monarchie de Nébucadnetsar. La poitrine désignerait, selon les uns, Belschatsar, le ventre Cyrus; suivant d'autres la poitrine désignerait les Perses et le ventre les Mèdes. Des derniers, qui voient, selon l'opinion traditionnelle, dans la poitrine l'empire médo-perse, dans le ventre l'empire d'Alexandre, considèrent les jambes de fer comme représentant toutes les deux la Syrie. Tous ces essais supposent que le prophète s'est grossièrement trompé, que pour lui l'empire messianique doit succéder immédiatement à l'empire grec. C'est prêter trop facilement à l'auteur du livre de Daniel des vues erronées.

Ceux que leur notion de la prophétie empêche d'admettre l'existence de prédictions véritables dans l'Ancien Testament sont naturellement poussés à nommer un autre empire que l'empire romain, sous lequel le Christ est né. Pour notre part, nous n'avons pas les mêmes raisons d'abandonner l'interprétation traditionnelle. Nous nous souvenons qu'elle fut celle des chrétiens de la première Eglise.

Du reste, nous retrouverons la question au chapitre 7, à propos de la vision des quatre animaux.

Celle-ci sera, sous une autre forme, la reproduction du contenu de la vision de la statue. Bornons-nous à constater ici une première fois que, si la clef adoptée par la tradition, pour l'explication de l'énigme de la statue, est la vraie, la prophétie de Daniel a reçu un accomplissement éclatant. La pierre représentant la puissance messianique s'est en effet montrée au temps de l'empire romain et est entrée en contact avec celui-ci. Remarquons aussi que cet empire a bien été le plus fort des empires païens, tout en ayant en lui-même de nombreuses causes de faiblesse, de division, symbolisées dans le songe par le mélange de l'argile avec le fer.

Les chapitres suivants, jusqu'à la fin de la première partie du livre, ne contiennent pas de prophéties directement messianiques. Ils renferment les récits des faits prodigieux ayant marqué la carrière de Daniel. Considérés à la lumière des promesses messianiques, ces traits offrent, dans quelques-unes de leurs parties, des types, des images prophétiques. Indiquons brièvement ces signes précurseurs.

Nous trouvons au chapitre 3 l'histoire de la délivrance des trois amis de Daniel, jetés dans la fournaise. Grand est l'étonnement de Nebucadnetsar, lorsqu'il voit les trois jeunes hommes marcher librement au milieu des flammes, accompagnés d'un quatrième personnage qui a l'air d'un être surnaturel, d'un « fils des dieux[1]. » Cet être est un ange.

[1] Dan. 3 : 25.

Devons-nous l'envisager comme l'ange de l'Eternel, dont il a été souvent parlé dans l'Ancien Testament[1], et auquel paraît confiée la mission de représenter Jéhovah lui-même parmi les hommes? On sait que cet ange est parfois regardé comme le Fils de Dieu lui-même, apparaissant fugitivement parmi les hommes, annonçant par de courtes visites la grande visite de l'Evangile. Quoi qu'il en soit, dans tous les cas, le personnage descendu dans la fournaise est un type du Christ, présent parmi les siens jusqu'à la fin des siècles. Les futurs martyrs ne verront-ils pas le Christ près d'eux, dans leurs souffrances? Jésus ne fut-il pas pour eux le bon Berger? Perpétue, la jeune mère carthaginoise condamnée à mourir dans l'arène sous Septime Sévère, vers l'an 202, rêvait du bon Pasteur qui l'attendait pour l'introduire dans un merveilleux jardin. Sous une forme ou sous une autre, cette vision a été celle des confesseurs du Christ. On peut dire que le divin protecteur des trois jeunes gens dans la fournaise s'est constamment retrouvé, à l'heure difficile, près de ses témoins fidèles.

Le salut accordé aux amis de Daniel est tel que non seulement ils sont préservés de toute brûlure, mais que leurs tuniques n'ont pas même l'odeur de la flamme. Le miracle est assurément l'un des plus extraordinaires de la Bible. Cependant nous concevons fort bien que l'être surnaturel dont les jeunes

[1] Gen. 16 : 7 ; 21 : 17; 22 : 15, etc.

gens ont la visite ait étendu autour d'eux une atmosphère préservatrice qui les rendît intangibles.

Le chapitre 4 est rempli par le songe de l'arbre déraciné; celui-ci annonce à Nebucadnetsar la maladie dont il sera atteint. C'est la folie connue sous le nom de lycanthropie, et dans laquelle le malade se croit une bête.

Au chapitre 5, Belschatsar voit une main tracer sur la muraille une écriture mystérieuse, faite probablement de dessins emblématiques, que Daniel interprète par les trois mots : « Compté, pesé, divisé ! » Au chapitre 6, Daniel est jeté dans la fosse aux lions par Darius le Mède, le prince que Cyrus a provisoirement investi de la royauté. Et Dieu envoie son ange pour garder son serviteur. Le songe menaçant pour lui de Nebucadnetsar, la main miraculeuse jugeant Belschatsar, la protection exercée sur Daniel dans la fosse aux lions tournent encore nos yeux vers un temps où le prodige se répétera, où le jugement frappera les ennemis de Dieu, tandis que ses enfants seront bénis, où la justice ayant enfin son heure, préparera le règne du Christ sur la terre.

La prophétie messianique reprend plus directe avec la seconde partie du livre, soit avec le chapitre 7. Avec celui-ci se déroule devant nous la vision des quatre animaux. Elle est appelée par le rédacteur du livre, auquel est dû le verset 1, un songe. Le récit lui donnera le nom de vision. C'est bien, à proprement parler, une vision, un spectacle déployé devant les yeux de Daniel, pendant des heures de

veille. Mais comme le fait se produit durant la nuit, il a pu être assimilé à un songe.

Le voyant contemple en esprit la mer, image de la masse tumultueuse et redoutable de l'humanité païenne. Les quatre vents des cieux soufflent sur l'océan des peuples et le remuent. Ces vents sont le symbole des inspirations qui agitent l'humanité, auxquelles elle obéit, et qui descendent ou montent du monde invisible, qui viennent soit des demeures de la lumière soit de celles des ténèbres.

Dans le cas actuel, il nous paraît que ces souffles sont en partie issus de la puissance divine et de la puissance mauvaise, à laquelle une certaine liberté est laissée par la première. Création de l'orgueil, de l'ambition et de l'esprit mauvais, les monarchies antiques rentrent pourtant dans le plan divin. Elles sont visitées parfois de hautes pensées. La Providence ne se sert-elle pas de la tyrannie pour l'accomplissement de ses desseins de sévérité, de châtiment, d'unification aussi des races? Les empires dont il va être question, naîtront donc de ces courants opposés, qui emportent les nations tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais qui les élèvent parfois au-dessus de leurs forces ordinaires, pour leur communiquer une énergie à laquelle rien ne résiste. Les monarchies elles-mêmes sont représentées par quatre animaux, dont trois au moins ont quelque chose de fabuleux.

Le premier est un lion aux ailes d'aigle. Si le lion est le roi des animaux, l'aigle est le roi des oiseaux.

Nous concluons dès lors que la première bête a une noblesse particulière. Ne reconnaîtrons-nous pas en elle la tête d'or de la statue vue par Nebucadnetsar, le symbole auguste qui figurait devant le monarque l'œuvre de sa propre puissance? Rappelons-le : le lion ailé était l'un des emblèmes souvent sculptés dans la monarchie assyrienne, dont la monarchie babylonienne était l'héritière. A un moment donné les ailes sont arrachées à la bête, et celle-ci reçoit un cœur d'homme. Qu'est-ce que cela veut dire? Les ailes marquent la faculté de se transporter d'un lieu dans un autre. Ce dépouillement correspond, a-t-on cru, à l'humiliation que Nebucadnetsar devait subir, lorsqu'atteint d'aliénation, il dut être gardé par ses officiers. Le caractère humain, conféré à l'animal par le don d'un cœur d'homme, serait un souvenir donné à l'hommage que le monarque chaldéen, une fois guéri, rendit au Dieu des cieux. Par là il sortit en effet vraiment de la bestialité orgueilleuse et tyrannique qui caractérise les empires païens dans la vision.

La seconde bête est la seule, qui n'ait rien de fabuleux. C'est un ours. Celui-ci est debout sur l'un de ses pieds, tient dans sa gueule trois côtes sanglantes et se lève pour dévorer beaucoup de chair. Nous reconnaissons là le second empire : l'empire médo-perse, déjà vu aussi, dans la poitrine et les bras d'argent de la statue. Un détail : l'ours s'appuie sur un pied, ce qui laisse supposer que l'autre est levé pour marcher en avant. Ne faut-il pas discerner dans ce

pied levé pour marcher la vigueur de l'élément perse, plus actif que l'élément mède? Les côtes sanglantes tenues dans la gueule désignent les dépouilles dont s'enrichira cette monarchie et la chair que l'ours est invité à manger est une chair humaine, la chair des peuples.

La troisième bête, le léopard aux quatre ailes d'oiseau et aux quatre têtes correspond au ventre et aux cuisses d'airain de la statue. C'est la monarchie d'Alexandre le Grand. Un léopard ailé, quel symbole de la rapidité foudroyante avec laquelle Alexandre conquit l'Asie! Les quatre têtes rappellent les quatre monarchies entre lesquelles se partagea l'empire macédonien, à la suite de la mort du conquérant : la Macédoine, à laquelle était jointe la Grèce; la Thrace, à laquelle fut ajoutée la Bithynie ; l'Egypte, avec la Palestine, l'Arabie, la Syrie enfin.

Nous rapprocherons la quatrième bête aux dents de fer, aux ongles d'airain, sorte de monstre, ne rentrant dans aucune classe d'animaux connus, des jambes et des pieds de fer de la statue. Là, au fer était mêlée de l'argile; ici, l'image montre seulement le fer, insistant de la sorte uniquement sur la puissance de l'empire représenté, laissant voilée sa faiblesse. Cet animal ne peut, à notre sens, comme les jambes et les pieds de fer de la statue, que désigner l'empire romain.

Les divers systèmes d'interprétation, employés à l'égard des trois dernières parties de la statue, l'ont été à l'égard des trois derniers animaux. On a fait de

la dernière bête, comme on avait fait des jambes et des pieds de fer de la statue une image de la monarchie d'Alexandre. Il va être question d'un roi, qui s'élèvera du sein de cet empire pour faire la guerre aux saints : pour les critiques se refusant à admettre des prédictions, l'auteur de l'écrit est contemporain des Macchabées, le souverain hostile aux saints ne peut être par conséquent que le persécuteur des Juifs au temps des Macchabées, c'est-à-dire Antiochus Epiphane, le prince syrien. On s'efforcera dès lors, dans cette manière de penser, d'identifier le quatrième animal avec l'empire d'Alexandre, dont la Syrie était l'une des provinces. Reste à savoir si l'identification ne se heurte pas à des objections.

Or la quatrième bête a dix cornes répondant aux dix doigts de pied de la statue. Et, tandis que le voyant considère ces dix cornes, une autre petite corne se montre. Elle arrache trois cornes, prend leur place. Chose extraordinaire, elle laisse voir des yeux d'homme, une bouche qui parle avec arrogance. Que dit maintenant l'explication donnée un peu plus loin par un ange, au sujet de ce quatrième animal[1] ? Il ressort de cet enseignement que la quatrième bête est un empire différent des autres par l'étendue de la puissance. Les dix cornes, signe et personnification de force, représentent dix rois et Etats naissant de la grande monarchie. La petite corne est un autre roi ou Etat qui se formera après les précédents. Ce

[1] Versets 19-27.

nouveau pouvoir renversera trois des Etats précédents et prononcera des paroles contre le Très-Haut. Il opprimera les saints. Il voudra changer les solennités et la loi. Son règne durera un temps, des temps (ou deux temps, deux étant le signe de la pluralité), la moitié d'un temps. C'est dire que ce règne aura une durée de trois ans et demi, soit une durée incomplète, le chiffre de la perfection étant sept, et trois et demi ne faisant que la moitié de sept. Immédiatement après sera établi le royaume qui ne doit point avoir de fin, c'est-à-dire le royaume messianique[1].

Nous comprenons, certes, que devant l'emblème d'un roi persécuteur on ait songé à Antiochus. Mais celui-ci mourait 164 ans avant Jésus-Christ. Son règne manque dès lors du contact supposé par le texte entre le pouvoir blasphémateur et le règne du Fils de Dieu. En échange, l'empire romain était debout, lorsque le Christ parut. C'est le royaume du Christ, spirituel d'abord, invisible, mais destiné à devenir plus tard visible à tous les yeux, qui a été le véritable héritier de l'empire romain, perpétué jusqu'à notre époque dans un certain nombre d'Etats s'inspirant de ses lois, de sa civilisation. Qui croit à l'accomplissement des prophéties préférera toujours l'explication par laquelle cette réalisation est sauvegardée. Une seule la met bien en évidence, en recourant à l'empire romain.

[1] Versets 13 et 14.

Autre considération qui ne sera pas plus favorable à l'identification de la petite corne avec le roi de Syrie. Je veux parler de la solennité du jugement exercé contre le monstre. Le tribunal qui s'assemble est le plus auguste. Et tandis que les autres animaux seront simplement dépouillés de leur puissance, qu'ils obtiennent ainsi une prolongation de vie dans une condition obscure, la quatrième bête est tuée, puis brûlée. Assurément cet appareil est mieux à sa place, s'il s'agit d'un persécuteur plus grand qu'Antiochus. Sans doute, il sera question dans le livre de Daniel d'Antiochus d'Epiphane. C'est au chapitre 8[1]. Dans ce chapitre, Antiochus est visiblement figuré par une petite corne, qui sort de l'une des quatre cornes du bouc venu de Javan, soit de la Grèce, patrie d'Alexandre. Mais qui ne voit la différence séparant les deux cornes du chapitre 7 et du chapitre 8? La première est née au milieu des dix cornes, sur la tête de la bête aux dents de fer : elle arrache trois cornes. La seconde naît du milieu de quatre cornes, de l'une de celles-ci, et sur la tête d'un bouc.

Il ne nous restera donc qu'à regarder la petite corne de notre chapitre comme une image de l'Antéchrist des derniers temps. Paul n'a-t-il pas dit expressément que « l'homme de péché, » « le fils de la perdition » doit précéder la venue du Seigneur de gloire? Ne voit-il pas cet homme de péché dans l'avenir[2]? L'Apocalypse n'a-t-elle pas sa Bête, sortie

[1] Verset 9-14. — [2] 2 Thes. 2 : 1-10.

elle aussi de la mer et réunissant quelques-uns des caractères de nos trois premiers animaux[1] ? Et la Bête de l'Apocalypse ne dépasse-t-elle pas en même temps ces trois animaux qu'elle résume, comme dans Daniel le quatrième animal dépasse les précédents? Il est à remarquer que les trois temps et demi, accordés au quatrième animal pour sa domination, forment, si l'on donne à un temps la valeur d'un an, un total de quarante-deux mois, ce qui dans l'Apocalypse est le règne de la Bête ou de l'Antéchrist[2]. Cette Bête de l'Apocalypse a, elle aussi, dix cornes. Et de même qu'elle se personnifie tout entière dans l'une de ses têtes qui sera la huitième, après avoir été l'une des sept[3], la quatrième Bête de Daniel se personifie dans la petite corne. On voit que nous ne manquons pas de motifs pour assimiler les deux monstres, pour voir en eux cet empire romain qui, une première fois remplacé par le royaume du Christ, le sera une seconde fois plus visiblement, alors qu'il aura refleuri dans un Etat moderne persécuteur.

Ainsi nous apercevons déjà dans Daniel le profil de l'Antéchrist attendu par Paul et par Jean. Et nous répétons ici que, d'après l'Apocalype, selon les vraisemblances, cet ennemi doit sortir des Etats marqués par le nombre rond dix, dans lesquels est divisé l'empire romain, lesquels continuent sa tradition. Il sera le chef d'un royaume qui en aura absorbé plusieurs autres.

[1] Apoc. 13; 19 : 11-21. — [2] Apoc. 11 : 2 ; 13 : 5; cf. Dan. 7 : 25. — [3] Apoc. 17 : 11.

Arrivons aux intuitions messianiques qui terminent la vision des quatre animaux.

Profondément attentif au spectacle qui se déroule devant lui, Daniel voit placer des trônes. Ils préparent la réunion d'un tribunal. Le pluriel implique qu'il y aura, à côté du juge suprême, d'autres juges. Ce sont les saints, sans doute tous ceux qui ont part, d'après l'Apocalypse[1] à la première résurrection. L'Ancien des jours s'assied. C'est le nom donné à l'être plein de majesté dans lequel l'Eternel apparaît. Il a des vêtements éblouissants de blancheur, comme le deviendront ceux de Jésus lors de la transfiguration. Nous avons là le signe de la sainteté. Le personnage a encore les cheveux blancs comme de la laine blanche; c'est le signe des siècles vécus, de l'éternité. Le trône sur lequel il s'assied ressemble à une flamme de feu, et les roues de ce trône sont des roues de feu ; ce feu est le signe de la puissance consumante, destructive et purifiante, mais aussi de la puissance régénératrice, excitante de l'Esprit de Dieu ; d'autre part, les roues font penser aux roues du chariot sur lequel se montre à Ezéchiel, au milieu des chérubins, une apparition de Dieu[2]. Quelques-uns des emblèmes employés caractériseront l'apparition du Christ à Jean au début de l'Apocalypse[3]. En appliquant à Jésus ces symboles, en particulier celui des cheveux blancs comme de la laine blanche, la vision de l'Apocalypse fait du Christ le Fils de Dieu,

[1] Apoc. 20 : 4; cf. Mat. 19 : 28. — [2] Ezéch. 1 : 4-28. — [3] Apoc. 1 : 12-16.

le premier-né de la création ainsi que l'appelle Paul, celui dont les origines remontent à l'éternité ainsi que le dit Michée. Un fleuve de feu, image de la vie ardente qui procède de Dieu, s'écoule dans Daniel du trône vers le monde. Mille milliers et dix mille milliers servent le grand roi : ce sont les intelligences célestes de toute dignité et de tout nom.

D'autres juges prennent place sur les trônes avoisinants, et des livres sont ouverts, livres de mémoire des actions humaines[1], représentant la toute science divine qui n'oublie rien. En vérité, pour la magnificence, cette description peut être rangée à côté de celle des séraphins dans Esaïe[2] et de celle des chérubins d'Ezéchiel. Elle manifeste, comme au reste les apparitions de Jéhovah sous l'ancienne alliance, l'intention de Dieu de se rapprocher un jour de l'homme. Elle prépare, elle prophétise l'union du divin et de l'humain en Jésus-Christ.

Le dernier acte de la vision, succédant à celui du jugement des animaux, nous mettra précisément en présence de la figure du Christ. Daniel aperçoit venant sur les nuées un fils de l'homme. Et les nuées sont dans l'Ancien Testament la demeure du Très-Haut, son marchepied[3]. La venue de ce fils de l'homme sur les nuées est la révélation de son origine divine, tandis que les traits humains à cause desquels il reçoit le nom de fils de l'homme révèlent son humanité.

[1] Apoc. 20 : 12. — [2] Esaïe 6; 1 : 4. — [3] Nah. 1 : 3.

Ce fils de l'homme a été envisagé par des critiques comme un être collectif, comme la désignation symbolique du peuple de Dieu. On l'identifie alors avec « les saints » dont il est parlé dans l'explication de l'ange [1]. Ainsi le serviteur de l'Eternel dans Esaïe a été assimilé par les mêmes critiques avec Israël. Impossible, quant à nous, de ne pas reconnaître dans ce fils de l'homme l'individualité que nous avons saluée déjà dans le serviteur de l'Eternel. Le personnage est donc simplement pour nous une personnalité. C'est le Messie si souvent présenté sous son aspect divin en même temps que sous un aspect humain.

En premier lieu, l'interprétation à laquelle nous souscrivons est la plus naturelle, la première qui se présente à l'esprit. Décisif est aussi pour nous l'exemple de Jésus qui emprunte à Daniel son titre de Fils de l'homme, qui se donne expressément devant Caïphe pour le Fils de l'homme appelé à descendre un jour sur les nuées du ciel [2]. Nous avons ici encore l'une des belles prophéties messianiques de l'Ancien Testament. L'Apocalypse y fait allusion ; dans la scène de la moisson et de la vendange, elle montre un Fils de l'homme, assis sur les nuées, présidant à ces œuvres, qui évidemment désigne le Christ. Le don d'un pouvoir universel fait, dans la vision de Daniel, à ce Fils de l'homme n'est pas pour contredire l'idée que nous avons devant nous une

[1] Dan. 7 : 21, 25. — [2] Mat. 26 : 64 ; Marc 13 : 26 ; 14 : 62 ; Luc 21 : 27 ; 22 : 69.

personnalité, le Davidide prédit de l'Ancien Testament, le Roi de gloire. « On lui donna, écrit Daniel, la domination, la gloire et le règne. Et tous les peuples, les nations et les hommes de toutes langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit [1]. »

Je veux bien que l'ange, dans l'interprétation finale [2], attribue le règne au peuple des saints. « Le règne, dit-il, la domination et la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux, seront donnés au peuple des saints du Très-Haut. Son règne est un règne éternel, et tous les dominateurs le serviront et lui obéiront. » L'expression n'a rien d'étonnant, même après le sens que nous avons donné à l'image du Fils de l'homme venant sur les nuées. Le peuple du Messie pourra très bien être appelé un peuple de rois, attendu qu'il partagera le règne de son chef, sans qu'il en résulte rien pour la signification naturelle des mots « un Fils de l'homme. »

Avant de quitter cette vision, remarquons encore le contraste existant entre les symboles employés pour désigner les empires terrestres et celui qui désigne le royaume de Dieu. Les premiers empires sont figurés par des bêtes, parce que, tout en étant des instruments providentiels, ils personnifient la cruauté, le despotisme, les puissances charnelles. Les civilisations antiques se sont surtout déve-

[1] Dan. 7 : 14. — [2] Verset 27.

loppées au souffle impur du prince de ce monde. En face de ces empires, destinés à reparaître dans le monstre apocalyptique de la Bête, la figure du Fils de l'homme apparaît comme un emblème de la supériorité du royaume fondé par lui et où fleurira la vraie humanité.

Nous n'avons pas à nous occuper longuement du chapitre 8. Il semble destiné à apporter de nouveaux détails sur l'empire médo-perse et celui d'Alexandre. Il est pour nous l'explication d'une partie de la vision précédente.

Ravi en esprit, vers la fin du gouvernement de Belschatsar, transporté par la vision à Suse, l'une des principales et plus anciennes villes de l'empire babylonien, Daniel aperçoit un bélier à deux cornes dont l'une est plus haute que l'autre et croît la dernière. Il est difficile de se méprendre sur ce bélier. L'ange Gabriel, chargé d'exposer au prophète la signification des symboles qu'il a sous les yeux, déclare que les deux cornes sont la Médie et la Perse. Le bélier figure donc l'empire médo-perse [1], représenté par l'ours se tenant sur un pied dans la vision des quatre animaux. La corne la plus forte et qui a crû la dernière est évidemment la Perse, comme elle était désignée dans la précédente vision par le pied levé de l'ours.

Le bélier est renversé par un jeune bouc qui arrive de l'occident en un seul bond. Le jeune bouc a

[1] Dan 8 : 19, 20.

une corne apparente au milieu du front; elle se brise lorsqu'il a montré sa puissance et donne naissance à quatre cornes. D'après l'ange, le bouc est le roi de Javan, ou de la monarchie grecque. Rappelons que le nom de Javan peut être rapproché, pour le son, de celui de l'Ionie, qui désignait la Grèce d'Asie. En tout cas, Javan est la Grèce, et la grande corne dès lors ne pourra désigner qu'Alexandre le Grand. Par conséquent les quatre cornes se trouvent désigner les quatre royautés entre lesquelles s'est partagé l'héritage d'Alexandre. Ne vous souvient-il pas devant ce bouc rapide, qui d'un saut franchit l'espace séparant la Grèce de la Perse, d'un léopard agile, ailé, la troisième bête de la vision des quatre animaux? Et les quatre cornes, dans lesquelles se divise la grande corne du bouc, ne rappellent-elles pas d'une manière frappante les quatre têtes du léopard?

De l'une de ces quatre cornes, de celle qui représente la Syrie, sort une petite corne. Elle s'élève avec arrogance jusqu'aux étoiles pour les faire tomber, c'est-à-dire jusqu'à l'armée de l'Eternel, jusqu'à ses saints pour les tourmenter et les avilir. Elle s'élève jusqu'au chef de l'armée, soit jusqu'à Dieu, pour renverser son culte, faire cesser le sacrifice, dévaster le sanctuaire.... A coup sûr nous sommes loin de la petite corne du chapitre précédent, issue d'un empire postérieur à l'empire grec, et dont les ravages s'étendent à toute la terre[1]. Antiochus Epiphane,

[1] Cf. Dan. 8 : 23.

dont il s'agit maintenant, a été surtout le persécuteur des Juifs. Il pilla Jérusalem, y fit couler le sang, profana le sanctuaire, y établit un autel dédié à Jupiter (« l'abomination de la désolation [1] »). Antiochus est assurément un précurseur de l'Antéchrist, mais il ne saurait être confondu avec l'Antéchrist dont parle le Nouveau Testament, qui est peint dans le chapitre précédent.

Au verset 14 de ce chapitre 8, Daniel a entendu dire que la persécution durera 2300 « soirs et matins, » cela peut s'entendre de 2300 jours faisant un peu plus de six ans et un peu moins de sept ans, le nombre de la perfection. Les « soirs et matins » peuvent aussi désigner les deux holocaustes du soir et du matin, ce qui donnerait seulement 1150 jours, soit un peu plus de trois ans. Dans l'un et dans l'autre cas le chiffre figuratif représenterait une durée imparfaite et inachevée comme trois ans et demi.

Nous sommes, avec le chapitre 9, transportés sous le règne de Darius le Mède, dans la première année. Cyrus n'a pas encore promulgué le décret du retour des Juifs et ne le promulguera que lorsque deux années seront accomplies. Daniel sait que les soixante-dix années de la prophétie de Jérémie [2], marquées par Dieu pour le temps de la durée de la dé-

[1] C'est le mot employé 1 Macch. 1 : 54, où le fait est raconté. La traduction des Septante de Dan. 9 : 27 renferme la même expression, tandis que l'original parle de l'abomination du désolateur ; cf. Dan. 11 : 31 ; 12 : 11 ; Mat. 24 : 15. — [2] Jér. 25 : 11.

portation approchent de leur terme. Et comme il n'aperçoit aucun signe précurseur de l'événement du retour de l'exil, il s'adresse à Dieu pour réclamer de sa puissance la libération d'Israël.

C'est à la prière que les hommes de Dieu ont toujours recours dans leurs incertitudes. La requête de Daniel est une longue confession des péchés du peuple, semblable à celles d'Esdras et de Néhémie [1].

Dans cette supplication, Daniel, comme Esdras et Néhémie, s'identifie avec le peuple, avec son péché. Il nous offre une belle image du souverain sacrificateur de la nouvelle alliance, de l'âme duquel monta un soupir incessant en faveur des pécheurs.

Dieu répond à cette prière. Ne répond-il pas toutours aux prières des hommes de Dieu de la Bible? L'ange Gabriel apporte un message au prophète qui a demandé, avec le rétablissement de Jérusalem, l'accomplissement des promesses messianiques, accompagnant d'ordinaire l'annonce du relèvement de Sion [2]. Daniel apprend alors que la rentrée d'Israël ne sera nullement, ainsi qu'il l'avait cru, le signal des bénédictions messianiques, mais qu'elle sera suivie de nouvelles tribulations. Soixante-dix semaines d'années s'écouleront jusqu'à l'expiation parfaite et la venue du règne de la justice. L'œuvre messianique elle-même débutera par une immolation de l'Oint de Dieu et une dévastation nouvelle du sanctuaire.

[1] Esdr. 9; Néh. 9. — [2] Dan. 9 : 17.

Voici la première partie du message qui est aussi sa portion la plus claire : « Soixante-dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur ta ville sainte, pour faire cesser les transgressions et mettre fin au péché, pour expier l'iniquité et amener la justice éternelle, pour sceller la vision et le prophète et pour oindre le Saint des Saints[1]. » Il s'agit ici de la Rédemption envisagée comme une purification du péché. D'autre part l'expression « oindre le Saint des Saints » peut ou bien désigner l'onction du sanctuaire, l'établissement d'un culte véritable animé de l'Esprit de Dieu, ou bien l'envoi du Messie qui sera le véritable Oint de l'Eternel. Le scellement de la vision du prophète est le sceau d'autorité mis sur eux par les événements qui accomplissent cette prédiction.

Daniel pensait que les soixante-dix ans annoncés par Jérémie pour la durée de la captivité étant presque écoulés, le signal de l'ouverture de l'ère messianique allait être donné. Et c'est soixante-dix semaines d'années ou soixante-dix fois sept ans qui devront encore s'écouler jusqu'à ce moment. L'importance du chiffre réside dans son caractère : c'est un produit de 7×7 et de 10, deux nombres sacrés. Le chiffre 70×7 indiqué par l'ange apparaît donc tout d'abord comme un chiffre symbolique, comme la figure de la perfection. L'année du jubilé revenait tous les 7 fois 7 ans, soit tous le 49 ans. L'ange an-

[1] Dan. 9 : 24.

nonce une plus grande année de jubilé, revenant au terme de 70 fois 7 ans ou de 490 ans.

Ne nous étonnons pas si ces 490 ans, nombre rond et figuratif, ont été quelque peu dépassés dans la réalité. Ils avaient pour but d'aviser Daniel de la longue durée qui le séparait de la venue du Messie, durée de près de 500 ans. En réalité, entre la première année de Darius et l'ère chrétienne on compte environ 538 ans. Le nombre de l'ange encore une fois était emblématique.

Telle est aussi la signification, nous l'avons vu, des trois ans et demi accordés dans Daniel au règne de l'Antéchrist. Ils supposent une période incomplète, inachevée, brisée sans avoir pu déployer ses effets.

La seconde partie du message précisera ce qui vient d'être dit. Elle entre dans des détails qui rendent la prophétie plus vivante mais ayant donné lieu à de nombreuses discussions. Nous nous arrêtons sur les premières phrases d'où dépend la signification générale du reste du chapitre. « Depuis le moment où la parole a annoncé que Jérusalem sera rebâtie jusqu'à celui où un chef sera oint, il y a sept semaines, dans soixante-deux semaines, les places et les fossés seront rétablis, mais en des temps fâcheux. Après les soixante-deux semaines un oint sera retranché, et il n'aura pas de successeur.... Le peuple d'un chef qui viendra détruira la ville.... Il fera une solide alliance avec plusieurs pendant une semaine[1].... »

[1] Dan. 9 : 25, 26.

L'ange divise ici le chiffre 70 en trois parties : 7 semaines d'années ; puis 62 semaines ; enfin 1 semaine ; soit 49 ans, 434 ans et 7 ans. La seconde période, celle des 62 semaines, marque la reconstruction de la ville, au milieu de temps fâcheux ; la première période, celle des 7 semaines, est dès lors vraisemblablement une période de préparation à cette reconstruction. La dernière période, qui voit un oint retranché et sans successeur, évoque naturellement pour le croyant la période du ministère de Jésus-Christ et de sa mort.

Jésus-Christ serait donc le second oint dont il est question dans ce chapitre. Reste à savoir qui est le premier oint. La traduction suivie par nous l'a placé après les sept premières semaines : nous lisions, en effet, tout à l'heure : « Depuis le moment où la parole a annoncé que Jérusalem sera rebâtie jusqu'à celui où un chef sera oint, il y a sept semaines.... » D'après l'interprétation traditionnelle, cet oint-chef serait Esdras ou même Néhémie, qui s'employèrent à la réforme du peuple, au relèvement de Jérusalem. On a objecté que ce nom « chef qui sera oint » suppose une autorité plus grande que celle des deux hommes mentionnés plus haut.

Et il suffirait, nous dit-on, de changer la ponctuation de ce passage, pour que le premier oint représente le même personnage que le second, que l'oint retranché et immolé. Or la ponctuation dans le texte hébreu est une œuvre bien postérieure à la composition des livres ; elle date de la seconde moitié

des dix premiers siècles de notre ère. L'idée d'une petite modification à apporter à la ponctuation n'a donc rien de bien révolutionnaire. Par un léger changement on peut joindre les soixante-deux semaines aux sept et lire le texte de la manière suivante : « Depuis le moment où la parole a annoncé que Jérusalem sera rebâtie, jusqu'à celui où un chef sera oint, il y a sept semaines, soixante-deux semaines; les places et les fossés seront rebâtis en des temps fâcheux. » Il s'agirait d'aditionner les sept semaines et les soixante-deux semaines, ce qui donne soixante-neuf semaines. La durée indiquée de la sorte serait assez longue pour nous transporter jusqu'aux jours de la venue du Christ sur la terre.

Cette interprétation, admise par *La Bible annotée* [1], fut, croyons-nous, déjà celle de Bossuet en son *Discours sur l'histoire universelle*. Bossuet s'exprime ainsi à propos de Daniel : « Le Christ doit faire sa charge et paraître comme conducteur du peuple, après soixante-neuf semaines. Après soixante-neuf semaines (car le prophète le répète encore) le Christ doit être mis à mort [2]. »

On dira pourquoi ne pas écrire uniment soixante-neuf semaines, au lieu de sept semaines, soixante-deux semaines. Tout en embrassant ensemble une période unique, les deux chiffres servent à distinguer deux moments inégaux de cette période :

[1] Les prophètes II, p. 309, note. — [2] *Discours sur l'histoire universelle* ; David, les rois et les prophètes.

la préparation du relèvement, puis le relèvement de Jérusalem. Comme les chiffres sont emblématiques, il importe assez peu qu'ils ne répondent qu'imparfaitement à la durée exacte des moments. Il suffit qu'ils en donnent une idée.

Examinons maintenant l'interprétation de ceux qui nient toute prédiction particulière. Ils voient en Daniel un contemporain des Macchabees, racontant le présent sous une forme prophétique. Quelques-uns accordent parfois qu'à ses récits, déguisés en prophéties, l'auteur a joint des traits messianiques. Parmi les traits messianiques, ils rangeront la première portion du message, aboutissant à l'expiation du péché et à l'onction du Saint des Saints. Elle démontrerait, selon eux, que l'écrivain attendait l'ère messianique aussitôt après le règne d'Antiochus. Car il serait question d'Antiochus dans les détails de la seconde partie. Cyrus serait le chef oint au bout des sept semaines d'années, nommées d'abord dans le texte. Afin d'obtenir les quarante-neuf ans indiqués par les sept semaines, on voit dans « la parole qui a annoncé que Jérusalem sera rebâtie » une prophétie antérieure de Jérémie[1], que l'on fixe à 588, de façon à avoir l'avènement de Cyrus une cinquantaine d'années plus tard. La monarchie méd-perse est en effet fondée en 538. Les soixante-deux semaines, qui, dans cette opinion, doivent être séparées des sept semaines précédentes, correspon-

[1] Jér. 30 : 18; 31 : 38.

draient à la durée intervenant entre Cyrus et la mort d'Antiochus en 164. Et l'oint retranché serait le souverain sacrificateur Onias, destitué d'abord par Antiochus, puis assassiné à Antioche à la suite des intrigues de son successeur Ménélas.

D'une manière générale on ne voit guère l'utilité d'une telle peinture. A quoi bon, si nous avons une histoire bien connue de l'auteur, répétée sous la forme d'une prophétie, ne pas nous livrer les dates exactes? Or, soixante-deux semaines d'années font un total de 434 ans, et il n'y a, du retour de l'exil, après l'avènement de Cyrus, en 536, jusqu'à la mort d'Antiochus en 164, que 372 ans.

Le chapitre se termine par l'annonce d'une nouvelle calamité qui fondra sur Jérusalem rebâtie. Nous avons donné déjà quelques mots de cette fin, la voici plus complète : « Le peuple d'un chef qui viendra détruira la ville et le sanctuaire.... Il fera une solide alliance avec plusieurs pendant une semaine, et durant la moitié de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'offrande; le dévastateur commettra les choses les plus abominables, jusqu'à ce que la ruine et ce qui a été résolu fondent sur le dévastateur[1]. » Nous croyons que la destruction annoncée de la ville et de son temple est la prophétie de la ruine de Jérusalem, le châtiment qui fut en rapport étroit avec l'immolation du Messie, que nous avons vue représentée par l'« oint retranché. » Le peuple auquel il est fait allu-

[1] Dan. 9 : 26, 27.

sion serait donc le peuple romain, le peuple déjà désigné pour nous dans la quatrième monarchie. Le chef qui viendra à la tête de ce peuple serait le général romain auquel était réservée la conquête de la ville sainte et qui fut Titus.

Si l'on change au verset 27 le sujet logique par le « Il » du commencement : « Il fera une solide alliance avec plusieurs pendant une semaine... » si l'on voit dans ce « Il » non pas le peuple romain, mais le Messie dont il a été parlé, ce qui est loisible, il s'agirait, dans l'alliance en question, de la fondation de l'Eglise juive après la Pentecôte. La cessation du sacrifice mentionnée ensuite en ces termes : « Durant la moitié de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'offrande... » s'appliquerait, dans cette supposition, à l'abolition du rituel cérémonial, lequel n'a plus de raison d'être depuis la croix et a été véritablement mis de côté par elle. Cette semaine, on le comprend, rentrerait ainsi dans les soixante-dix semaines annoncées, et en formerait la dernière période.

Mais le « Il » peut faire penser aussi au chef des Romains lesquels trouvèrent un appui, « une solide alliance » auprès des Juifs apostats, et avec eux furent les auteurs de l'incendie du temple, de la ruine du culte. Avec cette interprétation, nous aurions à pousser la semaine jusqu'à l'an 70 de notre ère, ce qui paraît excessif, même pour un nombre plus symbolique qu'exact.

Il en est qui voient encore dans le « Il » Antiochus

Epiphane, et songent à d'autres Juifs apostats par lesquels il fut également soutenu. Ici « la moitié de la semaine » désigne le temps pendant lequel le sacrifice fut réellement supprimé à Jérusalem[1], pour une durée de trois ans. Et la semaine à laquelle appartiendrait cette « moitié » se terminerait dans la pensée de l'auteur par la mort d'Antiochus, qui pour l'auteur aurait donné le signal de l'apparition immédiate du Messie.

De toutes ces opinions, celle qui applique le « Il » au Messie soulève le moins de difficultés. C'est elle que nous adoptons.

Le morceau s'achève par l'annonce de la destruction entière du destructeur, soit de l'écrasement des Romains déjà désignés au verset 26 comme le peuple qui viendra détruire la ville. Mais une autre traduction[2] est possible. Et elle dit justement le contraire, puisqu'elle parle de la destruction qui achèvera la désolation du désolé, c'est-à-dire des Juifs. Nous ne nous prononçons pas entre ces deux traductions opposées.

A notre point de vue la quatrième monarchie reparaît donc dans le chapitre 9. On y retrouve aussi la grande tradition spiritualiste des prophètes sur le salut qui sera une alliance nouvelle, avec un culte nouveau et un souverain sacrificateur nouveau. Ce chapitre nous a encore montré le Messie immolé. Nous songions en le lisant au 53e d'Esaïe, à d'autres

[1] Cf. Dan. 8 : 14. — [2] Version de Lausanne, *La Sainte Bible*. (Georges Bridel.)

passages de l'Ancien Testament[1]. Surtout nous apprenons par ce chapitre précieux que le retour de l'exil ne coïncidera point avec l'accomplissement suprême des promesses messianiques. Soixante-dix semaines d'années s'écouleront encore avant qu'elles commencent à se réaliser, et cela par l'expiation après laquelle soupire la prophétie. Bien plus, Jérusalem rebâtie sera une fois encore ruinée, son temple profané.

Ezéchiel avait déjà annoncé qu'il y aurait un intervalle entre le retour de la captivité et le Messie. Israël, en sortant de Babylone, d'après Ezéchiel, devait être mené au désert des peuples pour être jugé[2]. C'est ainsi que, chez les voyants les promesses glorieuses, bienfaisantes, alternent avec les perspectives douloureuses.

On pourrait s'étonner du silence gardé par Daniel sur le retour de son peuple dans la terre promise, alors que celui-ci a été si souvent célébré par les prédécesseurs de notre prophète. Le silence en question s'explique précisément par la révélation du chapitre 9, concernant les malheurs encore réservés à Jérusalem. Il s'explique, parce que les glorieuses images d'une restauration, multipliées par les prophètes, s'appliquent en réalité à un autre retour que celui de Zorobabel, d'Esdras et de Néhémie.

Il faut enfin se souvenir que le livre de Daniel n'a pas été composé par ce dernier, qu'il est formé de

[1] Ps. 32 : 1, 2 ; Ezéch. 16 : 62 ; 39 : 29 ; Jér. 31 : 31-48 ; 32 : 38-42 ; Zach. 13 : 1. — [2] Ezéch. 20 : 35-44.

récits brefs, conservés par la tradition orale ou mis séparément par écrit par Daniel.

Une révélation toute nouvelle remplit les trois derniers chapitres. Elle concerne les rapports particuliers de la Syrie et de l'Egypte, ces deux Etats issus de la monarchie d'Alexandre, avec lesquels Israël sera en relations. Elle se termine par une promesse de résurrection qui mérite d'être relevée.

Nous sommes à la troisième année de Cyrus. Le convoi des exilés est rentré depuis deux ans dans la patrie, sous la conduite de Zorobabel. Daniel a passé trois semaines dans le deuil, dans le jeûne, peut-être à cause des mauvaises nouvelles reçues de Jérusalem, où la construction du temple était, à ce que nous savons, entravée. A la fin de ce jeûne, accompagné évidemment de prières, le serviteur de Dieu reçoit une vision merveilleuse. Un être céleste, rempli de majesté, lui apparaît. Serait-ce le même qui, du milieu du fleuve Oulaï, avait ordonné à Gabriel d'expliquer à Daniel la vision du bouc et du bélier? C'est en tout cas un ange supérieur en dignité aux autres anges, un archange. Le divin messager contemplé ici par Daniel est parfois identifié avec l'ange de l'Eternel, en qui, nous l'avons dit, l'on a cru voir parfois une apparition fugitive du Fils de Dieu. On se souvient que nous avons parlé de cet ange à propos du personnage qui accompagne les trois jeunes hommes dans la fournaise. L'impression produite sur le prophète est celle d'une profonde terreur, plus grande que la terreur laissée naguère par

la vision de Gabriel[1]. Daniel appelle cette vision une grande vision[2]. Et certes, il est éminent, quel qu'il soit, l'être divin qui s'est montré au prophète, le corps rayonnant d'une lumière de topaze, ayant sur les reins une ceinture d'or, le visage reluisant comme la flamme de l'éclair, les yeux brillants comme du feu, les pieds comme de l'airain poli, la voix semblable à la rumeur d'une grande foule. Aussi le Fils de Dieu pourra-t-il apparaître à Jean au commencement de l'Apocalypse sous les mêmes traits. Notons au passage cette visite comme l'un des types de la venue du Christ glorifié au dernier jour.

Invité à se tenir debout, Daniel le fait en tremblant. Il apprend de son interlocuteur divin que, si celui-ci le console seulement maintenant, c'est qu'il a dû combattre le chef du royaume perse qui résistait à ses desseins. Michaël (qui est comme Dieu) ou l'archange Michel l'a aidé. Cela veut dire que des desseins peu bienveillants menaçaient Israël de la part des rois de Perse, mais que ces projets ont disparu. Il semble résulter de ce passage que l'archange Michel est le protecteur des saints du peuple de Dieu[3].

Le toucher d'un ange ayant l'aspect d'un fils des hommes, c'est-à-dire sans doute un aspect moins majestueux que le précédent ange, raffermit peu à peu Daniel. Et il entend avec calme le reste de la communication. L'ange supérieur, aidé de Michel,

[1] Dan. 8 : 17. — [2] Dan. 10: 8. — [3] Jude 9; Apoc. 12 : 7.

combat pour Israël auprès des rois de Perse et auprès du chef de Javan ou de l'empire grec. Cette pensée sera propre à encourager Daniel, ainsi que ses compatriotes rentrés dans leur pays, exposés à diverses tribulations.

C'est à ce moment que commence une prédiction sans analogie dans la Bible (10 : 20-11 : 45). Après un court résumé de la lutte de la Perse et de la Grèce d'Alexandre, citant la division de celle-ci en quatre Etats, l'ange se met à décrire dans toutes ses péripéties le conflit prolongé de l'Egypte et de la Syrie, des Ptolémées, princes de l'Egypte, et des Séleucides, princes de la Syrie. Le roi d'Egypte porte le titre de roi du midi, celui de Syrie de roi du septentrion, et ces noms s'expliquent par la position des pays de ces rois relativement à la Terre-Sainte. Les alliances, les mariages, les violences, les perfidies, les rencontres de ces souverains vont être si minutieusement, si exactement notées, que le récit a toute la valeur d'un manuel d'histoire. Et les détails augmenteront à partir du verset 21 du chapitre 11, lorsque nous serons arrivés à l'avènement d'Antiochus IV, surnommé Epiphane, l'illustre. On nous parle de ses campagnes contre l'Egypte [1], de ses entreprises hostiles contre Israël [2], de sa profanation du sanctuaire où il plaça une idole de Jupiter, l'abomination de la désolation [3] ou du dévastateur, de la révolte des Macchabées. On nous dit l'impiété d'Antiochus

[1] Verset 21-28. — [2] Verset 28-35. — [3] Verset 31.

non seulement contre Jéhovah, mais contre tous les dieux, ceux de ses pères, les dieux du ciel. On nous annonce qu'il honorera une seule divinité, celle des forteresses, Jupiter Capitolin, qu'il servit en effet et dont il protégea les adorateurs. Enfin l'écrivain mentionne les dernières expéditions d'Antiochus, pour ne s'arrêter qu'à sa ruine[1].

Si l'on considère que plusieurs des événements rapportés furent sans influence sur Israël, si en outre l'on remarque qu'aucune prédiction ni de l'ancienne ni de la nouvelle alliance n'approche même de loin de ce répertoire de péripéties diverses contenu dans le chapitre 11, on se demandera peut-être : « Ne sommes-nous pas en présence d'un remaniement de la prophétie de Daniel? »

Ceux qui accueilleront l'idée d'un remaniement pourront l'attribuer au rédacteur de l'ouvrage, lequel se serait servi de petits écrits de Daniel, ou à un écrivain plus récent encore ayant ajouté des surcharges au livre.

Nous rappellerons toutefois que Dieu, qui décrète l'accomplissement de certains actes dans la vie des peuples et dans celle des individus a pu, tout en respectant sur d'autres points la liberté des auteurs du chapitre 11, décider la réalisation du programme des faits qui leur sont attribués. En ce cas, il y aurait eu, en nombre de domaines où l'homme, d'habitude, se croit libre, restriction du libre arbitre

[1] Verset 32 et suivant. — [2] Verset 45.

des personnages, prédestination momentanée, limitée sans doute, mais prédestination. Disons qu'à notre sens on exagère fort de nos jours l'état de liberté des personnages de l'histoire : ils ont à certains moments la faculté de choisir leur voie, mais non point toujours. Or il suffit qu'ils aient pu parfois la choisir, pour qu'ils soient responsables, jusqu'au bout, du chemin où ils marchent. Ces réflexions sur les limites ordinaires de la liberté des personnages historiques pourraient, croyons-nous, être appliquées à tous.

A la rigueur, il ne serait donc pas absolument impossible d'admettre l'authenticité de la prédiction si détaillée, si exceptionnelle du chapitre 11.

Dans l'alternative d'une surcharge nous garderions en tout cas une annonce primitive, très brève, faite à Daniel, écrite par lui, des luttes qui seront soutenues par les deux États de la quatrième monarchie, et aboutissant à la prédiction d'un prince impie et blasphémateur. Tel serait le message original fourni par Daniel et qui dans la suite aurait été amplifié. Nous envisageons, à quelque supposition qu'on s'arrête, le prince impie, qui est certainement Antiochus, comme un type de l'Antéchrist. C'est ce qui nous expliquera la finale du chapitre 12.

Celle-ci nous met en présence d'une intervention de Micaël ou Michel, « le grand chef, le défenseur des enfants de son peuple. » L'exploit de Michel sera, nous dit-on, suivi d'une époque de détresse comme il n'y en a pas eu depuis que les nations

existent. Mais les fidèles seront épargnés. Et leur délivrance s'accompagnera d'une résurrection : « En ce temps-là, est-il ajouté, ceux de son peuple qui seront trouvés inscrits dans le livre seront sauvés. Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle. Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles à toujours et à perpétuité[1]. »

Un reste seul du peuple de Dieu sera sauvé dans les derniers jours de l'humanité; de même un reste seul devait revenir de la captivité. La résurrection, prédite pour les fidèles avait déjà été rencontrée dans Esaïe[2]. Mais il est question aussi dans notre passage d'une résurrection pour la condamnation, ce dont n'avait point parlé Esaïe. On sait qu'elle sera annoncée par Jésus et les apôtres[3]. A la tête de la cohorte des ressuscités se placeront ceux qui auront été intelligents et qui en auront amené d'autres à la connaissance de la vérité : docteurs, prédicateurs, missionnaires, instituteurs et parents. Ils brilleront comme la splendeur de l'étendue et comme les étoiles du ciel. Jésus s'inspire de cette parole quand, à la fin de la parabole de l'ivraie, il s'écrie : « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père[4]. » Mais seule la résurrection d'Israé-

[1] Dan. 12 : 1-3. — [2] Esaïe 26 : 19-21. — [3] Jean 5 : 29; Act. 24 : 15. — [4] Mat. 13 : 43.

lites, fidèles ou méchants, est ici annoncée. Il n'est point parlé de la résurrection générale des hommes. Nous présumons que le message céleste fait allusion, en parlant de ceux qui se réveilleront pour la vie éternelle, à la première résurrection, à laquelle participeront les martyrs, qui est placée au début du millénium par l'Apocalypse. Daniel aurait été poussé par une antithèse naturelle, à joindre à ce premier réveil des bons celui des méchants qui n'aura lieu que plus tard à la résurrection générale. Nous aurions donc là une de ces intuitions rapides qui unissent des événements séparés par des siècles. La même phrase contiendrait deux résurrections, entre lesquelles s'écoule un fort long intervalle.

La conclusion du message est une indication sur le temps où s'accompliront ces choses. Daniel a vu deux anges : un ange inférieur et un ange supérieur. L'inférieur demande au supérieur : « Quand sera la fin de ces prodiges? » A cette question, il sera répondu par des chiffres symboliques, s'appliquant d'abord, croyons-nous, aux persécutions d'Antiochus, mais ensuite aussi à celles de l'Antéchrist futur des derniers temps[1].

L'ange jure — remarquez ce serment — que la durée de la persécution sera d'un temps, des temps, une moitié de temps, c'est-à-dire une durée incomplète. Nous reconnaissons ici les trois ans et demi déjà rencontrés, et s'appliquant naguère à l'Anté-

[1] Dan. 12 : 5, 6.

christ[1]. Quand la force du peuple sera entièrement brisée, alors viendra le secours. Puis deux dates sont encore données par l'ange : celle de 1290, celle de 1335 jours. Les 1290 jours s'écouleront depuis le temps où cessera le sacrifice perpétuel jusqu'à l'abomination de la dévastation. Si trois ans et demi représentaient 1260 jours, 1290 jours figureront trois ans et sept mois, soit un mois de plus; c'est un pas de plus vers la délivrance, ce sont les 1260 jours précédents, mais prolongés jusqu'au moment où commence à luire le relèvement. Comme nous appliquons d'abord la persécution du verset 7, durant trois ans et demi et où l'on voit la force du peuple entièrement brisée, à Antiochus Epiphane, nous pensons que les 1290 jours renfermant un mois de plus doivent conduire jusqu'aux premières victoires des Macchabées. La seconde date de 1335 jours est annoncée en ces mots : « Heureux celui qui attendra et qui arrivera jusqu'à 1335 jours[2]. » C'est une annonce joyeuse. Et, puisque 1335 jours contiennent encore 45 jours de plus que les 1290 précédents, nous sommes assez vraisemblablement amenés au moment du triomphe complet des Macchabées, alors que la paix fut conclue avec les Juifs par le successeur d'Antiochus.

On voit que, tandis que les 1260 jours sont ici l'image d'une durée inachevée, c'est-à-dire de la tyrannie d'Antiochus, les deux nombres suivants :

[1] Dan. 7 : 25. — [2] Dan. 12 : 12.

1290 et 1335 jours sont les signes des progrès de la cause désormais victorieuse des Juifs persécutés. Remarquons qu'au chapitre 8, verset 14, la tyrannie d'Antiochus avait été symbolisée par un autre chiffre que 1260 jours, soit par 2300 soirs et matins. Ce dernier chiffre a la même signification. Si on l'entend de 2300 jours pleins, faisant un peu plus de six ans, il représentera l'aspiration vaine à la perfection qui serait figurée par sept ans. Si on l'entend, ce que nous préférons, de 1150 jours pleins, il représente une durée bien plus inachevée encore que 1260 jours.

Quelqu'un demandera peut-être pourquoi nous attribuons à Antiochus la persécution du chapitre 12, notre dernier chapitre. C'est lui qui, sans conteste, au chapitre précédent, avait fait cesser « le sacrifice perpétuel, » « dressé l'abomination[1]. » La même expression avait d'ailleurs été employée à propos du même Antiochus au chapitre 8[2]. Il ne saurait donc être fait abstraction de lui dans une finale aussi voisine, ramenant des expressions caractéristiques.

Après cela, Antiochus, étant un précurseur de l'Antéchrist des derniers temps, les chiffres symboliques de Daniel peuvent avec la même vérité s'appliquer au règne du suprême ennemi du Très-Haut.

La loi des types régit la prophétie non seulement dans ses perspectives lumineuses, mais encore dans ses ouvertures sombres sur l'avenir. Ce n'est pas seulement le Christ qui a des précurseurs, qui en a

[1] Dan. 11 : 31; cf. 12 : 11. — [2] Dan. 8 : 11, 12.

un en particulier en David; l'Antéchrist a le sien dans Antiochus Epiphane.

Pour nous, le plus remarquable morceau du livre de Daniel est le tableau du chapitre 7, où l'on voit le Messie venir sur les nuées du ciel comme un Fils de l'homme. Cette vision montre à la fois le Christ dans sa divinité et dans son humanité. Finalement, elle nous le fait voir roi de toute la terre, même des nations idolâtres, servi par tous les peuples et dans toutes les langues[1]. Relevons aussi la place donnée dans les prophéties de Daniel à l'hostilité des puissances de ce monde[2]. Mais, tout en contemplant la force de cette opposition, le prophète la voit brisée. C'est des visions de Daniel que se rapproche le plus la grand vision finale de l'Apocalypse.

[1] Verset 14. — [2] Dan. 7 : 19-26; 8 : 9-12, 23, 24; 11 : 28-40; 12 : 1.

CHAPITRE II

Les prophètes du retour.

L'époque d'Esdras et de Néhémie.

Les victoires de Cyrus avaient dû exciter un ardent intérêt chez les Juifs en exil. Ils saluaient dans le conquérant l'instrument providentiel, destiné à briser le joug de Babylone, un défenseur attendu et promis. La religion des Perses, sorte de dualisme, était d'ailleurs comme celle de Jéhovah, fort opposée à l'idolâtrie, et devait faire naître une certaine sympathie chez les Israélites, en même temps que prédisposer Cyrus à la bienveillance. Le rôle joué par Daniel à la cour de Babylone ne fut sans doute point étranger à la décision clémente de ce prince. Aussi deux ans après la prise de Babylone, en 536, Cyrus publiait-il un édit accordant aux Israélites la permission de rentrer dans leur pays et de reconstruire le temple de Jérusalem. Les termes de l'arrêté[1] de Cyrus laissent supposer qu'il considérait la divinité adorée par les Juifs comme une autre appellation de celle qu'il adorait lui-même, Ormuzd. Un gouverneur Zorobabel ou Scheschbatsar, de sang royal, fut

[1] Esdr. 1 : 2-4.

nommé [1]. L'exode s'accomplit sous sa direction. Les Juifs rentrèrent dans leur pays en plusieurs groupes, au nombre total de 40 à 50000 hommes : on comptait sans doute ceux-ci à partir de l'âge de douze ans. Nous croyons qu'avec les femmes et les enfants la colonie nouvelle pouvait compter au moins 150 000 personnes. C'est un joli chiffre [2].

Les exilés n'étaient pas revenus à vide. Le trésor de Babylone s'était ouvert pour eux, et on leur avait remis les vases emportées par les Chaldéens, lors du pillage du temple : 5400 ustensiles, consistant surtout en vases d'or et d'argent, étaient rapportés par les voyageurs [3].

Le peuple qui revenait était un autre peuple que celui qui était parti, un peuple doué d'instincts nouveaux. A l'étranger, les Israélites avaient pris d'une part le goût du commerce, de la colonisation. Vous ne les voyez plus désormais voués exclusivement à l'agriculture et sédentaires comme du passé. Ils essaimeront au travers du monde, y créeront des prosélytes, prépareront l'initiation des païens au monothéisme. D'autre part ces Juifs ont le sentiment national plus développé que jamais. Ayant perdu leur indépendance, ils tendront d'autant plus jalousement à garder leur caractère propre.

Leur long contact avec l'idolâtrie, pendant près de deux générations, avait à jamais guéri les Hé-

[1] La comparaison d'Esdr. 5 : 2 et 5 : 16 montre que les deux noms désignent la même personne, le constructeur du temple. — [2] Esdr. 2 : 64; Néh. 7 : 66. — [3] Esdr. 1 : 8-11.

breux de leur penchant pour elle. Ils rentrèrent dans leur pays décidés à s'attacher au service de Jéhovah. Ils voyaient désormais dans leur culte la garantie de leur durée comme peuple.

Ces sentiments ne se développèrent sans doute que peu à peu. Ils aboutirent à donner à la race élue cette physionomie qui la distingue au temps de Jésus, qui la fera différer sensiblement de l'ancienne race. A l'époque de l'Evangile toute la nation sera livrée à une attente messianique, ainsi que nous le dirons plus loin. Cette attente, autrefois nourrie par les prophètes presque seuls, sera devenue partie de l'âme juive. Et les aspirations nouvelles emportées de l'exil auront contribué à tourner les esprits de ce côté.

Israël aura lu et relu les écrits de ses voyants, dont les espérances cessent d'être confinées dans un petit cercle. Le Pentateuque, la collection des Psaumes, partageront avec les prophètes et les autres écrits de l'Ancien Testament le respect de tous. Du même coup cependant Israël sera devenu formaliste, attaché à la lettre de ses anciens écrits. L'influence des scribes, des pharisiens se sera affirmée, avec celle des synagogues. Il est clair que l'oppression d'Antiochus Ephiphane, la lutte des Macchabées donneront au Juif de l'époque de l'Evangile l'ardeur qui le distingue. Mais vous constatez déjà chez celui-ci, au retour de l'exil, le germe des principales dispositions que nous venons de signaler.

L'institution des synagogues date probablement

de la captivité. Pendant son séjour à l'étranger, Israël avait dû forcément se créer des lieux de rassemblement et de culte. Nous attribuons à l'époque d'Esdras la rédaction définitive du Pentateuque sous sa forme actuelle. Selon une tradition citée dans le second livre des Macchabées [1], ce serait Néhémie qui aurait formé le Canon des prophètes. Le retour de l'exil est donc, selon toute apparence, une période de classement pour les écrits sacrés déjà existant.

Les prophètes qui parlent à cette époque ont dès lors aussi des préoccupations nouvelles. Malachie, le dernier d'entre eux, luttera déjà contre le pharisaïsme. Aggée et Zacharie ont en revanche à exciter le zèle qui tiédit devant les premiers obstacles.

Bon nombre de Juifs s'étaient attendus sans doute à un accomplissement littéral des prophéties de la seconde partie d'Esaïe. Elles semblent faire du retour de la captivité le début et l'image d'une ère de gloire, de miracles sans nombre. Les lecteurs voulaient voir se réaliser immédiatement ce qui ne s'est accompli qu'aux jours de l'Evangile. De la meilleure foi du monde, ils se trompaient sur les temps et les époques.

L'enthousiasme des émigrés revenus de la Babylonie s'était maintenu quelque temps encore après leur arrivée en Palestine. Dès la première année, l'antique autel des holocaustes avait été relevé sur

[1] 2 Mac. 2 : 13.

un ancien emplacement, et les sacrifices avaient recommencé[1]. La seconde année, on se mit à rebâtir le temple. Les fondements furent solennellement posés devant le peuple assemblé, au son des trompettes et des cymbales, des cantiques, au milieu de la joie générale.

Les Samaritains voulurent participer à l'entreprise. Ils descendaient, comme l'on sait, de colons idolâtres venus de Cutha, d'Arva, de Hamath, de Sépharvaïm, implantés dans les montagnes d'Ephraïm par les successeurs de Sargon. Ces populations associaient le nom de Jéhovah, envisagé par elle comme le dieu du pays, à leur dieu Nergal, à Adrammélec et Anammélec[2]. On comprend qu'ils voulussent participer à la restauration de Jéhovah, puisqu'ils prétendaient honorer ce dernier et plaçaient son nom à côté de leurs idoles. La colonie juive se refusa avec horreur à cette alliance avec les populations païennes. De là l'hostilité de ces dernières.

Elles se mirent à décourager le peuple par des menaces, gagnèrent à prix d'argent des conseillers de Cyrus, pour obtenir qu'il fît cesser les travaux et réussirent à interrompre ceux-ci jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe[3]. La suspension de l'ouvrage doit avoir duré 14 ou 15 ans, puisqu'il faut tenir compte, après Cyrus, des règnes de Cambyse, de Smerdis.

Mais la deuxième année de Darius, fils d'Hys-

[1] Esd. 3 : 3. — [2] 2 Rois 17 : 24, 41. — [3] Esd. 4 : 5; 4 : 24.

taspe, il y eut un réveil de l'esprit prophétique. Aggée et Zacharie adressèrent au peuple des reproches, des exhortations. Et celui-ci se remit à l'œuvre.

Le supérieur de Zorobabel, satrape de la province de Syrie, nommé Thathnaï, ayant appris ce qui se passait, vint à Jérusalem pour savoir de quel droit les Hébreux rebâtissaient leur temple. On lui parla de l'édit de Cyrus. Thathnaï était plutôt bienveillant pour les Juifs. Il n'ordonna pas l'arrêt des travaux. Mais, n'ayant pas connaissance du décret de Cyrus, il envoya un mémoire à son souverain pour qu'on fît des recherches sur l'existence de cette ordonnance. Ainsi fut fait. L'édit fut retrouvé dans les archives d'Achméta (Ecbatane). Darius commanda qu'on accordât aux Juifs toutes les facilités nécessaires. La construction fut reprise avec vigueur, et la sixième année du règne de Darius, en 515, la nouvelle maison de Dieu était achevée [1].

Elle n'égalait pas la magnificence de l'ancienne [2], soit qu'on eût employé des matériaux inférieurs, soit qu'on se fût tenu bien au-dessous des dimensions fixées comme maximum par l'édit de Cyrus et qui dépassaient en réalité pour la hauteur et la largeur les mesures du temple de Salomon [3]. Le saint des saints était resté vide, l'arche de l'alliance ayant disparu lors de la destruction du temple. Une légende voulait qu'elle eût été mise en sûreté par le

[1] Esd. 6 : 15. — [2] Esd. 3 : 12 ; cf. Zach. 4 : 10. — [3] Esd. 6 : 3-5 ; cf. 1 Rois 6 : 2 et suiv.

prophète Jérémie dans une caverne du mont Nebo et qu'on n'eût pu ensuite découvrir le lieu de sa retraite.

Cinquante ans se sont écoulés depuis le retour. Xerxès Ier, l'Assuérus du livre d'Esdras, a succédé à Darius, fils d'Hystape, puis Artaxerxès Ier Longue-Main. A Zorobabel auront succédé sans doute dans le gouvernement du peuple le grand-prêtre Josué, puis son fils Jojakim [1]. Les Samaritains ont recommencé leurs intrigues [2]. Et ils ont réveillé les craintes de Juda, qui tend plus ou moins la main aux idolâtres en s'alliant à eux par des mariages. Mais la septième année d'Artaxerxès, le scribe Esdras, avec l'autorisation royale, conduisait en Judée une nouvelle colonie d'exilés, forte de 2000 familles. Esdras sera le réformateur de la colonie. Il amènera le peuple à la répudiation des épouses païennes [3]. On se remet à relever les murailles. Et c'est à ce moment sans doute que se place la dénonciation, citée dans le livre d'Esdras, à propos de ce qui se passait sous Zorobabel, dans le but probable de nous donner un exemple des procédés dont les Juifs eurent à souffrir dès leur retour immédiat [4]. Le roi défendit aux Juifs d'élever des remparts autour de la ville.

Dans la vingtième année d'Artaxerxès Longue-Main, Néhémie, échanson royal, attristé de la situation de sa patrie, obtient d'être envoyé comme gou-

[1] Néh. 12 : 10. — [2] Esd. 4 : 6. — [3] Esd. 7 : 1-7. — [4] Esd. 4 : 7-23.

verneur à Jérusalem avec de pleins pouvoirs. Il aida Esdras à ramener le peuple à la confiance et fit travailler celui-ci au relèvement des murailles. Une moitié des ouvriers était sous les armes, tandis que l'autre relevait les murs. Non seulement l'activité de Néhémie fut féconde et bienfaisante, mais elle dura longtemps. Il était retourné en Perse après douze ans d'activité. A son retour, il eut à lutter contre le relâchement qui s'était de nouveau introduit au sein de la nation. Il paraît avoir exercé son influence jusque dans le dernier quart du cinquième siècle.

Les noms d'Esdras et de Néhémie ne se séparent point. Ce que nous savons d'eux nous est raconté dans deux livres, portant leurs noms, n'en formant en hébreu qu'un seul. Ces écrits ont été rédigés bien postérieurement aux auteurs dont ils portent les noms, mais dans un style où l'on reconnaît l'emploi des mémoires de ces deux hommes [1], et qui a d'ailleurs de frappantes ressemblances avec celui des Chroniques. Certes, l'action des deux serviteurs de Dieu a été profonde. Esdras est « le scribe versé dans la loi de Moïse [2]. » Jérôme le nomme « le restaurateur du Pentateuque. »

A vrai dire, la critique moderne n'en fait pas rien qu'un « restaurateur. » Elle en a fait pour la plus grande part le père des livres attribués à Moïse, le Deutéronome étant à ses yeux antérieur et datant

[1] Cf. Esd. 7 : 27-9 : 15 et Néh. 1 : 1-7 : 5. — [2] Esd. 7 : 6, 10.

du règne de Josias. Nous ne partageons point cette opinion. Pous nous, sans doute, c'est sous l'influence d'Esdras, très probablement, que le Pentateuque, dont la substance procèderait de Moïse lui-même, aurait reçu sa forme définitive. Le rôle d'Esdras à notre point de vue reste donc assez important. Le Talmud a comparé non sans raison cet homme de Dieu à Moïse. N'a-t-il pas été lui aussi un conducteur d'Israël, dont il a ramené une fraction de la Babylonie en Canaan ? N'a-t-il pas mis le peuple en présence de la loi de l'Eternel ? A ces deux titres, il sera pour nous, comme Moïse, un type et un précurseur du Christ, le suprême Législateur, le suprême Conducteur.

Néhémie, l'aide d'Esdras, Néhémie qui fit armer le peuple pendant la construction des remparts, le chef plein de zèle contre les trangresseurs de la loi de Dieu, ferait à quelques égards plutôt songer à Josué. Comme ce dernier, il est une figure du chef invisible de l'armée de l'Eternel.

Si vous lisez la prière dans laquelle Esdras, s'identifiant avec l'Israël coupable, confesse à Dieu les péchés de son peuple, les porte devant l'Eternel [1], Esdras vous suggérera l'idée du grand Intercesseur montré par l'Evangile. D'autre part, lorsque Néhémie signe, en tête du peuple, l'engagement écrit d'observer la loi de Dieu, qui avait été proposé [2], il nous apparaît comme un type de celui qui est la

[1] Esdr. 9 : 6-15. — [2] Néh. 9 : 38 ; 10 : 1.

Caution, le Garant devant Dieu de la fidélité de son peuple.

On voit que l'époque inaugurée par Zorobabel, ramenant le premier le peuple de Babylone, illustrée ensuite par Esdras et Néhémie, possède, aussi bien que les grandes époques, ses types et ses témoins. S'ils n'ont pas été nommés par l'auteur de l'épître aux Hébreux, ils font pourtant partie de la grande nuée évoquée par cet écrivain, qui se presse sur le pas du chef et du consommateur de la foi.

Après avoir considéré les grandes figures des hommes d'action du retour, approchons-nous des prophètes[1].

Aggée.

Il est question d'Aggée et de Zacharie, deux fois dans la chronique du livre d'Esdras[2]. Cette histoire attribue à leur intervention la reprise des travaux du temple. Dans ces passages, Aggée est nommé avant son collègue, ce qui laisse supposer, soit qu'il prit l'initiative des exhortations à la reconstruction de la maison de Dieu, soit que son influence a été prépondérante, soit enfin que l'âge lui a donné la préséance sur Zacharie.

D'un passage du livre d'Aggée on a conclu qu'il était très vieux, qu'il avait vu le premier temple, celui de Salomon. Il se demande, dans la parole visée, quel est en Israël le survivant qui ait contemplé la maison dans sa gloire première[3]. Mais il y

[1] Esdr. 5 : 1 ; 6 : 14. — [2] Ibid. — [3] Aggée 2 : 3.

avait, nous le savons positivement par le livre d'Esdras, des vieillards très âgés et connus au sein du peuple[1]. Et l'allusion ne suppose pas nécessairement qu'Aggée lui-même ait eu le privilège de quitter Jérusalem lors du départ pour l'exil, puis d'y revenir.

Ce qui est certain c'est que l'effort d'Aggée pour stimuler le zèle des colons en faveur du temple fut couronné de succès. Le livre du prophète est d'accord là-dessus avec la chronique d'Esdras[2]. Aggée et Zacharie sont donc parmi les rares envoyés de Dieu dont la voix n'a pas retenti dans le désert.

Aucun prophète n'a pris autant de soin qu'Aggée d'indiquer la date de ses messages. Comme ses discours, dans son écrit, sont extrêmement courts, et qu'il est difficile de ne pas voir en eux des résumés, on a dit qu'Aggée a simplement noté la date de la formation du canevas de ses harangues. Cela est possible. En tout cas, Aggée ne se distingue pas, comme d'autres prophètes, par l'exubérance des images, par la puissance des sentiments. Ses paroles sont des paroles de bon sens, consacrées avant tout à des considérations pratiques. Son style est simple, direct.

Si l'on tient compte des résolutions qu'il a su faire prendre au peuple, il faut reconnaître que l'Esprit de Dieu se sert des instruments les plus divers, de la raison comme de l'enthousiasme. Le premier dis-

[1] Esdr. 3 : 12. — [2] Aggée 1 : 12-15.

cours remplit le chapitre 1 jusqu'au verset 12 où commence une notice sur l'effet des discours du prophète sur Zorobabel. Le prophète reprend les exilés de leur indifférence à l'égard de la construction du temple. Il voit dans la pauvreté régnant autour de lui, dans une sécheresse dont venaient de souffrir les colons, des châtiments du Très-Haut dirigés contre la négligence dont sa maison est l'objet.

Au commencement du chapitre 2, Aggée décrit la splendeur future du second temple. En face de ce que le livre d'Esdras nous apprend de l'impression mélangée produite par la vue des fondements de l'édifice, il serait malaisé d'interpréter la gloire promise autrement que comme une gloire spirituelle[1]. Il ne saurait être question ici ni de la grandeur matérielle de l'édifice, ni de sa beauté. Voici, du reste, le discours d'Aggée, l'un des morceaux classiques de la prophétie messianique :

Quel est parmi vous le survivant
Qui ait vu cette maison dans sa gloire première?
Et comment la voyez-vous maintenant?
Telle qu'elle est, ne paraît-elle pas comme un rien à vos yeux?
Maintenant fortifie-toi, Zorobabel! dit l'Eternel.
Fortifie-toi, Josué, fils de Jotsadak, grand prêtre!
Fortifie-toi, peuple entier du pays! dit l'Eternel,
Et travaillez!
Car je suis avec vous,
Dit l'Eternel des armées.
Je reste fidèle à l'alliance que j'ai faite avec vous,

[1] Esdr. 3 : 12.

Quand vous sortîtes de l'Egypte,
Et mon Esprit est au milieu de vous :
Ne craignez pas !
Car ainsi parle l'Eternel des armées :
Encore un peu de temps,
Et j'ébranlerai les cieux et la terre,
La mer et le sec;
J'ébranlerai toutes les nations ;
Les trésors de toutes les nations viendront,
Et je remplirai de gloire cette maison,
Dit l'Eternel des armées.
L'argent est à moi, et l'or est à moi,
Dit l'Eternel des armées.
La gloire de cette dernière maison sera plus grande
Que celle de la première,
Dit l'Eternel des armées;
Et c'est dans ce lieu que je donnerai la paix,
Dit l'Eternel des armées [1].

Fortifiez-vous! Ne craignez pas! Tel est le langage d'Aggée appuyé sur la fidélité de Dieu à son alliance, sur le pouvoir qu'il reconnaît à l'Esprit. La prophétie messianique a commencé au verset 6, avec les mots :

J'ébranlerai toutes les nations.

Ce qui est annoncé là, c'est une révolution abattant la puissance perse, les monarchies qui lui succéderont. Nous pensons aux discours de Daniel révélant à l'avance la destruction des quatre grands empires : à la vision de la statue et à celle des quatre animaux. Certainement, l'idée de Daniel, qui est celle d'un effondrement des puissances terrestres,

[1] Aggée 2 : 3-9.

est reprise dans la prophétie dont nous nous occupons. La maison nouvelle, à laquelle une grande gloire est promise, rappelle la petite pierre de la vision de la statue, qui devient une grande montagne. Elle rappelle ce Fils de l'homme qui, dans Daniel, s'avance sur les nuées du ciel, après que les quatre bêtes ont été jugées. Et sa gloire sera de voir le règne du Christ qui fera succéder un nouveau pouvoir aux puissances de l'antiquité, incarnées dans quatre grands Etats. Avant de parler de cette gloire du temple, Aggée commence par prononcer ces mots :

Les trésors de toutes les nations viendront.

Qu'est-ce à dire? Sinon que la destruction des puissances qui représenteront successivement devant nous le paganisme sera suivie de la conversion des païens. Ceux-ci viendront avec leurs trésors à Jérusalem. Remarquez que le prophète ne montre pas les païens venant dans ce second temple; ce n'est pas le second temple qui devait voir l'affluence dont Jérusalem sera le théâtre dans les derniers temps; elle a commencé, on peut bien le dire, avec les croisades, et a repris avec le flot des touristes modernes. Le prophète dit seulement que « les trésors viendront, » et cela signifie pour nous qu'ils viendront à Jérusalem.

Quant à la gloire qui éclipsera celle du temple de Salomon, elle consistera en ce que cette maison verra se former la génération du Christ. Ce serait se

tromper que de supposer que le temple d'Esdras et de Néhémie a vu le Sauveur lui-même. Il avait été, en effet, rebâti par Hérode. Ce dernier avait commencé son œuvre dix-neuf ans avant Jésus-Christ ; l'édifice nouveau ne fut achevé que sous Hérode Agrippa, en l'an 64. Toutefois, la prophétie d'Aggée reste vraie encore, si l'on veut bien faire du temple d'Esdras et de Néhémie la représentation et le type de celui qui lui succéda sur le même emplacement. Le lieu dont parle en terminant Aggée, à défaut des murs, existait toujours lors du ministère du Christ. Et le prophète a pu dire avec une parfaite justesse, en achevant la pensée de ce morceau :

Et c'est dans ce lieu que je donnerai la paix.

La paix dont il s'agit est la paix avec Dieu, résultant du pardon annoncé par le Christ. C'est aussi la paix avec les hommes, œuvre également de l'Esprit du Christ. Sans faire intervenir la personne du Messie, la prophétie que nous venons d'examiner et qui se rattache au temple, nous met en face de l'œuvre essentielle du Christ.

Dans un troisième discours, débutant par deux questions[1], le prophète rappelle encore le découragement auquel les Israélites s'étaient livrés. S'ils se sont trouvés dénués de ressources, c'est que Dieu a voulu frapper leur manque de zèle.

L'écrit s'achève par une nouvelle prophétie messianique, dont l'objet est Zorobabel :

[1] Aggée 2 : 10-19.

Parle à Zorobabel, gouverneur de Juda, et dis :
J'ébranlerai les cieux et la terre ;
Je renverserai le trône des royaumes,
Je détruirai la force des royaumes des nations,
Je renverserai les chars et ceux qui les montent ;
Les chevaux et leurs cavaliers seront abattus,
L'un par l'épée de l'autre.
En ce jour-là, dit l'Eternel des armées,
Je te prendrai, Zorobabel, fils de Schealtiel,
Mon serviteur, dit l'Eternel,
Et je te garderai comme un sceau ;
Car je t'ai choisi, dit l'Eternel des armées [1].

Au verset 6 du même chapitre, Aggée avait déjà montré l'Eternel ébranlant les cieux et la terre. Il affirme ici encore une fois l'anéantissement des puissances païennes. Elles sont envisagées comme constituant un même pouvoir, le pouvoir charnel et terrestre, opposé à celui du Messie. Tandis qu'il jugera ainsi le « trône des royaumes, » Dieu maintiendra Zorobabel. Il en fera son sceau et son instrument, il le gardera comme son élu.

Dira-t-on que la promesse accordée à Zorobabel a commencé de s'accomplir dans sa plénitude par l'essor glorieux qu'a pris son œuvre de restauration au temps du Christ ? Assurément on aurait raison. Mais ce n'est pas seulement parce que l'action de Zorobabel a été la condition de l'apparition du Christ que le nom du gouverneur juif est revêtu d'un éclat spécial. Je pense que le prophète a vu dans Zorobabel un type du Messie. Comme on avait

[1] Aggée 2 : 21-23.

appelé le Messie David [1], il l'appelle maintenant Zorobabel. Reuss dit avec sagacité : « Le gouverneur prend donc ici la place réservée au roi (David ou Isaïde) dans la période de la prophétie de la royauté [2]. »

En résumé, nous trouvons dans Aggée des allusions à un jugement qui s'exercera sur les puissances païennes, comme à un temps où les trésors des païens afflueront à Jérusalem, dont l'hégémonie sera reconnue de tous. Après tant d'autres, Aggée nous peint une conversion générale des nations païennes à la crainte de Jéhovah. Il a annoncé aussi la gloire du temple qui a contribué à former la génération de Jésus-Christ. Enfin, il a annoncé la venue d'un Elu, d'un Zorobabel, prince de sang royal qui sera gardé et béni par Dieu. Aggée tend donc la main aux prophètes de la captivité. Car ceux-ci ne se sont pas bornés à prévoir d'une manière générale un avenir messianique ; ils ont fixé leurs regards sur la figure du Messie.

Zacharie.

Dans l'ordre de la prophétie messianique, Zacharie a plus reçu que beaucoup de ses prédécesseurs. C'est l'un de nos plus grands prophètes par la hauteur des intuitions. Son livre, sous ce rapport, a été souvent placé à côté de celui d'Esaïe.

[1] Par ex. Osée 3 : 5 ; Jér. 30 : 9 ; Ezéch. 34 : 23. — [2] *La Bible*, Les prophètes, tome II, p. 337.

Chose curieuse, comme celui d'Esaïe, son recueil a été attribué à deux auteurs. Au Zacharie de la tradition appartiendraient les huit premiers chapitres, le reste du livre serait d'un auteur antérieur ou postérieur. On a même voulu voir dans les derniers chapitres (12-14) un morceau d'un troisième auteur, composé après Malachie. Les raisons alléguées sont purement historiques et littéraires.

Disons que la question n'a pas grande importance pour la foi, puisqu'il ne s'agit point dans ces suppositions de transporter après l'événement des prédictions. Au surplus, les allusions où l'on a cru voir une preuve de l'existence du royaume des dix tribus, au moment où écrivait l'auteur de la seconde partie, ne sont pas péremptoires. Il est réellement parlé du rejet d'Israël comme d'un fait accompli [1]. Vouloir, d'une part, reporter cette seconde partie, à cause de l'intervention de Javan, à un auteur contemporain des successeurs d'Alexandre, serait oublier que Javan était connu auparavant [2]. Enfin l'on constate un lien intime entre les premiers et les derniers chapitres de cette seconde partie. S'il y a des différences de style, elles s'expliquent, pensons-nous, par la remarque que, dans toutes les littératures, le même écrivain a souvent plus d'une manière. En ces conditions, l'avis des docteurs juifs, auxquels nous devons la collection des petits pro-

[1] Zach. 10 : 6. « Ils seront comme si je ne les avais pas visités. » Cette visite est certainement donnée comme un jugement dans les mots que nous rapportons. — [2] Esaïe 66 : 19.

phètes, et qui ont réuni en un seul écrit les diverses parties du livre de Zacharie, conserve à nos yeux sa valeur.

Zacharie était fils de Barachie, fils lui-même d'Iddo[1], et cela permet, selon la coutume juive, d'appeler tout simplement Zacharie, fils d'Iddo[2]. Iddo était un sacrificateur revenu de l'exil[3]. Un passage du livre de Néhémie nous avertit que Zacharie lui avait succédé dans sa charge et était devenu à son tour chef de la famille[4].

La prédication prophétique de Zaccharie commence après le premier discours d'Aggée, la même année[5]. On venait de reprendre la construction du temple. Si Zacharie a pu exercer son ministère prophétique seize ans après le retour de l'exil, c'est qu'il était né durant la captivité. Des interprètes ont conclu d'un passage de l'Evangile[6] qu'il était mort lapidé. N'est-il pas plus naturel de voir dans le fragment en question Zacharie, fils de Jehojada, lapidé par ordre du roi Joas[7]? Pourquoi ce Zacharie, fils de Jehojada, n'aurait-il pas eu un ancêtre, nommé également Barachie, d'après lequel il serait désigné? Il ne serait pas non plus impossible que les mots de Matthieu, « fils de Barachie, » fussent le résultat d'une bévue de copiste.

La première partie de l'ouvrage de Zacharie contient les huit premiers chapitres. Après une sorte d'introduction, elle nous met en présence de huit

[1] Esdr. 6 : 14. — [2] Esdr. 5 : 1. — [3] Néh. 12 : 4. — [4] Néh. 12 : 16. [5] Zach. 1 : 1. — [6] Mat. 23 : 35. — [7] 2 Chron. 24 : 20.

visions, reçues en une seule nuit, ayant trait à l'avenir d'Israël. Puis elle offrira la réponse de l'Eternel à la question des habitants de Béthel, désireux de savoir s'il convenait de continuer à célébrer des jours de deuil en commémoration de la ruine de Jérusalem.

La seconde partie renferme également deux morceaux : premièrement les chapitres 9-11 et 12-14. Ils décrivent les destinées d'Israël : l'un jusqu'au rejet du Messie, l'autre dans les derniers temps.

Le symbole joue un grand rôle dans les visions de Zacharie, comme dans celles d'Ezéchiel et de Daniel ; comme pour Daniel, un ange interprète les tableaux projetés devant le prophète. Pour la forme des visions, celui-ci est bien un successeur des deux grands voyants que nous venons de nommer.

Pour le fond, qui, surtout dans la seconde partie, est si remarquable, Zacharie ressemble davantage à Esaïe. Comme ce dernier, il a connu l'abaissement du Messie.

Nous n'avons pas à nous arrêter sur l'introduction formée par un discours prononcé trois mois auparavant. Les huit visions dont nous nous occupons tout de suite constituent un ensemble. Elles ont les unes et les autres également trait à la restauration d'Israël, qui vient de commencer, mais n'est pas achevée. Dans la première vision nous sommes en face d'une vallée de myrtes et d'un cavalier monté sur un cheval roux. Derrière le cavalier, comme derrière un chef, sont trois groupes de cavaliers aux chevaux

roux, fauves et blancs. « Qui sont ces personnages? » demande Zacharie. La question s'adresse à un ange, semble-t-il, à l'ange interprète que nous rencontrons dans d'autres visions. Quoique n'ayant pas été nommé, l'ange interprète paraît se tenir dès ce moment près du voyant. Le cavalier répond pour l'ange : « Ce sont ceux que l'Eternel a envoyés pour parcourir la terre! » Puis les cavaliers s'adressent tous ensemble à un ange que nous voyons différent du premier, et qui est appelé « l'ange de l'Eternel, » lui font la communication suivante, sorte de rapport sur son exploration « Nous avons parcouru la terre, et voici toute la terre est en repos et tranquille. » Alors l'ange de l'Eternel prendra la parole et fera entendre une intercession, but et conclusion de la vision : « Eternel des armées, jusques à quand n'auras-tu pas compassion de Jérusalem... ? » Et l'Eternel répond au prophète : « Je reviens à Jérusalem... Crie de nouveau et dis : Ainsi parle l'Eternel des armées : Ces villes auront encore des biens en abondance, l'Eternel consolera encore Sion, il choisira encore Jérusalem[1]. »

La vallée des myrtes, plante humble et odorante, représente la terre d'Israël, peuple petit, en opposition aux nations païennes, mais peuple agréable à l'Eternel. Les cavaliers rappellent les courriers réguliers à cheval que le gouvernement perse avait institués dans la monarchie. On voit une nouvelle

[1] Zach. 1 : 8-17.

fois que l'Esprit de Dieu se sert volontiers d'images ayant passé sous les yeux des prophètes. Ce que représentent ici ces cavaliers surveillés par un chef, on va le comprendre. C'est la surveillance active et rigoureuse de la Providence. Ils sont en effet envoyés « pour parcourir la terre. » Les trois couleurs différentes des chevaux figureraient, a-t-on pensé, l'exercice de la surveillance de Dieu dans trois régions voisines de la Palestine, au nord, au midi, à l'orient de ce pays. Disons que, lorsque les chevaux reparaîtront dans l'Apocalypse, un sens différent sera attaché à leur robe. La mission des cavaliers sera autre aussi : ils ne seront plus les surveillants, mais les exécuteurs de la vengeance divine. Le rapport des cavaliers à l'ange : « Toute la terre est en repos et tranquille, » annonce une période de calme dont l'achèvement du temple pourra profiter.

Cette époque doit-elle être restreinte à l'achèvement du temple ? Je ne le crois pas. La vision représente Israël traversant une économie de bénédiction, dans laquelle l'ange de l'Eternel habitera dans son sein et de là surveillera la terre. Par là, elle a pour nous une portée messianique. Il s'en faut que « l'abondance des biens » prédite ait été donnée à Israël avec le retour de l'exil. Le plein accomplissement de cette finale reste même encore aujourd'hui à attendre.

Détail à noter : Dans son intercession, l'ange s'écrie : « Jusques à quand n'auras-tu pas compas-

sion de Jérusalem et des villes de Juda, contre lesquelles tu es irrité depuis soixante-dix ans [1] ? » Nous avions rencontré ce chiffre dans d'autres prophètes, en particulier dans Jérémie [2]. Là il embrassait les années à parcourir depuis 606, date de la première déportation sous Jojakim ; c'était l'expression de la durée de l'exil. Ici, il nous paraît, après d'autres, que le chiffre embrasse l'espace écoulé à partir de la chute définitive de Jérusalem en 588 jusqu'à la fin de la deuxième année de Darius, fils d'Hystaspe, moment où parle le prophète. Darius était monté sur le trône en 521. Cette durée de 70 ans est donc dans le dernier cas un nombre rond. Les applications diverses montrent bien d'ailleurs qu'il s'agit d'un chiffre symbolique.

Nous avons parlé de deux anges aperçus clairement ailleurs par le prophète : celui qui interprète et l'ange de l'Eternel. Au commencement du chapitre troisième, nous lisons en effet : « Il (l'ange) me fit voir Josué, le grand prêtre, debout devant l'ange de l'Eternel [3]. » Il suit de là que l'ange qui interprète n'est pas le même que l'ange de l'Eternel [4].

On sait que dans l'Ancien Testament la figure mystérieuse de l'ange de l'Eternel, appelé aussi l'ange de Dieu ou de la face représente Dieu lui-même et constitue une annonce du Christ [5]. A ce titre, l'intercession mise dans sa bouche est très re-

[1] Zach. 1 : 12. — [2] Jér. 25 : 11, 12 ; cf. Esaïe 23 : 15, 16. — [3] Zach. 3 : 1. — [4] Cf. aussi Zach. 2 : 3. — [5] Gen. 21 : 17 ; 22 : 15 ; Ex. 14 : 19 ; Nomb. 22 : 23 ; Ps. 34 : 8 ; 35 : 5 ; Esaïe 63 : 9, etc

marquable à nos yeux. Elle devient le symbole de l'intercession du Christ pour les rachetés.

La seconde vision regarde les puissances de ce monde. Zacharie aperçoit quatre cornes, figurant les monarchies païennes, avec lesquelles Israël est en lutte. Quatre forgerons se présentent. Et l'ange qui interprète, qui parle avec le prophète ou s'exprime par lui, « dans le prophète, » comme dit l'hébreu, explique que ces ouvriers sont destinés à abattre les cornes, lesquelles ont frappé Juda[1]. Les monarchies symbolisées par les quatre cornes sont probablement celles de Daniel[2]. Il n'importe que la monarchie assyro-babylonienne fût tombée depuis longtemps, au moment de la vision. Car les quatre monarchies, qui apparaissent deux fois dans Daniel, forment un tout, et les dernières ne se montreront pas sans la première. On pourrait même penser que la chute connue de Babylone est aux yeux de Zacharie un présage de l'accomplissement général de la prédiction. Celle-ci est donc une annonce de ces jugements que Dieu exerce sur les nations, et dont l'expression précède ou suit presque toujours la prophétie de la venue d'un Messie.

Les temps messianiques proprements dits se peignent à nous avec un certain éclat dans la troisième vision, celle de l'homme au cordeau. Le personnage va mesurer les limites à donner à Jérusalem, lors de sa reconstruction. Mais l'ange interprète ou

[1] Zach. 1 : 18-21. — [2] Dan. 2 : 37-45.

interlocuteur intervient et envoie, dans le but de l'arrêter, un message à l'homme qui se prépare à mesurer. Le message est conçu en ces termes : « Cours, parle à ce jeune homme et dis : Jérusalem sera une ville ouverte, à cause de la multitude d'hommes et de bêtes qui seront au milieu d'elle; je serai pour elle, dit l'Eternel, une muraille de feu tout autour, et je serai glorifié au milieu d'elle[1]. » Affirmer que Jérusalem sera une ville ouverte, c'est affirmer qu'elle sera sans limites. C'est en d'autres termes nous dire qu'elle aura une si grande population, qu'elle devra se passer d'une enceinte. Faites attention aux mots par lesquels l'Eternel promet d'entourer la cité sainte « comme une muraille de feu; » l'image est de celles qui se gravent dans la mémoire. Les âmes pieuses ont aimé à se l'appliquer, à travers les âges. Elle est un éloquent témoignage de l'amour de Dieu pour son peuple.

La vision vous invite à attendre une Jérusalem tout autre que celle qui a suivi l'exil. La Jérusalem matérielle des derniers jours, que la prophétie représente toujours glorieuse, accomplira encore à un degré nouveau cette prédiction. Mais la perspective offerte sera réalisée surtout, pensons-nous, par l'Eglise glorifiée. Seule, cette dernière, à la fin de l'économie présente ou dans le monde à venir, formera une société dont on pourra dire qu'elle est illimitée.

[1] Zacharie 2 : 4, 5.

La vision se termine par un discours prophétique de l'ange de l'Eternel. Celui-ci invite d'abord les restes d'Israël demeurés à Babylone à la quitter, puis il s'exprime ainsi contre les nations :

Voici je lève ma main contre elles,
Et elles seront la proie de ceux qui leur étaient asservis.
Et vous saurez que l'Eternel des armées m'a envoyé.
Pousse des cris d'allégresse et réjouis-toi,
Fille de Sion !
Car voici, je viens, et j'habiterai au milieu de toi,
Dit l'Eternel.
Beaucoup de nations s'attacheront à l'Eternel en ce jour-là,
Et deviendront mon peuple ;
J'habiterai au milieu de toi ;
Et tu sauras que l'Eternel des armées m'a envoyé vers toi.
L'Eternel possédera Juda comme sa part
Dans la Terre Sainte,
Et il choisira encore Jérusalem.
Que toute chair fasse silence devant l'Eternel !
Car il s'est réveillé de sa demeure sainte [1].

C'est bien l'ange de l'Eternel qui parle dans tout ce morceau, au nom de Dieu, et non pas Dieu lui-même, puisque le personnage qui tient ce discours s'est appelé au verset 11 « l'envoyé de Dieu : »

Et vous saurez que l'Eternel des armées m'a envoyé.

A la menace a succédé bientôt la promesse, une promesse de nature à faire pousser des cris de joie. Elle consiste dans l'habitation de l'Eternel au milieu de son peuple, dans la conversion des païens qui s'attacheront à l'Eternel, se joindront à Israël de façon à former un peuple de Dieu. Toutefois, en ce

[1] Zach. 2 : 9-13.

temps béni, Juda ne sera pas noyé au milieu des autres nations. Il s'élèvera au milieu d'elles comme la « part » précieuse de l'Eternel, comme son lot.

Ce discours est un commentaire divin de la grandeur promise à Jérusalem par la vision. Juda nous est montré dans le discours s'associant les nations païennes, de façon à former réellement une Eglise sans limites.

Après l'annonce de la restauration du temple et de Jérusalem, celle de la sacrificature. Nous recueillons cette promesse dans le chapitre troisième.

Le grand prêtre Josué est debout devant l'ange de l'Eternel, et Satan, comme un accusateur, se tient à la droite du sacrificateur pour le charger. Josué est couvert de vêtement sales, et l'Eternel, qui est représenté par l'ange de l'Eternel, dit à Satan :

« Que l'Eternel te réprime, Satan, que l'Eternel te réprime, lui qui a choisi Jérusalem ! N'est-ce pas là un tison arraché du feu ? »

Après avoir ainsi parlé, l'ange de l'Eternel qui a pris le parti de Josué, ordonnera à d'autres anges de le dépouiller de ses vêtements sales et de le revêtir de son costume sacerdotal.

Cette réintégration du sacrificateur dans le vêtement qui était l'insigne de sa charge aboutit à un nouveau discours prophétique, dont il faut dire quelques mots. Remarquons auparavant que le rôle de Satan, l'adversaire, est tout à fait ici celui qu'il remplit dans le livre de Job. Satan est l'ennemi des élus, comme il l'est de Dieu. Il cherche à leur nuire

auprès des hommes, car il possède en ce monde un certain pouvoir, à leur nuire auprès de Dieu en invoquant ses jugements. Qu'allègue-t-il contre Josué? Ses souillures, son péché qui est sans doute le péché du peuple à cette date, soit la négligence dans la reconstruction du temple. Les vêtements sales sont sans doute l'emblème de cet état de péché. Mais ce n'est pas quand Dieu commence de faire grâce qu'il s'arrête. Il achève ce qu'il a commencé. Il veut que le tison arraché du feu subsiste comme un témoignage de sa compassion et de sa fidélité. Or Josué, revenu de l'exil, est vraiment le tison arraché du feu. Il a déjà passé par la fournaise; il a été châtié, mais il a été aussi grâcié, pardonné. Et Dieu ne reviendra pas sur l'œuvre de sa miséricorde.

Le discours prophétique va d'ailleurs nous offrir un magnifique type du Christ. En premier lieu, l'ange déclare que Dieu rétablit Josué et ses collègues dans leur charge. Puis il continue ainsi :

« Ce sont des hommes qui serviront de signes. — Voici, je ferai venir mon serviteur, le germe. Car voici, pour ce qui est de la pierre que j'ai placée devant Josué: il y a sept yeux sur cette seule pierre; voici, je graverai moi-même ce qui doit y être gravé, dit l'Eternel des armées, et j'enlèverai l'iniquité de ce pays, en un jour. En ce jour-là, dit l'Eternel des armées, vous vous inviterez les uns les autres sous la vigne et sous le figuier[1]. »

[1] Zach. 3 : 9, 10.

L'expression « homme de signe » veut dire sans doute homme de figure, homme de type. Le symbole, ne l'oublions pas, est à la base de toute la prophétie juive. Esaïe, Ezéchiel avaient été aussi appelés en certaines circonstances à devenir des signes vivants pour la maison d'Israël [1]. De qui Josué et ses collègues sont-il des figures? La suite le dit : du serviteur de l'Eternel qui s'appelle Germe. Nous avons déjà rencontré ce nom à plus d'une reprise [2]. Et l'on ne peut douter que ce vocable ne s'applique au Messie. C'est ici la première allusion directe dans notre écrit au personnage si souvent promis qui doit présider l'époque de gloire annoncée à Israël et aux nations païennes. Comme l'ange de l'Eternel parle expressément au nom de l'Eternel [3], il peut appeler le Messie « mon serviteur. »

L'ange a ensuite montré une pierre mise devant le pontife. Il a assuré au prophète que les sept yeux de l'Eternel, image de la surveillance de la Providence, sont sur cette pierre. Son prix se marque encore en ce qu'elle recevra de la main de l'Eternel une gravure ou sculpture. On se rend aisément compte de la réalité cachée derrière cette pierre. Placée devant Josué dans la vision, la pierre en question n'est que la pierre d'angle ou la pierre de couronnement du nouveau temple. Le symbole est donc une prophétie de la protection dont Dieu entourera le temple, des destinées grandioses réservées à ce

[1] Esaïe 8 : 18; Ezéch. 12 : 6; 24 : 24. — [2] Esaïe 4 : 2; 11 : 1; 61 : 11; Jér. 23 : 5; 33 : 15. — [3] Voir verset 7.

dernier. Ces destinées seraient l'objet spécial de la gravure.

Mais, tout en admettant que cette pierre peut avoir pour l'avenir du peuple une certaine signification et qu'elle est peut-être appelée à faire partie de l'édifice, n'est-il pas naturel d'y trouver aussi une image du Messie? Il a été déjà figuré par une pierre[1]. Il le sera plus loin encore dans Zacharie, croyons-nous, par la même pierre[2]. Si nous arrêtons notre pensée sur la phrase que je vais citer, nous verrons qu'elle tourne nos pensées vers le Messie : « J'enlèverai, a dit l'ange, l'iniquité de ce pays en un jour. » Le principal office du sacrificateur avait lieu à la fête des expiations. En ce jour-là, il faisait l'aspersion du sang pour le peuple, pour le sanctuaire. Le Christ, souverain sacrificateur et victime, aura aussi pour tâche d'enlever la culpabilité. Après quoi Israël vivra en sécurité. Zacharie emploie, pour nous décrire cette tranquillité, après l'image dont Michée s'était servi, celle du repos goûté à l'ombre de la vigne et du figuier[3].

La cinquième vision n'est pas sans analogie avec la précédente. Elle est encore une consécration du sacerdoce, grâce auquel s'opérera le relèvement d'Israël. Mais dans cette nouvelle vision, est jointe au sacerdoce la royauté représentée par Zorobabel. Il s'agit de la vision du chandelier d'or et des deux oliviers.

[1] Esaïe 8 : 14 ; Ps. 118 : 22. — [2] Zach. 4 : 7. — [3] Mich. 4 : 4.

Le chandelier, dessiné dans l'extase devant les yeux de Zacharie, diffère de celui du sanctuaire en ce qu'il a au sommet un bassin, un vase d'or rempli d'huile, en ce que des conduits visibles, au nombre de sept, relient au réservoir les sept lampes, de façon à ce que celles-ci soient toujours alimentées. Le candélabre du temple ne possédait point ce vase et était chaque jour fourni d'huile par les sacrificateurs. A droite et à gauche du chandelier s'élevaient devant le voyant deux oliviers. Ils étaient placés assez près pour qu'un rameau de chacun d'eux surplombât le bassin et y laissât tomber l'huile sécrétée par ses fruits.

L'ange interlocuteur donnera tout à l'heure le sens de la vision. Il commence par un encouragement à l'adresse de Zorobabel, qui plus encore que le sacrificateur Josué, déjà consolé par la vision précédente, avait besoin d'être fortifié. L'enseignement est en partie donné sous forme d'images : « C'est ici la parole que l'Eternel adresse à Zorobabel; ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon esprit, dit l'Eternel des armées. Qui es-tu, grande montagne devant Zorobabel? Tu seras aplanie. Il posera la pierre principale au milieu des acclamations : Grâce, grâce pour elle[1] ! »

Zorobabel n'avait ni prestige ni troupes, mais l'Esprit de Dieu était avec lui. Aussi bien l'œuvre de restauration dont il était chargé lui semblait

[1] Zach. 4 : 6, 7.

comme une grande montagne. Eh bien ! la montagne sera aplanie devant lui. C'est Zorobabel qui élèvera la pierre principale, celle sans doute dont il a déjà été question[1]. S'il s'agit, ainsi que nous le pensons, de la pierre du chapitre précédent, nous apprenons par ce passage qu'elle doit toutefois être envisagée comme celle du fronton plutôt que comme celle de l'angle ou du fondement, car elle est appelée la pierre pointue ou celle du sommet. Cette pierre, dit l'ange, sera mise en place aux cris de la foule : « Grâce, grâce pour elle ! » Signe d'achèvement glorieux que ce cri, signe nous rappelant singulièrement le hosanna : « Sauve, je te prie ! » du Psaume 118 (verset 25), répété par la multitude au jour des Rameaux.

Ce qu'était Josué, dans la vision des vêtements souillés, une figure du grand sacrificateur, Zorobabel l'est dans cette vision du chandelier. Sa royauté annonce la royauté de son descendant, du Christ. Ce qu'était la pierre du chapitre précédent, une annonce de l'achèvement du temple, mais aussi une annonce du Messie, elle le demeure dans notre chapitre. Par la vision, par le discours qui la précède et l'introduit, dont Zorobabel aura eu connaissance, Dieu a voulu fortifier ce dernier.

Le reste du discours est fort explicite à l'égard du prince de Juda :

« Les mains de Zorobabel ont fondé cette maison,

[1] Zach. 3 : 9.

et ses mains l'achèveront; et tu sauras que l'Eternel des armées m'a envoyé vers vous. Car ceux qui méprisaient le jour des faibles commencements se réjouiront en voyant le niveau dans la main de Zorobabel. Ces sept sont les yeux de l'Eternel, qui parcourent toute la terre[1]. »

Comment ne verrions-nous pas dans « les faibles commencements de l'Evangile, » dans celui qui tient « le niveau » à bâtir, et est l'architecte, le fondateur de la maison de Dieu, le précurseur du Christ, par conséquent le Christ lui-même[2]? La conclusion de la vision fournie par le discours de l'ange est en harmonie avec cette vision. Et, après ce qui a été dit dans le chapitre précédent, du serviteur de l'Eternel, germe ou rejeton, il serait difficile d'admettre que Zacharie a oublié de proclamer l'espérance messianique, a ignoré la grande figure du Messie.

L'explication de la vision est donnée en partie par l'ange dans ce qui suit : à une question du prophète : » Que signifient les deux oliviers, à la droite du chandelier et à sa gauche? » l'ange ne répond pas. Mais il révèle en revanche que les deux rameaux d'où découle l'huile sont « les deux oints qui se tiennent devant le Seigneur. » Ces deux oints, littéralement les « fils de l'huile, » ne peuvent désigner, ensuite de leur nom, que Josué et Zorobabel, l'un, le grand sacrificateur, l'autre, le représentant de la

[1] Zach. 4 : 9, 10. — [2] Hébr. 11 : 10.

royauté. Vous vous souvenez que les sacrificateurs et les rois en Israël étaient oints d'huile. Josué et Zorobabel doivent être les organes de la bénédiction de Dieu ou de l'action de l'Esprit représenté par le grand chandelier d'or. Ce n'est pas sans motif que Zorobabel est montré comme rempli de l'Esprit. Par lui, l'Esprit, dont l'huile découlant dans le bassin et les canaux, est proprement l'image, se répandra dans le sein d'Israël, de manière à faire du peuple une lampe brillante, un candélabre.

Quant aux deux arbres eux-mêmes, au sujet desquels l'ange s'est renfermé dans le silence, ils sont généralement envisagés par les interprètes, comme les emblèmes des deux grandes institutions juives, dont Zorobabel et Josué (les deux canaux) sont à cette heure les délégués.

La *Bible annotée*[1] donne une autre explication. S'appuyant sur le silence gardé par l'interprète divin, elle considère les deux arbres comme les figures mystérieuses des deux sources de l'Esprit promis à Zorobabel et à Josué par leur moyen au peuple entier. Or les sources de l'Esprit, d'après l'Evangile[2], sont le Père et le Fils, soit l'Eternel et l'ange de l'Eternel, s'il est vrai que ce nom soit souvent donné au Fils dans l'Ancien Testament. A ce point de vue, le Christ n'apparaîtrait pas seulement derrière les types de Josué et de Zorobabel comme celui qui a porté à la perfection le mandat de prêtre et de représentant de

[1] Les Prophètes, Zacharie, p. 245. — [2] Jean 15 : 26.

la royauté. Le Christ aurait sa place dans la vision en sa qualité de Fils de Dieu, envoyant lui-même aux siens le Saint-Esprit.

Quoi qu'il en soit, cette vision est sans doute encore un message de l'envoi de l'Esprit de Dieu, que plus d'une fois nous avons vu être l'objet des révélations des prophètes. La parole d'explication adressée à Zorobabel : « C'est par mon esprit, » ne laisse pas en effet de dire très clairement ce qu'il faut entendre par l'huile découlant des oliviers et alimentant le chandelier.

On nous permettra de faire observer en passant, devant ces visions, combien l'extase des prophètes respecte chez eux la conscience de leur personnalité. David sème les Psaumes, dans lesquels il s'identifie avec le Messie, d'allusions aux circonstances de sa vie démontrant qu'il n'a pas quitté terre en se mettant momentanément à la place du Juste. Zacharie, dans les tableaux qui passent devant lui, ainsi que d'autres prophètes, voit des êtres, des objets qui lui sont familiers. Ce sont le chandelier, des oliviers, une pierre du fronton, Josué, Zorobabel. Nous sommes loin de ces phénomènes de suggestion dans lesquels le sujet, prenant une double conscience, s'imagine avoir vécu il y a des siècles. Le surnaturel biblique se distingue toujours par sa simplicité.

Nous arrêter sur les trois visions suivantes serait inutile. La première, celle du rouleau immense de parchemin qui vole dans les airs, nous présente un

livre de malédiction, écrit contre Israël, et dont le contenu s'accomplira si le peuple est infidèle à Dieu[1]. La seconde vision est celle de l'épha, mesure employée pour la vente et l'achat des denrées sèches. Une femme, personnification de l'iniquité d'Israël, est assise dans cette mesure. Zacharie voit cette femme, parce que la masse de plomb servant de couvercle à l'épha, a été soulevée, mais l'ange referme bientôt le couvercle soulevé sur la personne en question. Et l'épha, avec sa captive, est emporté par deux messagères ailées au pays de Schinear, c'est-à-dire de Babylone. Là une maison sera bâtie et la prisonnière enfermée dans celle-ci. Cette érection d'une maison est évidemment le signe d'une captivité durable. Menace donc d'un emprisonnement à Babylone plus long que le précédent ! La menace s'accomplira contre Israël, s'il se livre à un lucre effronté. Car l'épha, employé par les commerçants, donne à penser que l'iniquité ayant motivé la vision est celle d'un gain illicite[2].

La troisième vision fait succéder aux menaces contre Israël l'annonce du châtiment des nations païennes. Quatre chars sortent d'entre deux montagnes d'airain. Ils symbolisent, d'après la vision, les quatre vents des cieux, lesquels sont à leur tour une image des dispensations de la justice de Dieu, dans tous les lieux de la terre. Le fait que les montagnes d'où ils viennent sont d'airain indique l'im-

[1] Zach. 5 : 1-4. — [2] Zach. 5 : 5-11.

mutabilité des décrets divins. La direction prise par les chevaux noirs et par les chevaux blancs vers la terre du septentrion annonce que des calamités vont fondre sur cette terre du septentrion, soit sur le pays de Babylone. Le départ des chevaux tachetés vers le midi annonce le châtiment de la terre d'Egypte, située au midi de la Palestine, tandis que Babylone était au nord-est. Les chevaux rouges, demandant à pouvoir se diriger vers une autre région montrent que la punition doit se répandre de tous les côtés parmis les nations[1].

A la fin de ces huit visions est placée une scène symbolique qui n'a plus lieu dans l'extase, mais se déroule dans le monde de la réalité. C'est là que reparaît pour nous la pensée du Messie.

Les délégués des Juifs en exil viennent d'arriver, apportant une offrande à leurs concitoyens rentrés en Palestine et qu'ils savaient fort pauvres. Zacharie est invité à demander à ces députés une somme d'or et d'argent, pour en faire des couronnes royales, qu'il placera ensuite sur la tête du grand-prêtre Josué. L'acte est étrange. Nul n'ignore que la royauté et le sacerdoce étaient absolument séparés en Israël. C'est pour les empêcher de se réunir sur la même tête que Dieu avait choisi une lignée royale dans la tribu de Juda, alors que les sacrificateurs appartenaient à la tribu de Lévi. Ainsi les deux fonctions ne pouvaient jamais être revêtues par le même titulaire.

[1] Zach. 6 : 1-8.

Maintenant Dieu ordonne qu'à l'avenir il en soit autrement.

En mettant les deux couronnes sur la tête de Josué, le poète s'exprime ainsi :

« Ainsi parle l'Eternel des armées : Voici un homme, dont le nom est germe, germera dans son lieu, et bâtira le temple de l'Eternel. Il bâtira le temple de l'Eternel; il portera les insignes de la majorité; il s'assiéra et dominera sur son trône, il sera prêtre sur son trône, et une parfaite union régnera entre l'un et l'autre.... Ceux qui sont éloignés viendront et travailleront au temple de l'Eternel [1]. »

Ce roi-sacrificateur, vrai Melchisédec, est bien le même auquel Dieu disait par David :

Tu es prêtre pour toujours
A la manière de Melchisédec.

Les chapitres 7 et 8 contiennent la réponse de Dieu à une question des habitants de Béthel, posée par délégation aux sacrificateurs et aux prophètes : « Maintenant que le temple se reconstruit, devons-nous continuer à célébrer les jours de jeûne qui commémorent les incidents successifs de la prise de Jérusalem ? » Dieu répond par le prophète que ce qui lui importe avant tout ce sont les dispositions du cœur : la justice, la bonté, la miséricorde [2]. Puis il annonce une restauration de Jérusalem, supposant un autre exil que celui de Babylone :

« Ainsi parle l'Eternel des armées : Voici je délivre

[1] Zach. 6 : 12-15. — [2] Zach. 7 : 3-14.

mon peuple du pays de l'orient et du pays du soleil couchant. Je les ramènerai, et ils habiteront au milieu de Jérusalem ; ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu avec vérité et droiture [1]. »

Les termes à peser sont ceux qui montrent Israël dispersé à l'orient et au couchant. Ni l'une ni l'autre de ces expressions ne s'applique à Babylone. Pas davantage à l'Egypte où Israël avait été autrefois captif. Babylone est en général appelée, avec l'Assyrie, la terre du septentrion, sans doute parce que ses armées débouchaient en Palestine par le nord. Quant à l'Egypte elle est au sud. Nous sommes donc en présence d'autres pays que ceux que je viens de nommer, en présence d'une nouvelle dispersion, mais celle-ci aussi se terminera par un retour et une alliance nouvelle. Les mots : « Ils seront mon peuple et je serai leur Dieu, » sont une allusion à Jérémie 31 : 33.

Dans un nouveau discours, inspiré encore par le sujet précédent, le prophète parle ainsi : « Ainsi parle l'Eternel des armées : Il viendra encore des peuples et des habitants d'un grand nombre de villes. Les habitants d'une ville iront à l'autre, en disant : Allons implorer l'Eternel et chercher l'Eternel des armées ! Nous irons aussi ! Et beaucoup de peuples et de nombreuses nations viendront chercher l'Eternel des armées à Jérusalem et implorer l'Eternel.

» Ainsi parle l'Eternel des armées : En ces jours-

[1] Zach. 8 : 7, 8.

là, dix hommes de toutes les langues des nations saisiront un Juif par le pan de son vêtement, et diront : Nous irons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous [1]. »

Rarement le changement qui doit s'opérer dans les idolâtres a été décrit avec autant de force. La conversion des païens, venant comme peuple chercher l'Eternel, la conversions des païens pris isolément, individuellement, s'attachant au pan de la robe du Juif pour avoir part à ses bénédictions, sont nettement montrées. Elles paraissent motivées par les grâces spéciales que Dieu répand sur les siens. C'est l'accomplissement de la parole adressée à Abraham : « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi [2]. »

La seconde grande partie de Zacharie est une prophétie messianique presque ininterrompue. Après avoir entendu la sentence de l'Eternel contre quelques nations voisines d'Israël, nous sommes surpris d'entendre Dieu s'exprimer avec une sorte de tendresse à l'égard des Philistins :

J'abattrai l'orgueil des Philistins.
J'ôterai le sang de sa bouche,
Et les abominations d'entre ses dents ;
Lui aussi restera pour notre Dieu ;
Il sera comme un chef en Juda
Et Ekron sera comme les Jébusiens [3].

Dire que le sang des victimes sacrifiées aux faux dieux ne sera plus bu, que leur chair ne sera plus

[1] Zach. 8 : 20-23. — [2] Gen. 12 : 3. — [3] Zach. 9 : 6, 7.

mangée par les Philistins, c'est dire que ceux-ci auront renoncé à leur idolâtrie. Ils formeront une partie d'Israël. Ils y prendront la prééminence d'un chef, ils seront semblables à ces Jébusiens qui se fondirent dans le peuple après la prise de Jérusalem par David. Les restes des Philistins furent en effet incorporés au peuple sous les Macchabées. Mais l'annonce de leur conversion à l'Eternel les présente comme des prémices des nations païennes qui se convertiront en grand nombre à l'Eternel.

Tournant les yeux vers Jérusalem, le prophète continue ainsi :

> Je camperai autour de ma maison pour la défendre contre une armée,
> Contre les allants et les venants,
> Et l'oppresseur ne passera plus près d'eux ;
> Car maintenant mes yeux sont fixés sur elle [1].

C'est la sécurité la plus complète garantie au temple qu'on rebâtit. Si Alexandre le Grand respecta comme l'on sait Jérusalem, il n'en fut pas de même d'Antiochus Epiphane. Dans le temple qui s'élève, le prophète aperçoit donc, nous semble-t-il, un temple futur, et c'est dans l'économie finale, croyons-nous, que cette description se réalisera, grâce au respect dont sera alors entourée Jérusalem.

Les vers que nous venons d'analyser ne sont que l'introduction à la prophétie classique de Zacharie accomplie le jour des Rameaux :

[1] Zach. 9 : 8.

Sois transportée d'allégresse, fille de Sion !
Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem !
Voici, ton roi vient à toi,
Il est juste et victorieux,
Il est humble et monté sur un âne,
Sur un âne, le petit d'une ânesse.
Je détruirai les chars d'Ephraïm,
Et les chevaux de Jérusalem ;
Et les arcs de guerre seront anéantis.
Il annoncera la paix aux nations.
Et il dominera d'une mer à l'autre,
Depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.
Et pour toi, à cause de ton alliance scellée par le sang,
Je retirerai tes captifs de la fosse où il n'y a pas d'eau.
Retournez à la forteresse, captifs, pleins d'espérance !
Aujourd'hui encore je le déclare,
Je te rendrai le double [1].

Ce portrait du roi humble et victorieux, monté sur un âne, Jésus s'est plu à le réaliser, trait pour trait, le jour des Rameaux. Un jour il accomplira encore la fin de la prophétie qui nous le fait voir gagnant les nations aux idées de paix [2], établissant son règne de la Méditerranée à l'occident jusqu'à l'Océan à l'orient, depuis l'Euphrate appelé « le fleuve » jusqu'aux extrémités de l'Egypte. Ce regard jeté par Zacharie sur un avenir lointain l'amène à inviter au retour les exilés n'ayant pas encore quitté Babylone, ceux du présent mais aussi les exilés futurs auxquels il songe et auxquels il a déjà été fait allusion [3].

[1] Zach. 9 : 9-12. — [2] Osée 2 : 20 ; cf. Mich. 4 : 3, 4 ; 5 : 4 ; Esaïe 9 : 4-6 et 11 : 6-9. — [3] Zach. 9 : 11, 12.

Dans la strophe suivante, les captifs sont de retour. Armés par l'Eternel, ils forment une nation forte qui frappe ses ennemis en particulier Javan :

Car je bande Juda comme un arc,
Je m'arme d'Ephraïm comme d'un arc,
Et je soulèverai tes enfants, ô Sion !
Je te rendrai pareille à l'épée d'un vaillant homme.
L'Eternel au-dessus d'eux apparaîtra,
Et sa flèche partira comme l'éclair ;
Le Seigneur, l'Eternel sonnera de la trompette,
Il s'avancera dans l'ouragan du midi.
L'Eternel des armées les protègera ;
Ils dévoreront, ils vaincront les pierres de la fronde ;
Ils boiront, ils seront bruyants, comme pris de vin ;
Ils seront pleins comme une coupe,
Comme les coins de l'autel.
L'Eternel, leur Dieu, les sauvera en ce jour-là,
Comme le troupeau de son peuple ;
Car ils sont les pierres d'un diadème,
Qui brilleront dans son pays.
Oh ! quelle prospérité pour eux ! quelle beauté !
Le froment fera croître les jeunes hommes,
Et le moût les jeunes filles [1].

Que Zacharie connût la vision des quatre monarchies de Daniel, nous n'en saurions douter. Les emblèmes des quatre cornes abattues par quatre forgerons, des quatre chars parcourant la terre nous l'ont donné à entendre. C'est par Daniel que le prophète a appris à connaître Javan. La lutte héroïque des Macchabées, vainqueurs des successeurs syriens d'Alexandre le Grand a été une première réalisation de ce tableau. Mais celui-ci nous transporte dans un

[1] Zach. 9 : 13-17.

monde encore plus lointain. Le règne de l'Eternel sauvant son peuple, un peuple dont chaque membre resplendit désormais comme une pierre précieuse ; un état de prospérité où vivra sur la terre d'Israël une race saine et forte, telles sont les perspectives que Zacharie nous décrit avec enthousiasme. Loin de rendre muettes les cordes de l'amour de la patrie, l'Esprit de Dieu les fait vibrer avec une étrange force.

Je passerai rapidement sur le chapitre suivant. Après avoir invité le peuple à demander les bénédictions qui feront de lui la nation prospère, décrite tout à l'heure, Zacharie se met à promettre à Juda la plus entière victoire sur ses ennemis, et à Ephraïm un retour, une restauration qui le rendront puissant :

Ils seront comme des héros foulant dans la bataille la boue des rues ;
Ils combattront parce que l'Eternel sera avec eux ;
Et ceux qui seront montés sur les chevaux seront couverts de honte.
. . . . . .
Ephraïm sera comme un héros.
. . . . . .
Je les sifflerai et les rassemblerai, car je les rachète,
Et ils multiplieront comme ils multipliaient.
. . . . . .
Je les ferai venir au pays de Galaad et au Liban
Et l'espace ne leur suffira pas [1].

Nous sommes obligé de répéter ici encore ce que nous n'avons cessé de redire : c'est que les horizons ouverts par cette description dépassent de beaucoup

[1] Zach. 10 : 6-12.

les grâces reçues dans la période qui suit l'exil. Bien que des membres de l'ancien royaume d'Ephraïm, dont les habitants furent dispersés en Assyrie, se soient joints aux Jérusalémites revenant de Babylone, les portes ouvertes devant Ephraïm par cette prophétie ne le sont point encore dans la réalité actuelle. Beaucoup parleront sans doute d'hyperbole; pour nous, nous croyons à une prévision de l'Esprit qui reste à accomplir.

Nouvelle et importante prédiction concernant l'œuvre et la personne du Messie au chapitre 11. Elle a la forme d'une allégorie. Zacharie s'entend inviter par Jéhovah à devenir le berger d'un troupeau destiné à la boucherie, vendu, égorgé impunément. Car Dieu s'est décidé à châtier Israël, en le livrant à la guerre civile, à la conquête. Le prophète obéit. Il s'occupe surtout des plus misérables brebis. Il prend deux houlettes. L'une s'appelle grâce, protection de Dieu à l'égard de l'étranger, l'autre se nomme union et elle est le symbole de l'attachement que les membres du troupeau doivent avoir les uns pour les autres. Il extermine trois anciens bergers, ses prédécesseurs, dans l'espace d'un mois. Puis il prend en dégoût son troupeau, auprès duquel ses efforts ne réusissent pas. Il quitte sa charge en vouant à la ruine les brebis qui ont manqué de docilité, en brisant sa houlette grâce. Ce dernier acte devait livrer le troupeau à ses ennemis extérieurs. Les plus misérables des brebis en ont conscience. Elles reconnaissent qu'il y a là une parole ou un

décret de Dieu. Là-dessus le berger demande au troupeau son salaire. Et on le paye en lui donnant trente sicles ou pièces d'argent. Indigné, le berger consacre les trente sicles à l'Eternel dont il est le représentant, pour les mettre au service du potier. Il est probable que cet artisan est nommé là parce qu'il fournissait le sanctuaire d'ustensiles. Enfin, le berger brise sa seconde houlette, signe d'alliance entre les diverses parties d'Israël.

Mais le troupeau appartient toujours à Jéhovah, Et celui-ci, qui a été méprisé en la personne du premier berger, ordonne maintenant au prophète de prendre l'équipage d'un mauvais pasteur. Il a à annoncer par là la venue d'un destructeur, chargé de punir les brebis de leur endurcissement. C'est le châtiment suprême que ce mauvais berger. Naturellement celui-ci devra être puni à son tour.

Et le prophète de s'écrier au terme de cette longue allégorie :

> Malheur au pasteur de néant, qui abandonne ses brebis [1]!

N'est-il pas naturel de penser que l'Eglise s'est inspirée de ce tableau prolongé devant la parabole du bon Berger [2] ? Si l'on voit dans le prophète le type du Sauveur, ainsi qu'a fait l'Eglise, les détails de la parabole prendront un réalisme saisissant. Nous la verrons montrer dans le Christ l'ami des pécheurs, des misérables, au sein d'un peuple que son endurcissement prédestine à la mort. N'est-ce pas bien ce

[1] Zach. 11 : 17. — [2] Jean 10.

que le Christ a été? Le Christ nous apparaîtra dans ses efforts pour réunir, rassembler sous sa houlette les membres épars d'Israël, par le lien d'une véritable fraternité spirituelle. Il apparaîtra aussi avec sa sévérité qui voue au jugement de Dieu les adversaires de son œuvre, représentants de la puissance romaine, autorités civiles juives, autorités religieuses. Ce sont là les trois pasteurs retranchés dont le bon Berger a pris la place. Il tentera pendant un mois, c'est-à-dire pendant un laps de temps limité, les trois ou quatre ans que dure son ministère, de sauver la nation sans y parvenir. Alors il retire de dessus le peuple le bouclier de sa présence ; il livre à la division la nation dans laquelle se forment deux peuples : le nouvel Israël, petit troupeau de bonne volonté, et la multitude persécutrice.

Les trente pièces d'argent ou sicles, équivalant à environ 90 francs de notre monnaie, étaient le prix d'un esclave[1]. La fixation de ce salaire était un acte de mépris vis-à-vis de l'Eternel, dont l'envoyé a été considéré comme un esclave. C'est là en effet l'estimation faite du Christ par les sacrificateurs dans leurs pourparlers avec Judas, et celui-ci a réellement fini par jeter cet argent dans le trésor « pour le potier. » Il est vrai que l'argent ainsi jeté par Judas n'a pas été employé à récompenser le travail d'un potier, mais à acheter un champ appartenant à un potier. Cette dissemblance, sur un point de détail,

[1] Ex. 21 : 32.

entre la prophétie et l'accomplissement, n'empêche pas celui-ci d'être surprenant. Par des réalisations comme celle-ci Dieu a voulu attirer l'attention sur la valeur des Ecritures.

Le mauvais berger dont le prophète doit prendre le rôle, après avoir tout d'abord figuré le bon Berger, désigne probablement les chefs auxquels Israël se donna en reniant le Messie.

L'allégorie que nous venons de rapporter était longue, riche en détails. Elle nous a transportés aux jours de l'Evangile, de la vie terrestre du Christ, dans ces jours où nous avait transportés le tableau du roi pacifique, monté sur un âne. Nous avons maintenant à suivre le prophète dans les derniers jours de l'histoire.

Il voit les nations assemblées contre Israël qu'elles haïssent, assiégeant Jérusalem. Mais les peuples coalisés sont frappés d'épouvante, leur ligue est détruite, pendant que Juda se lève pour défendre Jérusalem. Et une grande victoire est remportée par Israël dont le prophète nous dit :

> En ce jour-là, l'Eternel protégera les habitants de Jérusalem,
> Et le faible parmi eux sera dans ce jour comme David ;
> La maison de David sera comme Dieu,
> Comme l'ange de l'Eternel devant eux [1].

Nous retrouvons ici l'ange de l'Eternel dont il a été question dans les visions du commencement [2].

[1] Zach. 12 : 8. — [2] Voir la vision du cavalier qui se tient parmi les myrtes, du chapitre 1.

Sa divine grandeur rejaillit sur le peuple dont il est le chef, et fait de ce peuple un peuple divin. Ne faut-il pas identifier cette victoire avec celle que l'auteur de l'Apocalypse attribue au Christ sur l'Antéchrist, suivi du cortège des nations de la terre? Sans doute l'Apocalypse n'attribue pas expressément une guerre contre les Juifs à l'Antéchrist, mais elle la suppose par ce qui se passe au chapitre 11. Là on voit la puissance hostile à Dieu mettre à mort les deux témoins de l'Eternel, puis les hommes de toute nation venir contempler leurs cadavres. Il ressort de là que Jérusalem est au pouvoir de l'Antéchrist[1]. La victoire promise par Zacharie peut fort bien succéder à une oppression, se placer après que Jérusalem se sera convertie au Christ[2].

Disons qu'on a vu aussi dans ce chant prophétique une allégorie, dont les images guerrières représenteraient seulement d'une manière générale l'hostilité, qui, sous toute sorte de formes, s'attaquera au peuple juif après le rejet du Messie et se terminera à l'avantage d'Israël. Cette interprétation moins précise que la précédente ne se heurte pas aux mêmes difficultés. On pourrait supposer dans certains passages l'intention du prophète de mêler à la donnée antique du jugement des nations celle d'une victoire d'Israël sur ses ennemis particuliers. Zacharie continue ainsi :

[1] Apoc. 11 : 7. — [2] Apoc. 11 : 13.

Alors je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem
Un esprit de grâce et de supplication,
Et ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé.
Ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique,
Ils pleureront amèrement sur lui comme on pleure sur un premier-né.
En ce jour le deuil sera grand à Jérusalem,
Comme le deuil d'Hadadrimmon dans la vallée de Méguiddon.
Le pays sera dans le deuil, chaque famille séparément [1].

La victoire sur les ennemis d'Israël est accompagnée d'une effusion de l'Esprit descendue sur le peuple, réveillant chez lui la supplication. Israël s'est tourné vers le Crucifié :

Et ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé [2].

Les mots qui viennent d'être transcrits sont prononcés par l'Eternel. Il en résulte qu'aux yeux du peuple, c'est l'Eternel qui a été placé ou cloué au bois dans la personne du Messie. Il en résulte encore qu'Israël est l'auteur de la mort du Messie.

Aujourd'hui la conversion d'Israël est encore à venir. Ne doutons pas qu'elle ait lieu, car elle est plus d'une fois annoncée dans le Nouveau Testament [3]. Zacharie, en ce passage, s'est d'ailleurs joint aux prophètes qui ont annoncé les souffrances du Messie [4].

[1] Zach. 12 : 10-14. — [2] Zach. 12 : 10. — [3] Rom. 11 : 28; Apoc. 11 : 13. — [4] Ps. 22 et 69; Esaïe 53, etc.

Le deuil d'Hadadrimmon, auquel est comparé le deuil d'Israël repentant est souvent envisagé comme celui qui suivit la mort du roi Josias, amèrement pleuré [1]. Jérôme nous apprend en effet que tel était le nom d'une localité voisine de Méguiddo où le roi fut tué. Le deuil national aurait dès lors commencé en cet endroit. D'après d'autres, Hadadrimmon serait le nom d'une divinité syrienne représentant le soleil printanier. On n'ignore pas que la disparition du soleil était solennisée chez les Syriens par un deuil semblable à celui qui chez les Grecs célébrait la mort d'Adonis. Il est parlé dans Ezéchiel d'un deuil sur Thammuz, le dieu solaire des Phéniciens et des Syriens. Sa mort était placée au solstice d'été. En tout cas, la comparaison veut dire que la mort du Christ deviendra un deuil public pour Israël.

A cette conversion d'Israël répondra le pardon de Dieu. C'est ce que nous apprennent les premiers mots du chapitre 13 :

> En ce jour-là, une source sera ouverte
> Pour la maison de David et les habitants de Jérusalem,
> Pour le péché et pour l'impureté [2].

Le psalmiste avait dit à Dieu : « Lave-moi.... Purifie-moi avec l'hysope [3] ! » Il se souvenait sans doute de l'aspersion faite sur le lépreux guéri, avec une branche d'hysope, trempée dans le sang d'un passereau. Le prophète nous parle d'une source

[1] 2 Chron. 35 : 24. — [2] Zach. 13 : 1. — [3] Ps. 51 : 4, 9.

d'eau. Il fait donc allusion à d'autres cérémonies de la loi, aux ablutions ordonnées par elle, pour purifier, par exemple, du contact d'un mort. Mais, dans l'image de Zacharie, la simple ablution devient un plongement de tout l'être en une source jaillissante. Cette source qui lave, purifie, c'est la grâce de Dieu, proclamée par le Christ et payée de son sang. N'est-il pas vrai que les croyants vont sans cesse se laver dans le pardon comme dans une onde intarissable, vivifiante ? Eh bien ! dans les temps futurs, Israël lui-même voudra se purifier par la pensée des souffrances du Christ, par l'œuvre du Christ, par le nom du Christ. Et l'effet sera une libération complète du joug du péché. En cette époque bénie, prévue par Zacharie, se perdra en particulier jusqu'au souvenir des idoles, des faux prophètes d'autrefois [1].

Il n'est pas impossible que Jean-Baptiste ait fixé son attention sur ce passage, sur la « source » qui s'ouvrira pour le péché, lorsqu'il se sentit pressé d'instituer le rite du baptême, image de la purification de l'âme par le repentir et le pardon. Le symbole, créé par le Baptiste, devient autrement vivant dans le baptême consacré par Jésus, sur lequel plane son nom, le souvenir de la grâce de son sacrifice.

Déjà à deux reprises, Zacharie nous a laissé entrevoir l'abaissement du Messie, une première fois

[1] Zach 13 : 2-6..

dans la parabole du Berger estimé trente pièces d'argent, une seconde fois en le montrant percé pour son peuple. Et maintenant pour la troisième fois le prophète va parler des souffrances de l'Oint de l'Eternel. Ici sa mort sera directement présentée comme l'objet d'un décret de Dieu :

Epée, lève-toi sur mon pasteur
Et sur l'homme qui est mon compagnon !
Dit l'Eternel des armées.
Frappe le pasteur, et que les brebis se dispersent !
Et je tournerai ma main vers les faibles,
Dans tout le pays, dit l'Eternel ;
Les deux tiers seront exterminés, périront,
Et l'autre tiers restera.
Je mettrai ce tiers dans le feu,
Et je le purifierai comme on purifie l'argent,
Je l'éprouverai comme on éprouve l'or.
Il invoquera mon nom, et je l'exaucerai ;
Je dirai : C'est mon peuple !
Et il dira : L'Eternel est mon Dieu [1] !

L'homme désigné par les mots « mon pasteur », « mon compagnon », ne peut être que l'oint de Dieu, le serviteur par excellence de l'Eternel. Quelle vue nous ouvrent sur la divinité du Christ les mots « mon compagnon ! » Et pourtant Dieu décrète, dans ce passage, la mort de son Bien-aimé en appelant contre celui-ci l'épée. C'est ainsi qu'Esaïe déclarait que « l'Eternel l'a frappé pour l'iniquité de nous tous [2]. » D'après l'Ecriture, la mort de Jésus fait partie du plan du salut, car c'est par elle que nous obtenons la rémission de nos péchés. Mais il dépen-

[1] Zach. 13 : 7-9. — [2] Esaïe 53 : 6.

dait d'Israël d'être l'instrument volontaire de cette sentence. Elle pouvait s'exécuter sans lui, par les païens, et peut-être même sans les païens, sans une culpabilité humaine, par une intervention divine. Si Israël ne fut pas tombé dans l'endurcissement, il ne se serait pas mépris sur le caractère de Jésus, il ne serait pas devenu l'auteur de la mort du Sauveur.

La mort du pasteur a les plus graves conséquences pour le troupeau. En premier lieu elle amène la dispersion des brebis. Les mots :

« Frappe le pasteur, et que les brebis se dispersent, » ont été cités par Jésus comme accomplis par son arrestation et la dispersion de ses disciples[1]. Celle-ci a été une première réalisation. Une autre réalisation s'est produite pour la partie infidèle du troupeau, après la ruine de Jérusalem. Au sein de leur dispersion, Dieu n'a toutefois pas oublié les faibles, les petits qui avaient suivi son Fils. Sa main s'est tournée vers eux pour les garder, ainsi que l'avait annoncé le prophète[2]. L'extermination des deux tiers évoquera à nos yeux tous les massacres des Juifs, si nombreux dans le cours de l'histoire, tandis que la conservation et la purification d'un tiers par le feu nous invitera à nous souvenir de ce petit peuple élu lentement, formé au sein d'Israël au travers des âges.

Nous retrouvons dans cette image le reste fidèle

[1] Mat. 26 : 31 ; Marc 14 : 27. — [2] Verset 7.

dont ont parlé presque tous les prophètes depuis Abdias, et à qui appartient la promesse. Celle-ci doit s'accomplir pour lui, quand il aura passé par diverses épreuves. La prophétie se clôt par l'annonce de la conversion d'Israël. Elle emploie à l'égard du peuple des expressions pleines de tendresse, rappelant celles d'Osée [1].

Le dernier chapitre de Zacharie, le quatorzième, déroule de nouveau les scènes finales de l'histoire. Il s'agit encore d'un siège de Jérusalem, d'une lutte des nations assemblées contre Israël, comme au chapitre 12e. Dans le passage que nous allons étudier, Jérusalem se verra prise, pillée par les nations, ce qui n'était pas le cas, on s'en souvient, au chapitre 12e. On a conclu de là qu'il s'agit d'une autre lutte, postérieure à la première. Ce serait la révolte suprême, suivant le millénaire, la révolte de Gog et Magog [2]. On se rappelle qu'Ezéchiel a fait à cette révolte une grande place [3].

L'explication que nous venons de rapporter paraît plausible. D'autres raisons cependant pourraient engager à ne voir dans le chapitre 14e qu'une reprise un peu détaillée du chapitre 12e. La principale raison est que les traits sous lesquels est peinte la délivrance semblent s'appliquer au millénaire. La nature entière n'apparaît point comme transformée et transfigurée ; le changement atteint seulement la configuration des environs de Jérusalem. Si nous

[1] Osée 2 : 1, 23. — [2] Apoc. 20 : 7-9. — [3] Ezéch. 38 : 39.

avions une simple reprise, ce qui après tout n'est pas impossible, il faudrait placer le sac de Jérusalem dont il va être question avant la victoire sur l'Antéchrist, racontée précédemment. On remarquerait que, tandis que le chapitre 12e, indique les forces humaines préparant le triomphe d'Israël, le 14e insiste sur l'intervention divine. Cela dit, nous avouerons nous ranger du côté de ceux qui voient dans ce morceau l'avènement personnel et extérieur du Christ, après la révolte de Gog et Magog, sa dernière parousie pour le jugement :

Un premier tableau nous peint la lutte et la délivrance :

Je rassemblerai toutes les nations pour qu'elles attaquen Jérusalem ;
La ville sera prise, les maisons seront pillées, et les femmes violées ;
La moitié de la ville ira en captivité,
Mais le reste du peuple ne sera pas exterminé de la ville.
L'Eternel paraîtra, et il combattra ces nations,
Comme il combat au jour de la bataille.
Ses pieds se poseront en ce jour sur la montagne des Oliviers,
Qui est vis-à-vis de Jérusalem, du côté de l'orient ;
La montagne des Oliviers se fendra par le milieu, à l'orient et à l'occident,
Et il se formera une très grande vallée.
. . . . . .
Vous fuirez alors dans la vallée des montagnes.
. . . . . .
L'Eternel, mon Dieu, viendra et tous les saints avec lui[1].

[1] Zach. 14 : 1-5.

La moitié du peuple échappera donc par un miracle. Grâce à sa situation, la montagne des Oliviers se dresse comme un rempart barrant le passage à l'orient de Jérusalem, et il semble que l'ennemi se fie à ce retranchement naturel pour empêcher la fuite de ce côté. Or la montagne se fend en deux et livre une issue aux fugitifs. J'entends demander : Faut-il croire que l'événement se réalisera à la lettre? La brèche ne serait-elle pas un simple emblème de la délivrance affectée par l'avènement du Messie? Une chose me paraît certaine, c'est qu'un prodige interviendra, et il sera la manifestation de la présence de Jéhovah. Celle-ci d'ailleurs, avec le cortège dont elle s'accompagne, qui est formé de « tous les saints, » ne peut guère consister que dans l'avènement du Fils de l'homme venant juger le monde[1].

Des circonstances de cette apparition, des conséquences qu'elle entraînera vont être l'objet d'un second tableau :

En ce jour-là, il n'y aura point de lumière ;
Il y aura du froid et de la glace.
Ce sera un jour unique, connu de l'Eternel,
Et qui ne sera ni jour ni nuit ;
Mais vers le soir la lumière paraîtra.
En ce jour-là, des eaux vives sortiront de Jérusalem,
Et couleront moitié vers la mer orientale,
Moitié vers la mer occidentale ;
Il en sera ainsi été et hiver.
L'Eternel sera roi de toute la terre ;
En ce jour-là, l'Eternel sera le seul Eternel,
Son nom sera le seul nom.

[1] Cf. Dan. 7 : 9 ; Mat. 25 : 31.

Tout le pays deviendra comme la plaine de Guéba à Rimmon,
Au midi de Jérusalem;
Et Jérusalem sera élevée et restera à sa place,
Depuis la porte de Benjamin jusqu'au lieu de la première porte,
Jusqu'à la porte des angles,
Et depuis la tour de Hananeel jusqu'aux pressoirs du roi.
On habitera dans son sein, et il n'y aura plus d'interdit;
Jérusalem sera en sécurité [1].

Nous voyons dans ces vers la fuite du peuple s'achever grâce à une obscurité mystérieuse, qui fera de cette journée « une journée mystérieuse... ni jour ni nuit. » Loin de finir dans la nuit, ce jour finira dans la lumière.

Vers le soir, la lumière paraîtra [2].

Et des eaux vives jailliront de Jérusalem. Déjà Joël avait annoncé un temps où « il y aurait de l'eau dans tous les torrents de Juda, » ou « une source sortira de la maison de l'Eternel [3]. » C'est cette source qu'Ezéchiel nous a montrée sortant du temple [4]. Rappelons le prix de l'eau en Orient. En disant que l'eau coulera été comme hiver, le prophète proclame la disparition des sécheresses. Poursuivant un peu plus loin sa description de la transformation matérielle du pays, Zacharie déclare que le territoire montagneux de Juda depuis Guéba au nord jusqu'à Rimmon au sud deviendra une plaine, de manière à ce que Jérusalem seule domine la contrée. Pour cela,

[1] Zach. 14 : 6-15. — [2] Verset 7. — [3] Joël 3 : 18. — [4] Ezéch. 47 : 1, 2.

elle n'aura pas, on le sait, à changer de configuration, attendu qu'elle est elle-même élevée sur des collines.

Les lieux divers énumérés marquent les limites de la ville future : la porte de Benjamin et la première porte, celle de l'angle, déterminent sans doute l'étendue du front septentrional, de l'est à l'ouest, tandis que la tour de Hananeel et les pressoirs royaux dessinent la ligne allant du nord au sud. Cette ville ne sera plus frappée d'interdit, parce qu'elle ne connaîtra plus le péché. Elle sera en sécurité. Elle aura pour roi Jéhovah, qui sera en même temps le roi de toute la terre. C'est l'union des païens avec Israël, formant avec lui le royaume de Dieu prédit par le voyant. La domination sur les nations païennes va être d'ailleurs le sujet détaillé d'un autre tableau.

Si, ainsi que nous le croyons de préférence, il s'agit plutôt de la parousie extérieure et personnelle du Messie après le millénium, de son règne sur la terre actuelle et après la grande révolte de Gog et Magog, la Jérusalem décrite ici serait la Jérusalem de l'Apocalypse descendant du ciel dans un monde transfiguré et nouveau. Ce serait une figure symbolique. Il faudrait considérer comme une image les changements qui se produisent dans la configuration de la ville.

La chronologie ne régit pas la suite des peintures du chapitre 14. Dans l'une d'elles Zacharie revient sur la défaite des ennemis de l'Eternel. Il signale

deux actions de Dieu : l'une se traduit par des plaies hideuses atteignant les hommes et les bêtes, l'autre par une panique[1].

Après ces indications le prophète se remet à parler du règne de l'Eternel sur les nations païennes:

Tous ceux qui de toutes les nations,
Venues contre Jérusalem,
Monteront chaque année
Pour se prosterner devant le roi, l'Eternel des armées
Et pour célébrer la fête des tabernacles.
S'il y a des familles de la terre qui ne montent pas à Jérusalem,
Pour se prosterner devant le roi, l'Eternel des armées,
La pluie ne tombera pas sur elles.
Si la famille d'Egypte ne monte pas, si elle ne vient pas,
La pluie ne tombera pas sur elle;
Elle sera frappée de la plaie dont l'Eternel frappera les nations
Qui ne monteront pas pour célébrer la fête des tabernacles.
Ce sera le châtiment de l'Egypte,
Le châtiment de toutes les nations
Qui ne monteront pas pour célébrer la fête des tabernacles[2].

Est-ce bien, demandera-t-on, l'avenir des nouveaux cieux et de la nouvelle terre que le prophète peint sous ces couleurs? Que des nations existent dans l'économie future, cela n'est pas impossible. L'Apocalypse nous laisse entrevoir, le long des rives du fleuve de vie, l'arbre de vie dont les fruits sont pour la guérison des nations[3]. Après cela, si des nations existent encore dans l'économie future, ce ne sera

[1] Verset 12-15. — [2] Zach. 14 : 16-19. — [3] Apoc. 22 : 2.

plus dans les conditions actuelles. Peut-être n'y figureront-elles en partie, au milieu de la foule des élus, que comme un vestige du passé et comme cadres naturels de groupements. Peut-être aussi, et nous inclinons vers cette opinion, ne faut-il envisager la mention par Zacharie, dans ce passage, et par l'Apocalypse, dans le passage que nous avons indiqué, que comme une manière de parler empruntée au présent, destinée à désigner les sociétés futures du monde à venir.

Mais peut-on parler de plaie dans la vie future? Il est à remarquer que la plaie nommée dans Zacharie a quelque chose de paternel : c'est l'absence de pluie. Il n'est pas question ici d'une plaie semblable à celle qui a déjà été nommée[1]. Ce n'est pas le rejet. La plaie n'est pas d'ailleurs probablement une plaie matérielle, mais une plaie emblématique indiquant l'interruption du flot des grâces divines. Si l'Apocalypse nous laisse entrevoir, non seulement des nations, mais des guérisons[2] dans le monde à venir, aurait-il été interdit à un prophète de l'Ancien Testament de placer dans l'économie future une rétribution aussi miséricordieuse que celle dont il s'agit?

Au reste, nous le répétons encore une fois, il ne serait pas impossible que cette peinture décrivît le millénaire plutôt que le monde à venir. Ce que le prophète a peint, c'est un état de choses où éclatera

[1] Verset 12 et suiv. — [2] Apoc. 22 : 2.

aux yeux de tous les peuples la gloire de Jéhovah, où ils s'uniront à Israël pour le louer et chercher ses grâces, qui sans cela leur feront défaut.

La dernière strophe du chapitre est employée à signaler la sainteté du futur règne de Dieu. Les images employées sont plus que jamais celles qui étaient familières au prophète, celles de la vie juive. Et c'est ici que le lecteur aura le droit de contempler en esprit à la fois les temps bienheureux qui suivront l'ouverture du millénaire et ceux qui commenceront le monde à venir. Le prophète embrasse la glorieuse finale de l'histoire, et nous ne saurions dire s'il songe à la terre actuelle dans le suprême épanouissement qui précédera sa disparition, ou s'il pense au monde à venir.

> En ce jour-là, il sera écrit sur les clochettes des chevaux:
> Sainteté à l'Eternel!
> Et les chaudières dans la maison de l'Eternel
> Seront comme les coupes devant l'autel.
> Toute chaudière à Jérusalem et devant Juda
> Sera consacrée à l'Eternel des armées ;
> Tous ceux qui offriront des sacrifices viendront
> Et s'en serviront pour cuire les viandes ;
> Et il n'y aura plus de marchands dans la maison de l'Eternel des armées,
> En ce jour-là [1].

Disons d'abord que le mot « marchand » peut se traduire par celui de Cananéen. Le prophète dira par ce dernier terme qu'il n'y aura dans le temple aucun étranger à renvoyer ou à maintenir dans un

[1] Zach. 14 : 20, 21.

office inférieur, semblable à celui des Gabaonites, porteurs d'eau ou coupeurs de bois[1]. La signification est à peu près la même qu'avec la traduction du terme hébreu par le mot « marchand, » car il serait question dans cette dernière alternative des marchands que Jésus chasse au commencement et à la fin de son ministère. L'avantage de cette dernière interprétation serait de présenter l'acte de Jésus comme la réalisation volontaire d'un mot prophétique, d'une parole de Zacharie. Le malheur est que l'Evangile ne fait aucune allusion à cet accomplissement. N'aurait-il pas été relevé en face des critiques des pharisiens, sur l'intervention du Seigneur? L'expression « Cananéen » semble dès lors préférable.

La tiare du souverain sacrificateur portait sur le devant une lame d'or avec cette inscription : « Sainteté à l'Eternel! » En montrant la même inscription sur un objet aussi profane que les sonnettes de chevaux, le prophète veut dire que, dans la plénitude du règne futur de Dieu, les éléments les plus humbles, les plus mondains de la vie seront sanctifiés. Non seulement les chaudières de la maison de l'Eternel, ustensiles inférieurs, auront la même valeur que les coupes avec lesquelles on accomplissait les rites les plus sacrés : les libations, l'aspersion du sang, mais les chaudières particulières des habitants de la ville seront employées pour cuire la viande des sacrifices. C'est nous dire, par le moyen

[1] Jos. 9 : 26, 27.

d'exemples, que tout sera également consacré, et dans les choses et dans les hommes, pendant la finale glorieuse de l'économie actuelle. Nous ne sommes point étonnés de voir ranger cette perspective parmi les plus hautes de l'Ancien Testament.

La personne du Messie a passé et repassé devant Zacharie. Dans les visions du commencement de son livre il se trouve en présence de l'ange de l'Eternel[1]. Il appelle le Messie germe[2]. Il le compare à une pierre du fronton[3]. Il en voit le type en la personne de Zorobabel, tout en laissant pressentir l'action de l'Esprit, dans la vision des deux oliviers[4]. Enfin, il nous dit que le Messie unira la prêtrise et la royauté[5].

Dans la dernière partie de son recueil se trouve le portrait du roi de paix, entrant à Jérusalem sur un âne[6]. Le tableau suffirait à donner un prix particulier à cette portion du livre. Enfin, Zacharie nous montre le Christ abaissé, humilié dans le pasteur vendu pour trente pièces d'argent qui, plus tard, est frappé de l'épée[7], dans Jéhovah percé pour nous[8]. Enfin Zacharie évoquera l'image du Christ glorifié quand il nous fera voir Jéhovah posant ses pieds sur le mont des Oliviers[9].

Dans la dernière partie de Zacharie nous avons aussi assisté longuement aux luttes suprêmes qu'Israël aura à soutenir à la fin des temps contre les

[1] Zach. 1 : 11, 12 ; 3 : 1, etc. — [2] Zach. 3 : 9. — [3] Zach. 3 : 9 ; 4 : 7. — [4] Zach. 4 : 6 ; cf. 12 : 10. — [5] Zach. 6 : 12-14. — [6] Zach. 9 : 9, 10 — [7] Zach. 11 : 13. — [8] Zach. 12 : 10. — [9] Zach. 14 : 3, 4.

nations. La première est celle à la suite de laquelle il se convertira[1] ; la seconde, celle à la suite de laquelle l'histoire du monde doit finir[2]. Le petit livre de Zacharie est proportionnellement l'un des plus riches en prophéties messianiques. Il est l'un de ceux où la grande espérance d'Iraël a revêtu un caractère supérieur.

Malachie.

Y a-t-il eu un prophète du nom de Malachie? Le fait que Malachie, *Maleaki*, veut dire *mon messager* ne prouve-t-il pas que nous sommes en présence d'un anonyme? Un père hébreu eût-il donné un tel nom à son enfant? Ne rencontre-t-on pas le nom de *Maleaki*, dans le sens de *mon messager*, au cours même des discours de l'ouvrage : « Voici, j'enverrai mon messager, » s'écriera le prophète. La version des Septante ne traduit-elle pas le titre du livre : « Parole de l'Eternel à Israël, par l'organe de son messager, » évitant ainsi de faire de Malachie un nom propre?

Aussi bien les Pères ont-ils déjà hésité à ce sujet. La paraphrase chaldaïque nomme Esdras comme l'auteur du livre, et Calvin n'est pas loin de donner raison à cette opinion.

On a répondu que *Maleaki* pouvait être une abréviation de *Maleaki-Yah*, messager de Jéhovah, nom qui étonnerait moins que mon messager; on a remarqué que les nom des prophètes ont souvent, comme les noms juifs, une signification religieuse,

[1] Zach. 12, 13. — [2] Zach. 14.

que plusieurs font allusion dans le texte au sens de leur nom, comme Michée[1], et qu'il serait assez singulier que la collection des petits prophètes se terminât par un anonyme, quand tous les autres livres de cette collection portent l'indication d'un auteur. Aurait-on précisément ignoré le nom du plus récent des petits prophètes, du plus proche des collecteurs?

L'auteur du livre parle, on n'en saurait douter, après la restauration du temple[2]. Les reproches adressés par Malachie sont ceux qu'exprime Néhémie : le non-paiement de la dîme du temple, le mariage avec les femmes étrangères[3]. Malachie a vécu, présume-t-on, dans la seconde moitié, probablement même dans le dernier tiers du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Son écrit est un long dialogue entre Dieu qu'il défend et le peuple mécontent, disposé à des récriminations.

C'est donc à un Juif raisonneur, se targuant de son droit dans ses relations avec Dieu, que s'adresse le dernier des prophètes.

Cette discussion continue ne prédispose pas Malachie aux effusions poétiques. Elle donne à sa parole le ton de la conversation. Pour la forme, avec Malachie a fini la parole colorée et énergique à laquelle nous étions habitués. Mais, dans ce dernier livre de l'Ancien Testament, nous assistons aussi à un commencement. Le prophète a en face de lui l'ancêtre du scribe et du pharisien auquel parlera

[1] Mich. 7 : 18. — [2] Cf. Mal. 3 : 8-10; 2 : 11-16. — [3] Néh. 13.

Jésus. L'ouvrage de Malachie est donc bien propre à servir de transition entre la prophétie et le Nouveau Testament.

La promesse messianique est la partie importante du livre de Malachie.

Le chapitre premier est rempli de reproches au sujet des offrandes faites par Israël. Tout à coup surgit dans la bouche de l'Eternel cette déclaration qui nous transporte à l'époque de la conversion des païens :

> ...Depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant,
> Mon nom est grand parmi les nations,
> Et en tout lieu on brûle de l'encens en l'honneur de mon nom
> Et l'on présente des offrandes pures ;
> Car grand est mon nom parmi les nations,
> Dit l'Eternel des armées [1].

Il n'est guère admissible que les offrandes des païens, au moment où parle le prophète, soient envisagées par lui comme « des offrandes pures. » Nous sommes donc transportés par l'expression en question dans cet avenir si souvent dépeint, où les nations idolâtres serviront Jéhovah. Le prophète se sert de cette perspective pour exciter Israël à la jalousie.

Même allusion au grand avenir un peu plus loin, au verset 14 :

> Je suis un grand roi, dit l'Eternel des armées,
> Et mon nom est redoutable parmi les nations.

[1] Mal. 1 : 11.

Bientôt d'ailleurs le prophète répondra aux répliques du peuple refusant de se laisser convaincre de péché, en annonçant la venue de l'Eternel. Le peuple s'était plaint, dans le début du dialogue animé qui remplira le livre de Malachie, de n'avoir pas vu la journée de l'Eternel si souvent annoncée par les prophètes. Elle est là, s'écrie le voyant. Mais son effet ne se fera pas sentir seulement sur les païens, comme vous le supposez. Elle sera d'ailleurs précédée de l'arrivée du héraut divin dont a parlé Esaïe[1].

Voici, j'enverrai mon messager ;
Il préparera le chemin devant moi.
Et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez ;
Et le messager de l'alliance que vous désirez, voici, il vient,
Dit l'Eternel des armées,
Qui pourra soutenir le jour de sa venue ?
Qui restera debout quand il paraîtra ?
Car il sera comme le feu du fondeur,
Comme la potasse des foulons.
Il s'assiéra, fondra et purifiera l'argent ;
Il purifiera les fils de Lévi,
Il les épurera comme on épure l'or et l'argent ;
Et ils présenteront à l'Eternel des offrandes avec justice.
Alors l'offrande de l'Eternel et de Jérusalem sera agréable à l'Eternel,
Comme aux anciens jours, comme aux années d'autrefois[2].

Le messager prédit est Jean-Baptiste. N'est-il pas, dans la suite, désigné plus clairement sous le nom

[1] Esaïe 40 : 3. — [2] Mal. 3 : 1-4.

d'Elie[1]. D'ailleurs notre prophétie n'a-t-elle pas été appliquée par Jésus au précurseur[2]? A la suite de l'apparition du héraut divin, entrera d'une manière soudaine dans son temple « le Seigneur. » Le titre est celui donné par Esaïe dans la vision inaugurale de son ministère à l'être assis sur un trône, dans le temple. Ce nom implique la divinité de celui qui le porte. Mais le Seigneur va se trouver appelé dans le vers suivant « le messager de l'alliance. » Il ne s'agit donc pas de Jéhovah lui-même, car un messager suppose un supérieur qui l'envoie. D'autre part ce messager ne saurait être le même que le premier, à cause de sa divinité. Il ne saurait représenter le Baptiste. Or la désignation de « messager de l'alliance, » a précisément, a-t-on remarqué, la signification du mot ange de l'alliance; un ange est en effet un messager. C'est sous ce titre d'ange de l'alliance que Jésus-Christ nous est déjà apparu. Nous savions donc que, dans ce passage, le Messie est montré à la fois dans sa qualité d'être inférieur à Dieu en même temps que de collaborateur de Dieu, participant à la divinité. Pouvait-on mieux caractériser la divinité du Fils de Dieu?

« Voici, il vient, » s'est écrié encore le prophète, parlant du Seigneur. Et toute la prophétie n'a fait, jusqu'à Malachie, que proclamer l'approche de l'Eternel qui s'opère dans l'histoire. « Il vient avec les nuées, » dira Jean dans l'Apocalypse, voyant, lui

[1] Mal. 4 : 5. — [2] Mat. 11 : 10-15; Marc 1 : 2; Luc 7 : 27.

aussi, l'approche de l'Eternel dans les événements, mais dans les événements de l'histoire chrétienne. Toutefois la journée de l'Eternel sera autre que ce qu'attend Israël. Le ministère du Christ est envisagé dans Malachie comme une œuvre de jugement à l'égard d'Israël.

> Il s'assiéra, fondra et purifiera l'argent,
> Il purifiera les fils de Lévi [1].

Le « jugement va commencer par la maison de Dieu, » dira Pierre [2]. N'oublions pas que Jean-Baptiste a lui-même présenté le Messie comme ayant son van à la main et nettoyant son aire [3]. Déjà dans son ministère terrestre, par sa prédication, odeur de vie aux uns, odeur de mort aux autres, Jésus a opéré un triage : il déclare être venu afin que ceux qui voient ne voient point et que ceux qui entendent n'entendent point. Depuis que le Christ est monté au ciel, le jugement commencé par sa parole se continue dans l'histoire par le moyen des événements. Le jugement, dont il est question dans ces lignes que nous analysons, est moins d'ailleurs une rétribution définitive et finale qu'une rétribution propre à faire rentrer en soi, une épreuve destinée à sanctifier.

Le résultat de cette discipline de sévérité, exercée d'abord sur les fils de Lévi, consistera dans des offrandes agréables à l'Eternel, semblables à celles des jours anciens. Le prophète fait sans doute ici passer devant nous une image de ces sacrifices aux-

[1] Verset 3. — [2] 1 Pierre 4 : 17. — [3] Mat. 3 : 12.

quels nous invitent les écrivains du Nouveau Testament comme à un service raisonnable[1]. Dans les versets qui suivent, et que nous n'avons pas cités, le prophète qui avait annoncé la purification des ministres du culte annonce celle du peuple entier[2].

Le jour de l'Eternel, si souvent mentionné dans les prophéties, reparaît à la fin du même chapitre. Il servira encore de thème à une importante prophétie du chapitre suivant, que nous aurons soin d'enregistrer. Pour le moment nous relevons encore la finale du chapitre 3 :

> Alors ceux qui craignent l'Eternel se parlèrent l'un à l'autre ;
> L'Eternel fut attentif, et il écouta ;
> Et un livre de souvenir fut écrit devant lui
> Pour ceux qui craignent l'Eternel
> Et qui honorent son nom.
> Ils seront à moi, dit l'Eternel des armées.
> Ils m'appartiendront au jour que je prépare ;
> J'aurai compassion d'eux,
> Comme un homme a compassion de son fils qui le sert.
> Et vous verrez de nouveau la différence
> Entre le juste et le méchant,
> Entre celui qui sert Dieu
> Et celui qui ne le sert pas[3].

Aux récriminations des infidèles, Malachie a opposé tout à coup les justes plaintes des croyants entendues de Dieu. Elles ont sans doute aussi pour objet peut-être l'obscurité des voies de Dieu, mais ces représentations adressées à Dieu sont exprimées avec respect et droiture. C'est pourquoi Dieu en

[1] Rom. 12 : 1, cf. 1 Pierre 2 : 5. — [2] Mal. 3 : 5, 6. — [3] Mal. 3 : 16-18.

prend note. Il les inscrit dans un « livre de souvenir ; » ce recueil nous rappelle les livres de mémoire, où, sous le règne des rois de Perse, l'on consignait les faits importants. C'est là que sont conservés par l'Eternel les noms de ses serviteurs. Une sorte de noblesse divine est donc promise aux fidèles. Et, ajoute le prophète, au jour du jugement que Dieu prépare, ils seront la propriété de l'Eternel, son bon trésor.

L'Ancien Testament se termine par une nouvelle prédiction du grand jour du triage, dans lequel interviendra le Messie :

Car voici, le jour vient,
Ardent comme une fournaise.
Tous les hautains et tous les méchants seront comme du chaume ;
Le jour qui vient les embrasera,
Dit l'Eternel des armées,
Il ne leur laissera ni racine ni rameau.
Mais pour vous, qui craignez mon nom, se lèvera
Le soleil de la justice,
Et la guérison sera sous ses ailes ;
Vous sortirez, et vous sauterez comme les veaux d'une étable.
Et vous foulerez les méchants,
Car ils seront comme de la cendre
Sous la plante de vos pieds,
Au jour que je prépare,
Dit l'Eternel des armées.
Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur,
Auquel j'ai prescrit, en Horeb, pour tout Israël,
Des préceptes et des ordonnances.
Voici, je vous enverrai Elie, le prophète,
Avant que le jour de l'Eternel arrive,
Ce jour grand et redoutable.

Il ramènera le cœur des pères à leurs enfants,
Et le cœur des enfants à leurs pères,
De peur que je ne vienne frapper le pays d'interdit[1].

Au jour de la colère contre les méchants et les impies, dans ce jour ardent comme une fournaise où se consumera le chaume, où se brûlera la balle, la venue de l'Eternel se manifestera à l'égard des fidèles sous l'aspect des rayons bienfaisants du soleil de justice. C'est une belle image que celle qui compare l'approche du Messie au lever du soleil. Lorsque Jésus s'est appelé la lumière du monde, ne songeait-il pas peut-être à cette splendide métaphore de Malachie? En parlant de la guérison qui sera daus les rayons du soleil de justice, le voyant semble vouloir nous mettre en face des miracles accomplis par le Christ sur tant de pauvres malades. La liberté des mouvements physiques indiquée dans les mots : « Vous sauterez comme les veaux d'une étable, » place en particulier devant nous les paralytiques qui, se levant soudain à la voix du Seigneur, emportaient triomphalement leurs lits. Si nous avons le droit d'appliquer ces paroles aux prodiges mystérieux qui sont l'auréole du ministère de Jésus, il ne suit pas de là qu'elles ne soient pas destinées à se réaliser d'une autre manière dans la suite des âges, et à l'entrée du monde à venir. Alors les dernières chaînes des enfants de Dieu tomberont.... Au reste, ces paroles de guérison ont surtout une signification spirituelle.

[1] Mal. 4 : 1-6.

Il y a un infini de bonté dans cette comparaison l'une des plus belles de l'Ancien Testament, l'une de celles dont chacun saisit le mieux la portée.

Quiconque a senti une fois, sous la douce action d'un soleil printanier, ses forces renaître; quiconque a salué au lever du jour l'éveil joyeux de la vie, la fuite des songes de la nuit ou de la pénible insomnie, admirera le coup de pinceau divin qui a donné au Christ l'apparence d'un soleil aux rayons ailés.

Revenant sur le jugement des impies, le prophète nous montre les justes les foulant aux pieds, s'associant à l'exécution de la condamnation.

Les derniers versets du chapitre permettent d'assister à la préparation de cette intervention messianique qui est la réalisation de la venue de Dieu. Elle sera précédée d'un retour à la loi de Moïse : « Souvenez-vous de la loi de Moïse, » a dit le prophète. Et il rappelle qu'elle a été donnée pour tout Israël dont elle fut le bien religieux et civil jusqu'au schisme. N'est-ce pas nous laisser entendre qu'elle redeviendra ce qu'elle a été, une sauvegarde de l'unité nationale, alors que toute dispersion aura cessé? Puis Malachie proclame pour la seconde fois l'envoi d'un héraut dans la personne de Jean-Baptiste. « Voici, je vous enverrai Elie, le prophète[1]. » C'est lui qui réconciliera les pères, les patriarches avec leurs enfants en réconciliant les enfants avec la piété des patri-

[1] Mal. 4 : 5.

arches, en apprenant aux enfants à s'inspirer de cette piété, à s'en nourrir.

Elie était envisagé comme un autre Moïse. On comprend que son nom suive immédiatement celui du législateur des Hébreux. A Elie fut dévolue autrefois la tâche de restaurer la loi. Et telle sera précisément la fonction de Jean-Baptiste.

On ne peut douter devant le langage tenu plus tard par Jésus, qu'Elie ne désigne ici le précurseur du Christ[1].

Ainsi l'Ancien Testament se clôt sur l'annonce du ministère de Jean-Baptiste. Cette prédiction, il est vrai apparue déjà, mais très fugitivement, dans Esaïe[2], se rencontre deux fois dans Malachie; elle fait l'originalité de la promesse messianique chez ce dernier prophète.

N'oublions pas une grandiose image de Messie, digne de se placer à côté de ses meilleurs portraits: cette métaphore du soleil de justice aux rayons bienfaisants et qui guérissent.

Et maintenant la voix prophétique va se taire pendant plus de quatre siècles. A la période de la parole d'espoir succédera celle du silence, du recueillement. Il est dans l'histoire du règne de Dieu des époques créatrices et des époques d'appropriation. Un temps d'appropriation commence avec Malachie. Il n'aura pas été inutile, ainsi que nous le verrons.

[1] Mat. 11 : 10; 17 : 10-13. — [2] Esaïe 40 : 3.

CHAPITRE III

L'enseignement des prophètes à partir d'Osée.

Bénédictions de l'avenir messianique.

A la fin de notre second volume, nous avons, en parlant d'Osée, résumé les intuitions messianiques des premiers prophètes [1], comme nous l'avions fait, dans le même volume, pour les Psaumes [2]. Parvenu au terme de notre étude des monuments postérieurs du prophétisme, nous résumerons également les grands traits qui nous ont frappés dans ceux-ci.

Un historien moderne de la prophétie, qui a cherché à en donner une explication naturelle, Kuenen, pense que l'idée messianique à l'origine est simplement l'expression du patriotisme. On attend un descendant de David dont le règne sera éternel, et procurera à sa nation, vivant sur la terre de ses pères une félicité extraordinaire. Les passages où il est question des souffrances d'un serviteur de l'Eternel ou d'un autre personnage mystérieux, même du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, s'appliqueraient à un être collectif, Israël. Au début, ils

[1] Les poètes et les premiers prophètes, p. 306. — [2] Ibidem, p. 145, 146.

n'auraient rien à faire avec le Messie. Plus tard, après la captivité, quand l'idée de la vie future et de la résurrection occupa les esprits, on s'habitua à voir dans le jour de la colère de l'Eternel un jugement de l'au-delà s'appliquant aux âmes. La notion du Messie se spiritualisa. Il devint le Sauveur des cœurs. Comme Jésus de Nazareth ne réalisait nullement l'idéal d'un roi temporel, heureux et pacifique, comme de plus il avait revendiqué pour lui-même un empire spirituel, on vit dans l'Ancien Testament la figure d'un Messie individuel souffrant, quoiqu'en réalité elle ne s'y trouve pas. Et le règne messianique, après l'événement qu'on avait cru être l'ascension, fut complètement identifié avec le règne du Christ du haut du ciel. A la suite de cette première identification, les promesses faites à Jérusalem furent envisagées comme s'appliquant également à l'Eglise.

Telle est, nous dit-on, la genèse des espérances attribuées aux prophètes.

Nous répondons : il est certain que le message des prophètes n'a pas toujours été bien compris des contemporains. Il est même parfois voilé dans son ampleur et ses conséquences pour les prophètes qui en sont les porteurs. Ce sont les apôtres, après Jésus-Christ, qui nous livrent la vraie pensée de la prophétie. C'est d'eux que doit s'inspirer l'Eglise dans son interprétation.

Quand on considère les affirmations des prophètes à la lumière de l'Evangile, qu'on les met bout à bout,

on est frappé de la supériorité et de l'unité des vues de l'Esprit.

Un premier objet des pensées des hommes de Dieu, dans le domaine exploré par nous, est la grandeur future de leur peuple. Ils ne se lassent pas de lui prédire de hautes destinées. Pas un d'eux qui n'ait eu cette présomption, laquelle fait honneur à leur patriotisme. Telle est l'idée que nous avions trouvée dans les finales d'Abdias, de Joël, d'Amos, d'Osée.

Michée, dans un morceau célèbre qu'il a en commun avec Esaïe, exalte la supériorité future de la montagne de Sion sur les montagnes de la terre : 4 : 1, 2, 3. Il est d'ailleurs revenu plus d'une fois sur ce sujet, en particulier dans la péroraison de son livre : 2 : 12, 13 ; 4 : 1, 2, 3 ; 7 : 15-20. Dans la première section du grand prophète, d'Esaïe, comptant une douzaine de chapitres, il y a déjà sept ou huit passages sur la restauration d'Israël : 1 : 26 ; 2 : 1 ; 4 : 6 ; 6 : 13 ; 8 : 23 ; 9 : 1-6 ; 10 : 20, 21 ; 11 : 11 à 12 : 6. Voici ce que nous trouvons à cet égard dans la deuxième section : 14 : 1, 2 ; 18 : 7 ; 19 : 18-25 ; 19 : 17, 18 ; 24 : 23. La troisième collection de discours qui s'étend du chap. 28 au 35 est plus riche : 28 : 16, 17 ; 29 : 20-23 ; 30 : 19-27 ; 32 : 15-20 ; 33 : 5, 20-24 ; 35 : 10 ; 37 : 31-32. La seconde grande partie d'Esaïe nous met en présence de l'exil ; les perspectives du relèvement y foisonnent, elles sont l'un des motifs principaux de cette haute poésie imagée : 40 : 1-11, 27-31 ; 41 : 8-20 ; 42 : 13-17 ; 43 : 5-6, 19-21 ; 44 : 1-5, 21, 22 ; 45 : 17-25 ; 48 : 17-19 ; 49 : 14-26 ;

51 : 4-7 ; 52 : 7-10 ; 54 : 1-17 ; 55 : 1-5, 12, 13 ; 57 : 14-21 ; 58 : 8-14 ; 59 : 20 ; 60 : 17-22 ; 61 : 4-11 ; 62 : 3-12 ; 65 : 8-25 ; 66 : 19-20.

Tandis que Nahum n'a guère que deux lignes applicables à l'avenir béni d'Israël : 2 : 1 ; 2 : 3, qu'on en rencontre à peine une dans Habakuk : 3 : 13, Sophonie possède un long et brillant morceau : 3 : 11-20, cf. 2 : 7.

Si nous passons aux prophètes de la période suivante, nous dirons que Jérémie s'est complu dans les descriptions du rétablissement d'Israël : 3 : 14-18 ; 23 : 3-7 ; 30 : 4-11, 18-22 ; 31 : 1-40 ; 32 : 37-44 ; 33 : 6-26 ; 50 : 19-20. Rappelons qu'il attend un royaume spirituel avant le règne visible à tous les yeux, le règne de Dieu dans les cœurs avant le règne extérieur. Le relèvement de Jérusalem, de son temple, a été l'un des principaux objets de la prédication d'Ezéchiel, surtout à partir du moment où la prise de la cité fut un fait accompli : 6 : 8-10 ; 11 : 17-21 ; 16 : 59-63 ; 17 : 22-24 ; 20 : 37-44 ; 28 : 25, 26 ; 29 : 21 ; 34 : 11-14, 20-31 ; 36 : 7-15, 22-38 ; 37 : 1-14 ; 37 : 15-28 ; 39 : 21-29 ; 40-48. Pour le prophète mentionné, l'ère de la restauration sera celle d'une alliance nouvelle, dont la condition première est la régénération, l'œuvre de l'Esprit dans les cœurs : 11 : 19 ; 36 : 22-38 ; 37 : 12-14. L'empire messianique est représenté dans Daniel sous l'image de la pierre qui devient une montagne couvrant toute la terre : 2 : 34, 35, 44. Dans la vision des quatre animaux le nouveau peuple de Dieu est appelé « les saints : » 7 : 22, 25, 27. L'ex-

pression désigne un peuple régénéré. Comme Esaïe l'avait fait : 26 : 19, Daniel annonce une résurrection des Israélites fidèles : 12 : 2, 3.

Venons-en aux prophètes de la dernière époque. Aggée loue la gloire du second temple : 2 : 3-9. Zacharie n'est pas moins explicite. Israël lui apparaît sous l'image d'une vallée de myrtes où se tient l'ange de l'Eternel pour surveiller la terre ; à la fin de cette vision le peuple de Dieu est l'objet de l'intercession de l'ange de l'Eternel ; puis il apprend que Jérusalem sera encore choisie par l'Eternel : Zach. 1 : 7-17. Plus loin Jérusalem lui apparaît comme une cité sans limites, entourée d'une muraille de feu : 2 : 1-5. Plus loin le peuple est un chandelier d'or éclairant la terre : 4 : 1-14. Plus loin nous voyons Israël revenir d'un nouvel exil : 8 : 7-13, cf. 10 : 11. Dans sa dernière partie Zacharie annonce une victoire remportée par les siens sur les nations assemblées contre Jérusalem et la conversion du peuple : 12 : 7-10 ; 13 : 1-6, 9. Nous assistons à la fin du livre à une délivrance miraculeuse de Jérusalem assiégée par les nations, probablement Gog et Magog, amenant une transformation du pays, image de la formation des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Enfin Zacharie salue une nouvelle époque où le mot sainteté sera écrit sur les sonnettes des chevaux, où les chaudières du temple seront aussi respectées que les coupes : 14 : 20, 21. Malachie a parlé du reste d'Israël comme d'une élite dont le nom serait écrit dans un livre de mémoire : 3 : 16-18. Et les derniers

mots de l'Ancien Testament nous reportent au temps des patriarches dont l'esprit revivra dans leurs enfants : 4 : 4-6.

En nous peignant un avenir de bénédictions pour Israël, les prophètes lui ont souvent uni les peuples païens. Ainsi a fait en particulier Michée. Le grand morceau qu'il possède en commun avec Esaïe nous fait voir les peuples affluant à Jérusalem et se disant : « Venez et montons à la montagne de l'Eternel, afin qu'il nous enseigne ses voies : 4 : 2. Dans sa finale, Michée leur dit que les nations païennes seront remplies de crainte devant l'Eternel : 7 : 17. Dans sa première partie, Esaïe a également un certain nombre de fortes assertions sur l'entrée des païens dans l'alliance de Dieu : 2 : 2-4; 2 : 18-21. Il déclare que le rejeton d'Isaï sera une bannière pour les peuples, que ces peuples se tourneront vers lui : 11 : 10, 12, que le nom de l'Eternel sera célèbre par toute la terre : 12 : 5, que les païens s'uniront aux enfants de Jacob : 14 : 1, 2, qu'ils se dégoûteront de leurs idoles : 17 : 7, 8, 9, que les Ethiopiens apporteront leurs offrandes à l'Eternel : 18 : 7, qu'Israël deviendra le frère de l'Assyrie et de l'Egypte : 19 : 18-25. Ce dernier passage est l'une des plus remarquables effusions du prophète sur la question qui nous occupe. Il y faut joindre ensuite l'annonce que Tyr consacrera son gain au service de l'Eternel : 23 : 17, 18, après l'annonce de la destruction du paganisme : 24 : 21-23, la sublime description du grand banquet auquel seront un jour conviées toutes

les nations sur la montagne de Sion : 25 : 6-8. Dans la seconde grande partie, les assertions du prophète ne sont pas moins frappantes. Ce sont les îles de la mer, habitées par les idolâtres, qui chantent les louanges de l'Eternel : 42 : 10-17. Dans l'impossibilité de tout citer, nous nous bornons à la simple note ci-jointe : 45 : 14, 22-25 ; 49 : 23 ; 51 : 4-6 ; 52 : 10 ; 54 : 2, 3 ; 55 : 1, 5 ; 59 : 19 ; 60 : 1-22 ; 61 : 11 ; 62 : 1, 2 ; 66 : 18. Accordons une attention particulière au dernier chapitre où Dieu prend à son service des païens comme sacrificateurs, ce qui signifie que le règne de la loi a pris fin. Nous avons pu lire dans le même morceau ces mots :

> Toute chair viendra se prosterner devant moi, dit l'Eternel : 66 : 23.

Si nous ne trouvons rien en cette matière ni dans Nahum ni dans Habakuk, nous découvrons dans Sophonie une belle parole sur l'incorporation des païens au règne de Dieu : « Alors je donnerai aux peuples, dit le prophète, des lèvres pures, afin qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel : Soph. 3 : 9-11.

Jérémie parle d'un temps où « toutes les nations s'assembleront à Jérusalem, au nom de l'Eternel, » 3 : 17, où Dieu ramènera les peuples dans leur héritage : 12 : 14-16, où les idolâtres reconnaîtront eux-mêmes le néant de leurs idoles : 16 : 19-21. Il invite les nations à publier la parole de l'Eternel dans les îles : 31 : 10 ; il raconte leur émotion à propos de tout le bien fait à Israël : 33 : 9. Son langage sur ce

sujet est concis mais clair : 46 : 26 ; 48 : 47; 49 : 6; 49 : 39. La conversion des païens est pour Ezéchiel l'un des grands faits de l'avenir attendu par lui. Il en proclame une première fois la certitude en termes destinés à exciter la jalousie d'Israël. C'est le retour, la rentrée en grâce des captifs de Sodome et de Samarie : 16 : 53-58. Il voit les nations sous l'image d'oiseaux venus se loger à l'ombre d'un cèdre, qui représente pour lui le règne de l'Eternel dans les temps futurs : 17 : 22-24. Du chapitre 25 au 32, nous trouvons sans cesse dans Ezéchiel, appliquée aux païens, cette phrase : « Ils sauront que je suis l'Eternel : » 25 : 7, 11, 14, 17, etc. Deux expressions du chapitre 39 : 23, 27, nous montrent les yeux des nations s'ouvrant à la lumière. Enfin, dans la dernière partie du livre, si l'étranger infidèle est exclu de l'alliance, l'étranger fidèle reçoit sa part du pays : 47 : 22. Daniel, à la fin de la vision des quatre animaux, contemple le Fils de l'homme descendant sur les nuées et servi par tous les peuples, toutes les nations, toutes les langues.

Se conformant à une instruction de l'Esprit qui devient une tradition, Aggée publie après l'exil que les trésors des nations viendront à Jérusalem : Aggée 2 : 7. D'après Zacharie, les nations païennes s'attendront à l'Eternel et formeront un seul peuple : 2 : 10-12. Selon ces prophètes, les grâces répandues sur Israël seront telles que les païens se joindront à lui comme peuples et individus pour chanter avec lui l'Eternel : 9 : 20-23. La dernière prophétie de Zacha-

rie a semblé nous transporter après la lutte de Gog et Magog. Elle montre Dieu roi de toute la terre : 14 : 9.

Quel peuple a eu, comme Israël, des poètes s'occupant de l'avenir des autres peuples, de leur transformation religieuse, de leur conversion à la divinité servie par lui ? On devine, à entendre les prophètes d'Israël, qu'ils sont les prophètes de l'humanité, car ils ne cessent de nous entretenir de l'humanité en nous parlant d'Israël.

Soulignons encore un ou deux traits remarquables de cet avenir : c'est d'abord un temps de paix universelle où finira la guerre.

Le lecteur se rappellera avoir lu dans un Psaume [1] l'annonce d'une époque où Dieu consumera les choses de guerre, dans Osée la promesse d'une alliance traitée par Dieu avec les bêtes des champs, où seront brisés l'arc, l'épée et la guerre : 2 : 20. On sait que le fameux morceau commun à Michée et Esaïe nous met en présence de peuples forgeant de leurs épées des hoyaux : Mich. 4 : 3; Esaïe 2 : 4. Esaïe voit le loup paissant avec l'agneau, la panthère avec le chevreau, la vache avec l'ours, le petit enfant s'ébattant devant l'antre de la vipère : 11 : 6, 65 : 25. Zacharie met dans la bouche de l'Eternel les mots suivants à propos de la venue du Roi de paix entrant à Jérusalem sur un âne : « Les arcs de guerre seront anéantis. Il annoncera la paix aux nations : »

[1] 46 : 10.

10 : 10. Un jour donc, si j'en crois les prophètes, la nature et l'humanité ne souffriront plus des actes de violence qui ensanglantent notre monde actuel.

Une bénédiction nouvelle doit se répandre, pendant l'avenir prédit, sur les produits de la terre : des eaux arroseront le sol, les déserts seront changés en pâturages, l'abondance règnera. Déjà des Psaumes, la fin du 22e, le 132e, versets 15 et 16, le 144e, versets 12, 15, avaient prévu un temps de bien-être extraordinaire. La prophétie enchérit sur ces peintures. C'est surtout Esaïe qui a multiplié les tableaux de la transformation du monde visible. Sa seconde grande partie en est remplie. Il en est déjà dans la première : 30 : 19-27 ; 32 : 15-20 ; 33 : 5 ; 33 : 20-24 ; 35 : 1-10 ; 41 : 17-19 ; 42 : 16 ; 43 : 19, 20 ; 44 : 1-5 ; 44 : 22, 23 ; 49 : 9-14 ; 51 : 3 ; 55 : 9, 10, 13 ; 58 : 8-14 ; 60 : 13-22 ; 65 : 20-22. Dans le dernier passage, où ce prophète, grand entre tous, décrit la prospérité réservée à Jérusalem, il nous parle d'une longévité extraordinaire réservée aux habitants de la cité sainte : « Celui qui mourra à cent ans mourra jeune. » L'annonce de la destruction finale de la mort et d'une résurrection peut être lue aussi au commencement de l'ouvrage : 25 : 8 ; 26 : 19. Ezéchiel voit la lumière du règne de Dieu rejaillissant sur la création matérielle : 36 : 8-12 ; 36 : 35 ; 47 : 1-12. Aggée prévoit de grands changements qui modifieront les cieux et la terre : 2 : 6. Nous distinguerions d'ailleurs entre les promesses relatives à l'embellissement de la nature actuelle et celles relatives aux

nouveaux cieux et à la nouvelle terre. En voici deux qui nous paraissent s'appliquer au monde à venir : Esaïe 51 : 6, 16 ; Zach. 14 : 8-10.

Jésus a surtout relevé le caractère religieux et spirituel des bénédictions publiées par les prophètes, mais sans exclure du royaume les grâces matérielles et visibles. En multipliant les pains, les guérisons, les résurrections, il donne un premier accomplissement aux prédictions annonçant l'action du règne de Dieu sur la nature.

La journée de l'Eternel.

Si Jésus a parlé de bouleversements devant précéder l'épanouissement et le rétablissement complet du royaume d'Israël, il en trouvait l'idée chez les anciens prophètes. Pour eux le règne de Dieu ne s'établira qu'à la suite d'une crise appelée « la journée de l'Eternel. » Ce sont les jugements exercés dans cette journée qui amenèrent les païens et même Israël à se convertir. Esaïe, ayant demandé jusqu'à quand l'endurcissement d'Israël se prolongera, entend Dieu lui répondre que ce sera jusqu'à ce que le pays soit réduit en désert, que, s'il existe un dixième d'habitants, il sera anéanti, mais que de ce peuple renaîtra pourtant une sainte postérité : 6 : 11, 12, 13.

Mais la journée de l'Eternel, journée de colère, sera surtout dirigée contre les idolâtres. Abdias avait parlé de ce jour de rétribution : verset 15 ; Joël avait contemplé un rassemblement de peuples réunis

dans la vallée de Josaphat contre Jérusalem, épouvantés par l'Eternel qui soutient son peuple : 3 : 9-17. Michée, après avoir annoncé l'exil de son peuple à Babylone, prévoit tout à coup une alliance des nations païennes, dont la fille de Sion sera victorieuse, qu'elle brisera avec une corne de fer et des ongles d'airain : 4 : 11-14. A la fin de l'écrit du même prophète, nous assistons à la confusion des nations païennes ; elles lèchent la poussière comme le serpent : 7 : 16, 17. Esaïe nous entretient d'un jugement des peuples : 24 : 19-23 ; 34 : 1-4 ; 63 : 3-6 ; 66 : 15-19. Habakuk voit apparaître l'Eternel qui va se venger des peuples : 3 : 6-12. Sophonie est témoin d'une concentration des peuples réunis pour être châtiés : 3 : 8. Jérémie connaît le grand jour de l'Eternel 25 : 30-33 ; 30 : 1-11. Dans la vision des quatre animaux de Daniel, il y a un jugement solennel sur le quatrième animal, d'où est issue la corne arrogante, symbole de l'antéchrist. Le jugement est rendu par un tribunal que préside l'ancien des jours : 8 : 9-12. Aggée, parlant au nom de l'Eternel, s'écrie : « J'ébranlerai toutes les nations : » 2 : 7. Zacharie annonce l'abaissement des nations qui viendront contre Jérusalem : 12 : 9. La journée du Seigneur figure dans Malachie : 3 : 2 ; 3 : 17, 18. Il montre les saints associés au jugement de Dieu et foulant les méchants : 4 : 3.

Cette pensée d'une crise purificatrice traversée par les peuples a en sa faveur ce qui se passe dans la vie individuelle. Par l'humiliation seulement le

croyant s'élève et parvient à la gloire. Le courant d'idées signalé ici et ayant pour objet la crise d'où sortira l'âge d'or est toutefois moins puissant que celui de l'affirmation de la venue de cet âge d'or lui-même.

Il faut, dans ce sujet encore, distinguer deux groupes de passages : ceux qui ont trait à la série de jugements précédant le millénaire, — ce sont les passages que nous venons de citer, — et ceux qui annonceraient la crise précédant aussi l'apparition des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Les derniers passages sont moins nombreux. Nous rangeons parmi eux certaines paroles d'Esaïe : 51 : 6-8; 66 : 24. Ezéchiel décrit la guerre de Gog et Magog contre Jérusalem, guerre placée par l'Apocalypse, comme on le sait, à la suite du millénaire. Si nous ne nous sommes pas trompé sur le sens du 14e de Zacharie, nous assisterions encore à un jugement de Gog et Magog, dans un jour unique qui est vraiment la journée de l'Eternel : 14 : 3, 12-15.

Des données prophétiques, que nous venons de rappeler, il résulte que l'âge d'or du règne de Dieu serait précédé et suivi d'une crise purificatrice. Dans la révélation de Jean, le millénaire est encadré de la même façon.

Tous les fragments que nous avons mentionnés ne font pas intervenir le Messie. Mais il suffit que, dans un certain nombre de morceaux, on l'ait vu présider au nouvel ordre de choses, pour que le règne idéal annoncé devînt partout le règne messianique.

Frappantes en ce qui concerne le royaume, les déclarations de la prophétie le sont davantage en ce qui concerne le roi. La relation de la prophétie avec l'Evangile sur ce dernier point est très étroite.

Le Messie.

En terminant notre étude du Psautier, nous avions indiqué les hymnes dans lesquels se dessine la figure du Messie, sous les traits d'un nouveau David, d'un juge suprême, d'un Fils de Dieu et d'un homme de souffrances. La promesse d'une personnalité extraordinaire y était plus fréquente que celle de l'ordre de choses, futur et béni, présidé par cette individualité. Dans les prophètes proprement dits, c'est en général le contraire qui a lieu. Chez les premiers d'entre eux, il n'était qu'une ou deux allusions directes à la personnalité mystérieuse, et elles se rencontrent dans Osée : 2 : 2; 3 : 5; 6 : 2, 3; 13 : 14.

Chez les grands prophètes en échange, la vision du Messie reparaît fort souvent, quoiqu'elle soit pourtant moins en scène que le règne messianique et ses bienfaits. Disons que chez les prophètes, si elle se retrouve plus rarement que dans les Psaumes, elle est plus claire, parce que le langage purement typique, avec le soin laissé au lecteur de le reconnaître, y est rare. Dans les pages des prophètes le personnage messianique est dessiné avec une netteté nouvelle et saisissante.

C'est Michée qui nous a fourni la première grande prophétie classique concernant le Messie. Après avoir d'abord parlé de celui qui fera la brèche devant les restes d'Israël, qui sera leur roi, il nomme Bethléhem et proclame en même temps l'ancienneté du Messie dont l'origine remonte aux jours de l'éternité : 2 : 13; 5 : 1-4. Esaïe insiste également, dans sa première collection, sur un détail historique de l'apparition du Messie : sa venue en Galilée : 8 : 23. Mais Esaïe est surtout le prophète de la divinité du roi, comme Jean en a été l'évangéliste : 4 : 2-6; 7 : 14; 8 : 8; 8 : 23; 9 : 5, 6; 11 : 1-5, 10. Si la seconde section d'Esaïe ne nous offre rien qui concerne le Messie, dans la troisième collection la venue du Christ nous a été présentée soit comme une visite de Jéhovah, soit comme la pose de la pierre de l'angle, soit enfin comme l'apparition d'un roi de justice : 28 : 16, 17; 30 : 27-33; 32 : 1; 35 : 4. Tout en parlant encore de la visite de Jéhovah, la seconde grande partie nous offre un type nouveau de l'oint de l'Eternel, celui du serviteur de Dieu, héraut et prédicateur de la justice, agissant dans l'humilité, dans le tourment de son âme, au milieu de la persécution : 40 : 11; 42 : 1-9; 49 : 1-7; 50 : 4-11; 52 : 13-15. La prophétie capitale d'Esaïe sur le Messie se lit dans le chapitre 53. Le 61e renferme la prophétie que Jésus s'est appliquée dans son discours de Nazareth, et qui montre en lui l'oint de l'Eternel inaugurant une année de grâce, l'ère du jubilé.

Rien dans Nahum sur ce sujet. Habakuk n'a parlé du Messie qu'indirectement : 3 : 3-15. Et Sophonie ne distingue pas sa venue de celle de l'Eternel : 3 : 17-19. Jérémie a appelé le Messie un germe juste: 23 : 5, 6; 33 : 15. Il le connaît comme un fils de David, sacrificateur en même temps que roi : 30 : 21-22. Il a montré l'Eternel venant à son peuple pour le sauver : 30 : 11. Toutefois, il faut l'avouer, dans Jérémie la figure du Messie n'est pas au premier plan. Elle l'est moins encore dans Ezéchiel. Il a sans doute signalé la parenté de l'homme avec Dieu, ce qui préparait les esprits à l'union du divin et de l'humain, consommée dans le Christ. En sa première vision, celle des chérubins, il aperçoit en effet Dieu sous une figure d'homme : 1 : 27. Lorsque l'apparition se montre de nouveau à lui, la figure divine n'est, il est vrai, pas toujours mentionnée; elle est au moins supposée : cf. 9 : 3; 10 : 1 et 19; 11 : 22. Nous devinons une image voilée du Messie dans l'homme vêtu de blanc du chapitre 9, accompagnant les exécuteurs de la vengeance divine contre Jérusalem. Le personnage qui sert de guide au prophète, dans la série finale des visions et mesure pour lui le temple, est encore pour nous la figure symbolique de celui en qui, aux jours de l'Evangile, résidera la révélation de l'Eternel. La maison de Dieu mesurée est elle-même un symbole transparent du prophète de Nazareth, qui, au sein de l'humanité, sera la parfaite habitation de Dieu. On a pu voir encore le Messie désigné allégoriquement dans la promesse

faite à Israël d'une corne qui serait l'expression de sa force : 29 : 21.

Au chapitre 34, nous entendons le prophète annoncer directement le nouveau David, versets 23, 24. Une seconde fois encore, un peu plus loin, Ezéchiel nous montrera Israël réuni sous un même roi, sous un David, prince à toujours : 37 : 22-28. Ainsi, dans Ezéchiel, le Christ est souvent présent quoique invisible ; de plus, nous l'apercevons directement deux fois. Daniel, dans la vision des quatre animaux, fixe son attention sur un fils de l'homme qui vient sur les nuées du ciel : 7 : 13, 14. Le personnage reçoit la domination, le règne, la gloire. C'est le Messie triomphant et glorifié, rentré dans les demeures célestes pour en revenir. Dans Aggée l'Eternel adresse à Zorobabel des promesses qui en font un type du Messie : 2 : 23. Zorobabel préfigure ainsi le Christ pour Zacharie. Il intervient dans la vision du chandelier d'or, comme l'un des rameaux d'où descend l'huile, symbole de l'Esprit : 4 : 3, 12-14. A ce prince sont faites des promesses dont la réalisation a eu lieu dans la personne du Christ : 4 : 6-10. Mais le Christ avait été entrevu déjà auparavant par Zacharie, en la personne de Josué, le grand sacrificateur purifié de sa souillure, revêtu de vêtements glorieux, enlevant en un jour l'iniquité du pays : 3 : 9. Il a été nommé dans Zacharie, comme dans Jérémie et Esaïe, le germe : 3 : 8; cf. Esaïe 4 : 2; 11 : 1 ; 53 : 2 ; Jér. 23 : 15 ; 33 : 15. Il est comparé encore dans ce prophète à l'une des pierres principales

du nouveau temple, à une pierre gravée sur laquelle reposent les yeux de l'Eternel et qui est posée au bruit des acclamations : 3 : 9 ; 4 : 7 ; cf. Esaïe 28 : 16 : Ps. 118 : 22. Nous le pressentons dans l'ange de l'Eternel, l'un des personnages des visions : 1 : 1-12 ; 2 : 10-13 ; 3 : 1-10. Nous le saluons surtout dans le roi débonnaire, monté sur un âne, et que Jérusalem vit au jour des Rameaux : 9 : 9-12. Nous le reconnaissons dans le berger qui paît les brebis destinées à la boucherie et dont le travail est taxé à trente pièces d'argent : 11 : 4-14. Zacharie avait en outre montré Jéhovah percé par son peuple : 12 : 10. Il nous fait assister à la venue du Messie pour son retour, sous l'image d'une apparition de Jéhovah qui pose ses pieds sur le mont des Oliviers : 14 : 4. Nous le reconnaissons en ce second Berger contre lequel l'Eternel appelle l'épée et qui par sa mort amène la ruine d'Israël : 13 : 7. Malachie ne distingue pas cet avènement final du Christ de sa première venue. Pour lui le Christ dans sa première venue est déjà celui qui opère un triage. Ce qui appartient d'ailleurs en propre à ce prophète, c'est la prédiction de Jean-Baptiste, héraut divin, appelé tantôt un messager, tantôt Elie. Elle avait déjà brillé, nous l'avons dit, avec moins de netteté dans Esaïe : 40 : 3. Le Messie lui-même est appelé par Malachie « le Seigneur, » d'un nom qui montre sa participation à la divinité ; c'est encore un second messager suivant le premier, le messager ou l'ange de l'alliance, nom qui indique la subordination à Dieu : 3 : 1-4. C'est le soleil de

justice apportant la santé dans ses rayons : 4 : 1-6. Les visions du Messie ne pouvaient s'arrêter sur une plus magnifique image.

Jésus, les apôtres, leurs contemporains, la tradition de l'Eglise interprètent, comme nous l'avons fait après eux, les passages que nous avons signalés. La gravité de l'hypothèse, aujourd'hui en faveur, qui consiste à dire : ils se sont trompés, il n'y a pas de prédictions messianiques dans l'Ancien Testament, il y a tout au plus une vague attente chez les derniers prophètes, n'échappera point au lecteur. Affirmation grave que celle qui accuse d'erreur en un pareil domaine le Christ et ses premiers témoins. Pouvons-nous prétendre à être mieux renseignés qu'eux sur l'Ancien Testament et sa signification ? Est-il plausible d'admettre que l'attente messianique, dont on ne peut contester pourtant l'existence et l'ardeur aux jours de l'Evangile, est née dans la période qui s'ouvre après la fin de la prophétie ? Disons encore ce que fut cette époque.

L'attente messianique après Malachie.

Nous croyons que l'époque qui s'étend de Malachie à Jésus-Christ fut une époque féconde, une époque à la fois de recueillement et de fermentation où s'avivèrent les espérances israélites. Nous n'avons pas de preuve décisive de son action créatrice.

C'est alors que les idées de la survivance de l'esprit après la mort, du bonheur des justes et du malheur des méchants, d'une résurrection finale se pré-

cisent, se répandent. Mais n'existaient-elles pas auparavant dans le patrimoine de la foi nationale, comme en témoignent certains passages[1]? Croira-t-on aisément qu'un peuple comme Israël, alors que toutes les nations anciennes et modernes ont nourri l'espoir d'une survivance par delà le trépas, en ait été réduit à vivre d'emprunts tardifs sur ce sujet, à aller prendre ses idées à cet égard aux Perses, avec lesquels il a été en contact à la suite de l'exil? A supposer que le génie israélite, ce génie dont Jésus serait le fruit, fût assez dénué de force propre pour se poser la question de l'avenir qui suit la mort, Israël n'a-t-il pas été en contact avec l'Egypte? N'a-t-il pas au début de son histoire appris quelque chose sur l'au-delà, dans cette terre des Pharaons hantée par la pensée de l'existence future?

Mêmes remarques sur la doctrine des anges qu'on nous dit importée de la Perse. Nous en trouvons pour notre part des traces à tous les âges de la littérature hébraïque. La doctrine des anges s'est sans doute enrichie après l'exil et son retour. La théologie postérieure à cet événement nous fera, par exemple, connaître les noms des sept archanges. Mais l'existence d'esprits célestes nous paraît liée chez les Juifs à la foi en Jéhovah[2].

[1] 1 Sam. 28 : 15. Job. 19 : 25-27. Ps. 16 : 8-11 ; 17 : 15 ; 31 : 17, 18. Prov. 15 : 24. Esaïe 14 : 9, 10 ; 25 : 8 ; 26 : 19. Ezéch. 32 : 21 ; Dan. 12 : 2. — [2] Gen. 3 : 24 ; 6 : 2-4 ; 19 : 1 ; 21 : 17. Ex. 3 : 2 ; 14 : 19 ; 23 : 20. Jug. 2 : 1 ; 6 : 11. Job 4 : 18 ; 38 : 7. 2 Sam. 24 : 16, 17. Esaïe 63 : 9. Osée 12 : 5. Zach. 1 : 11.

N'est-il pas naturel dès lors de considérer aussi les espérances messianiques, dont sont remplis les écrits qui ont vu le jour après Malachie, comme un développement des affirmations antérieures des prophètes ?

On nous cite les *Oracles sibyllins*, œuvre d'un Juif du milieu du second siècle, qui écrit vers 140 avant Jésus-Christ. Il annonce un oint qui vaincra les rois de la terre coalisés contre lui, qui fera cesser les guerres, sous le règne duquel se convertiront les païens, tandis que Jérusalem sera le centre religieux de l'humanité.

Le livre d'Hénoc, écrit un peu après, nous montrera une Jérusalem descendue du ciel où réside le Messie. *Le Psautier de Salomon*, de la dernière partie du premier siècle avant Jésus-Christ, déclare que le Messie, fils de Dieu, sera saint, qu'il établira un règne de justice et que les étrangers lui obéiront. L'*Assomption de Moïse*, ouvrage datant des premières années de notre ère, décrit, sans le nommer, le Messie, le bouleversement général destiné à amener la fin du monde.

Le livre des Jubilés, de date incertaine, peint le bonheur des Israélites convertis, nous dit que les jours des hommes se prolongeront jusqu'à mille ans, que la postérité de Jacob dominera sur le monde.

Mais est-il là quelque chose de malaisé à découvrir dans les prophètes ?

Le symbolisme des écrits apocalyptiques, que nous

venons de mentionner, est sans doute plus tourmenté, plus fantastique que celui des livres de la Bible. Mais ces caractères mêmes ne sont-ils pas la marque d'une sorte d'imitation factice ?

Prenons maintenant les livres qui sont la transition entre ceux dont nous venons de parler et nos livres bibliques : les livres des Macchabées et de Tobie. Leur sobriété est assez grande. On y relève des traits qui semblent des allusions à des croyances existantes ou à des tableaux connus. Dans le premier livre des Macchabées, qu'on peut placer vers l'an 100 avant Jésus-Christ, je constate l'attente d'un grand peuple « digne de foi[1]. « Le second livre, qu'il faut placer une quarantaine d'années plus tard, nous parle de la réunion des membres dispersés d'Israël[2]. Le livre de Tobie nous fait voir une Jérusalem magnifique où habitent les païens[3]. Il est plus antique que les recueils précédents et date de trois siècles avant Jésus-Christ. Or nous ne trouvons rien là qui ne puisse et ne doive faire songer aux déclarations des prophètes.

Le besoin de créer des hypothèses nouvelles, surtout celui d'éliminer de la Bible le surnaturel n'ont-ils pas, parfois à leur insu, provoqué chez les critiques négatifs les assertions, d'après lesquelles l'idée d'une ancienne prophétie messianique, cette idée sur laquelle Jésus et les apôtres se sont appuyés, ne serait qu'une illusion ?

[1] 1 Macch. 14 : 42. — [2] 2 Macch. 2 : 18. — [3] Tobie 13 : 7, 8.

Je conçois d'ailleurs qu'à la suite du triomphe de l'indépendance juive avec les Macchabées, il se soit produit dans les esprits une exaltation qui a fait de la venue du Messie une des principales préoccupations de la nation. La Providence a voulu que l'attente devînt alors particulièrement intense, afin que son Fils apparût au milieu d'un peuple et d'un monde auxquels il ne fût pas complètement étranger.

Elle avait pris le soin d'accomplir aussi une préparation au sein du monde païen.

Les anciens mythes avaient gardé, croyons-nous, quelques traces de l'oracle primitif d'Eden, confié au premier couple humain, et dont le souvenir se conserva d'abord chez les peuples divers issus des fils de Noé[1]. Mais le sens de ces histoires, sinon de toutes, au moins de la plupart, s'était peu à peu perdu, défiguré. Il fallait autre chose pour fixer l'attention.

Dans les siècles précédant l'avènement du Christ, il se produit donc, au sein du paganisme gréco-romain, une série d'aspirations qui tournent les regards vers l'avenir. Le mouvement est dû en bonne partie à l'influence juive, à la traduction grecque de l'Ancien Testament faite en Egypte par les Septante, au contact de plus en plus fréquent des Juifs avec l'hellénisme, à leurs nombreuses colonies à l'étranger. La période qui a vu la reconstitution de la na-

[1] Dans notre premier volume, au cours du paragraphe intitulé : ***La tradition païenne***, p. 101, nous indiquions les principaux mythes, qui ont gardé un reflet de cet oracle.

tionalité juive avec les Macchabées, et qui s'ouvre avec l'an 142 avant Jésus-Christ, a été une époque de grande prospérité. Elle a été aussi pour les Hébreux celle de l'essaimage au loin.

A l'aurore du siècle d'Auguste, en particulier, il semblera qu'un pressentiment nouveau ait passé, à Rome, sur quelques âmes. Virgile en est l'organe principal, par sa mélancolie, a-t-on dit. Sa tristesse pénétrante appelle, en effet, mais très inconsciemment, une lumière plus haute. Toutefois Virgile a plus fait que soupirer. Dans l'une de ses églogues, il salue le siècle qui va naître comme le grand siècle de l'humanité, comme un âge d'or et de paix. Il a été supposé que le poète de Mantoue s'était inspiré d'Esaïe, et peut-être Virgile a-t-il en effet quelque vague connaissance du grand prophète hébreu.

L'à propos de l'églogue dont nous parlons, et qui précéda de peu la naissance du Christ, a en tout cas quelque chose de singulier. Ne vous étonnez pas de ce que la légende du moyen âge a fait de Virgile un voyant annonçant l'Evangile. Un Père de l'Eglise du quatrième siècle, Lactance, n'a-t-il pas dit : « Virgile, le premier d'entre nous, ne fut pas loin de la vérité ! »

Citons quelques vers de l'églogue en question[1], destinée à Pollion, où Virgile chante un héritier présomptif d'Auguste, probablement le jeune Marcellus que l'empereur avait adopté et qui était le fils

[1] Bucoliques, IVe églogue.

de sa sœur Octavie. Ce sont les oracles sibyllins annonçant le retour de l'âge d'or que vous entendrez évoquer par le poète, mais son accent est presque biblique. Il distingue trois périodes dans le retour de l'âge d'or et rattache chacune d'elles à l'une des saisons de la vie de son héros : enfance, adolescence, âge mûr.

« ...Déjà est arrivé le dernier âge de l'oracle de Cumes[1]. Déjà une nouvelle progéniture est envoyée du haut du ciel. A l'enfant qui vient de naître, pour clore le siècle de fer et ouvrir au monde entier l'âge d'or, sois favorable, chaste Lucine.... Cet enfant vivra de la vie des dieux ; il verra les héros mêlés parmi les immortels et ils le verront parmi eux.... D'abord, divin enfant, la terre féconde, sans culture, t'offrira de petits présents.... Les chèvres d'elles-mêmes rapporteront à la maison leurs mamelles gonflées de lait, et les troupeaux ne craindront plus les lions terribles. Ton berceau lui-même se couvrira des plus douces fleurs. Le serpent et la fleur vénéneuse mourront....

» Mais, dès que tu pourras lire les exploits des héros... peu à peu les campagnes jauniront sous les flexibles moissons, les raisins vermeils seront suspendus aux buissons incultes et les chênes robustes ruisselleront d'une rosée de miel. Cependant quelques traces de l'ancienne perversité subsisteront encore....

» Enfin, lorsque fortifié par les années tu seras

[1] Ville de Campanie, patrie de la Sibylle qui vendit des livres annonçant le destin de Rome à Tarquin le Superbe.

devenu un homme, le nautonier lui-même abandonnera les mers... toute terre produira tout ; le sol n'aura plus à souffrir de la charrue, ni la vigne de la serpe.... Dans les prairies, le bélier se couvrira de lui-même d'une riante toison couleur de pourpre ou de safran doré, un vermillon naturel vêtira les agneaux dans leur pâturage. Tournez, fuseaux, filez ces siècles d'or, ont dit les Parques d'accord avec l'ordre immuable des destins.... »

La peinture est bien mythologique et païenne par ses couleurs. Mais elle a le mérite de placer dans le siècle d'Auguste, qu'allait illustrer Christ, le commencement de l'âge d'or placé dans le passé, à la suite du vieil Hésiode, par la poésie en général.

Au reste, d'après l'historien Tacite, la plupart avaient foi en une prédiction contenue, selon eux, dans les anciens livres de leurs prêtres : « que l'Orient prévaudrait et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde.... »

L'attention des Romains était de toute manière tournée vers l'Orient. Ils cherchaient alors dans les vieux cultes de Sérapis, d'Isis ou de Mithra une satisfaction religieuse que le culte romain ne fournissait pas. On soupirait réellement après un Sauveur, après un salut. De là le succès des rites religieux symbolisant la purification de l'âme, des mystères d'Eleusis, consacrés à Cérès, des mystères de Bacchus. De là aussi le succès de la magie. Le vieux monde était tourmenté de besoins religieux d'expiation, de réconciliation avec la divinité. Un vague mono-

théisme, créé par le rassemblement des divinités des peuples dans le Panthéon romain, était encore dans l'air. Cependant les grandes philosophies avaient fait briller dans les esprits un idéal de dignité personnelle, qui s'alliait à un certain humanisme.

Dans le passé, la tragédie grecque avait, en ses beaux jours, par le drame d'un Eschyle, d'un Sophocle, exprimé la conviction que des lois éternelles régissent l'ordre du monde, que quiconque dépasse la mesure est tôt ou tard puni. Socrate avait déclaré que le bien est la vraie science, qu'il procure le bonheur. Il enseignait la survivance de l'âme, qui est d'ailleurs au fond de toutes les religions. Platon avait proclamé l'unité de Dieu, être suprême qui tantôt se confond pour lui avec la loi ou l'idée du bien, tantôt lui paraît supérieur. Aristote, esprit plus pratique, avait insisté sur l'activité de Dieu, sur la nécessité de connaître avant tout le bien, sur la nécessité de le faire.

Le poète latin Térence avait dit : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Cicéron, malgré son scepticisme, avait proclamé l'universalité du sentiment de la justice. Sénèque, le philosophe stoïcien, soutiendra qu'il faut honorer l'esclave et la nature humaine en chacun. Lui et Epictète qui vivait peu après, personnifient au temps du Christ, une sagesse païenne, mais aux préceptes souvent admirables, connaissant le devoir, la fidélité à la conscience. Enfin Tacite, le sévère annaliste de l'empire romain, s'attristera sur les ca-

lamités publiques, dont la succession ne pouvait manquer de frapper les imaginations. Il se fera l'interprète de la tristesse patriotique et religieuse qui étreignit les cœurs devant les malheurs publics, lorsqu'il écrira, au commencement de ses histoires « que si les dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent au moins le soin de nous punir. »

Ainsi le monde païen, par ses besoins et sa misère comme par la voix de ses sages, de ses poètes, de ses moralistes, fut préparé à entendre la prédication de l'Evangile. Un souffle avait passé sur l'air lourd du monde romain. Et les païens eux-mêmes étaient en quelque mesure à l'unisson avec Israël, dans leur attente de quelque chose de grand, lorsque la prédication de l'Evangile retentit.

Cependant quelle différence entre leurs poètes, leurs sages, leurs moralistes et les prophètes de l'Ancien Testament ! De temps en temps une maxime frappe chez les premiers, mais le sublime moral y reste l'exception. Si Virgile a rêvé de l'âge d'or futur, il est presque seul. La vision du Christ n'appartient en réalité qu'à Israël, le peuple extraordinaire de l'histoire.

Quand je considère la suite de ses grandioses espérances, il me semble contempler, émergeant de la nuit, au matin, une lointaine chaîne de montagnes aux sommets toujours plus pressés, illuminés de rayons vifs et étincelants. Et cette clarté projetée est bien celle de l'Orient d'en haut, de l'astre du jour qui s'annonce lui-même, avant de briller en son plein

dans l'Evangile. Peut-être le Christ avait-il devant les yeux les prophètes, par lesquels il a parlé, se laissant entrevoir en eux, lorsqu'il a dit : « Avant qu'Abraham fût, je suis ! »

C'est la prophétie qui nous révèle, avec la loi, la mission d'Israël, éducateur de l'humanité. Elle contient quelques-uns des trésors les plus précieux de l'Ancien Testament.

Toutes les grandes idées modernes, qui sont aussi, pour une part, celles de l'Evangile : l'idée d'une humanité à former par l'union de tous les peuples, l'idée d'un règne de justice, d'un règne de paix universelle, d'un règne d'abondance pour les pauvres, ces idées qui constituent le Royaume annoncé par l'Evangile, se trouvent déjà chez les prophètes. Mais ils nous parlent aussi de sainteté. Mais à ce Royaume ils donnent un Roi-Sacrificateur et Victime. Ils présentent aussi le Royaume comme l'œuvre de l'Esprit de Dieu autant et plus que de l'homme. En même temps ils font précéder son avènement d'une crise purificatrice, d'un jugement général. On voit par là les ressemblances et les différences qui existent entre la prophétie et les aspirations actuelles.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS 5

CHAPITRE PREMIER

Les prophètes de la période chaldéenne.

Jérémie 7
Ezéchiel 47
Daniel 127

CHAPITRE II

Les prophètes du retour.

L'époque d'Esdras et de Néhémie 184
Aggée 193
Zacharie 200
Malachie 248

CHAPITRE III

L'enseignement des prophètes à partir d'Osée.

Bénédictions de l'avenir messianique 259
La journée de l'Eternel 269
Le Messie 272
L'attente messianique après Malachie 277

BS648.5 .G49 v.4
Les esperances messianiques d'Israel.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00054 3530